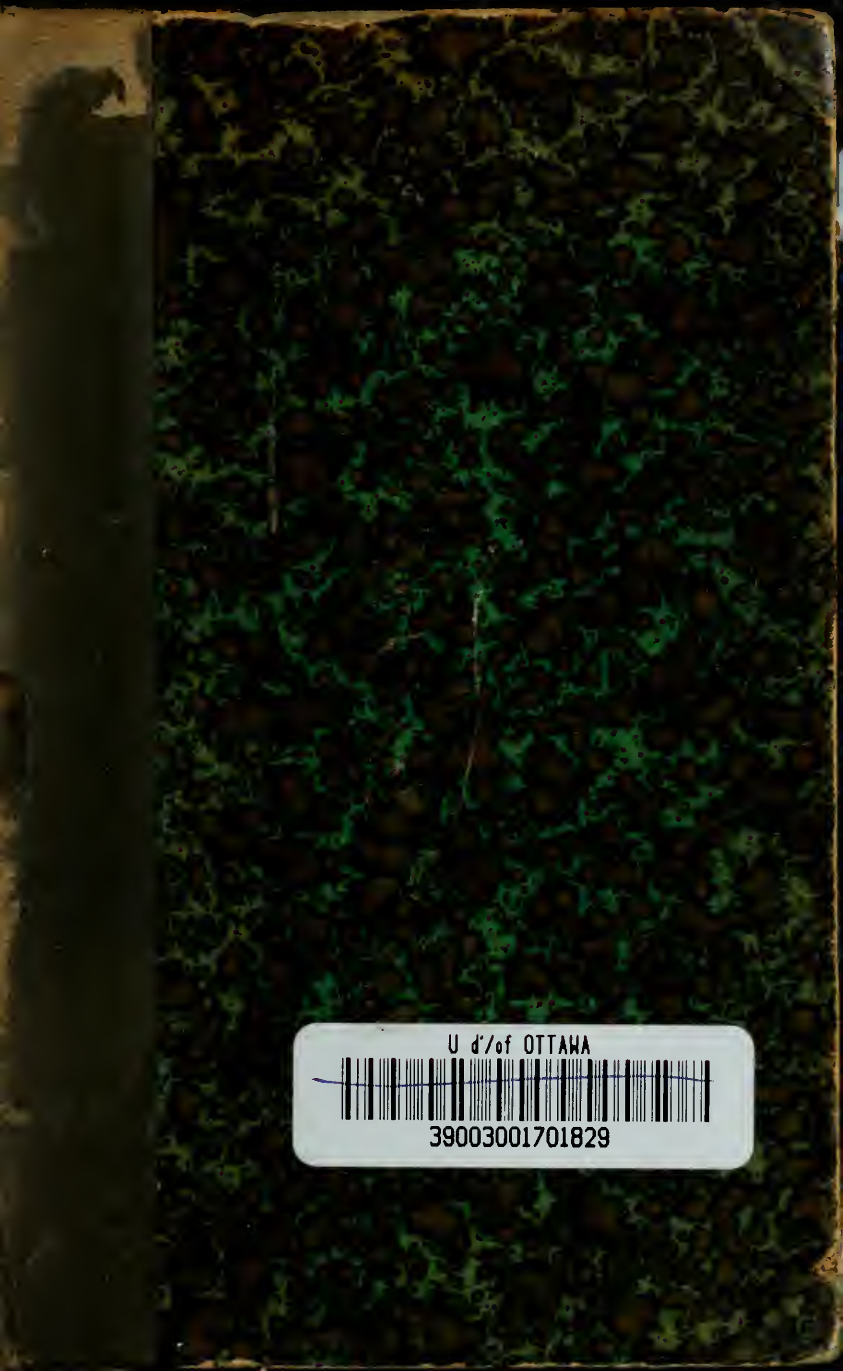
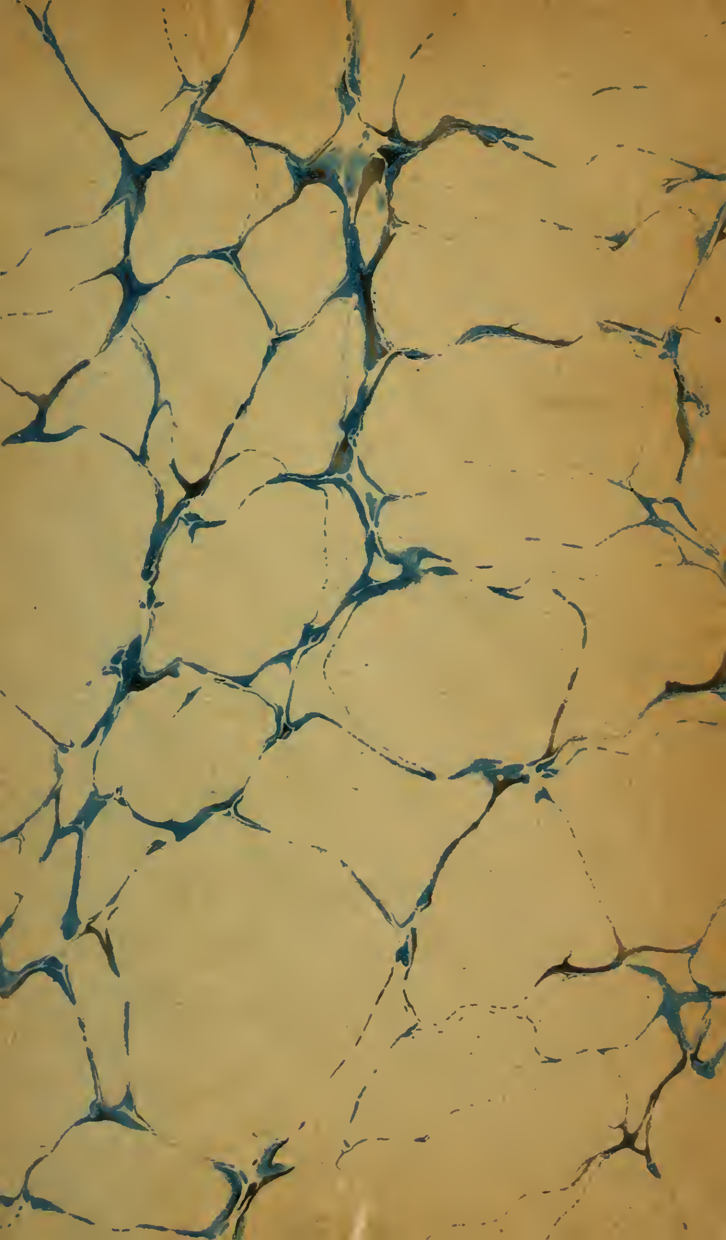

U d'/of OTTAWA
39003001701829



LA PROVIDENCE

ET LES

CHATIMENTS DE LA FRANCE

LA PROVIDENCE

ET LES

CHATIMENTS DE LA FRANCE

ÉTUDES DE PHILOSOPHIE RELIGIEUSE SUR LE TEMPS PRÉSENT

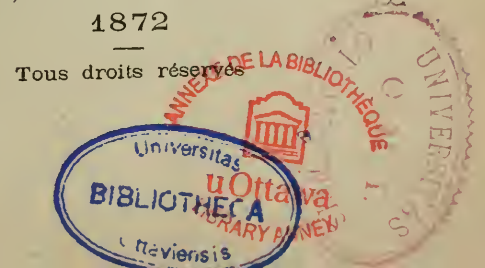
PAR

Le R. P. TOULEMONT

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Obsecro eos qui hunc librum lecturi sunt, ne abhorrescant propter adversos casus, sed reputent ea quæ acciderunt, non ad interitum, sed ad correptionem esse generis nostri.
(II MACHAB., VI, 12.)

PARIS
JOSEPH ALBANEL, LIBRAIRE
15, RUE DE TOURNON, 15
1872



IMPRIMATUR.

Datum Corisopiti, die 27^{a} Sept. 1871.

L. DE LÉZELEUC,

Cans^{s} theol^{s}.

Vic^{i} Cap^{s} Subst^{s}.

APPROBATIONS

Lettre de Mgr l'Évêque de Poitiers.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Le volume que vous avez bien voulu me communiquer justifie pleinement l'énoncé de son titre. La doctrine de la Providence générale de Dieu, et de son action spéciale dans les sociétés ; le tableau des châtiments de la France en regard de ses fautes ; les raisons d'espérer fondées sur l'étroite solidarité des intérêts actuels de l'Église et de ceux de notre patrie ; les conditions auxquelles nous pouvons, chacun pour notre part, coopérer efficacement au relèvement des choses : les pages qui font passer ces divers aperçus sous les yeux de votre lecteur sont destinées à éclairer bon nombre d'esprits et à préparer leur retour à la vérité. Je vous remercie et vous félicite d'avoir si bien dit et d'avoir dit si à propos.

Croyez, mon Révérend Père, à mes sentiments bien dévoués.

† L.-E., Év. de Poitiers.

Lettre de Mgr l'Évêque de Saint-Dié.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Je me suis fait rendre compte de votre ouvrage : *La Providence et les Châtiments de la France.* Le jugement formulé par l'examinateur me fait regretter la nécessité où je suis de vous transmettre mon approbation avant d'avoir pu prendre connaissance par moi-même de ce beau livre. Mais je ne veux pas m'exposer à retarder d'un seul jour la publication d'un travail dont l'opportunité est égale au mérite.

En même temps, en effet, que vous rappelez les grandes lois de la Providence, hélas ! trop oubliées de nos jours, vous mettez en pleine lumière l'intervention divine dans les derniers événements, et vous montrez la voie que la France doit suivre pour sortir de l'abîme de ses malheurs. Fasse le Ciel, mon R. P., que votre parole, si éloquente parce qu'elle est inspirée par l'amour de l'Église et de la France , soit portée au loin par le souffle de la grâce, et qu'elle germe dans les âmes, comme une semence féconde de régénération sociale et catholique.

Recevez, mon bon et cher Père, l'expression de mes plus affectueux sentiments.

† **LOUIS-MARIE**, Év. de Saint-Dié.

Lettre de Mgr l'Évêque d'Angers.

MON CHER PÈRE,

Je vous remercie de m'avoir envoyé votre livre sur la *Providence et les Châtiments de la France* : puisse-t-il faire ouvrir les yeux à tant d'hommes que nos récentes catastrophes ont étourdis, mais non pas éclairés ! Vous ne vous êtes pas borné à montrer la main de Dieu dans les événements de la dernière guerre ; mais, remontant des faits aux principes, vous avez réfuté avec autant de vigueur que d'à-propos les objections des sophistes contre l'économie providentielle. Leçon profitable aux bons, le malheur est pour les méchants une occasion de blasphême : vous confondez les uns, en relevant le courage des autres. Il y a d'ailleurs dans ces pages émues un accent français qui me touche, et qui prouve une fois de plus que le vrai patriotisme prend sa source dans la foi religieuse. Vous ne désespérez pas de notre pays, et vous comptez sur son avenir. C'est la pensée qui doit nous soutenir dans nos efforts et dans nos luttes.

En vous félicitant d'un ouvrage que je désire voir se répandre le plus possible, je vous prie, mon cher Père, d'agréer l'expression de mes sentiments affectueux et bien dévoués.

† **CH.-ÉMILE**, Évêque d'Angers.

AVANT-PROPOS

Il y a près de quatre ans, nous écrivions les lignes suivantes dans les *Études religieuses, historiques et littéraires* (livraison du 15 janvier 1868) :

« Il est des heures de trouble et de confusion où le dogme de la Providence semble s'obscurcir et se voiler, pour ainsi dire, à tel point que les âmes chrétiennes elles-mêmes ont peine à se défendre de certaines défaillances momentanées. A ces heures-là, l'on est tenté de croire que les choses humaines sont dominées par je ne sais quelle fatalité aveugle et implacable; le désordre intellectuel et moral est à son comble; rien ne demeure fixe, rien n'est debout; tous les éléments de destruction sont déchaînés comme une furieuse tempête; les forces conservatrices sont en désarroi, elles se tournent les unes contre les autres et s'entredétruisent; de quelque côté que le regard se porte, nulle issue, nul secours; toutes les voies sont coupées par des abîmes; les pauvres roseaux humains sur lesquels on fondait un peu d'espoir fléchissent ou se brisent les uns après les autres;

l'Église elle-même, la grande œuvre de Dieu en ce monde, est comme à la veille d'être ébranlée jusque dans ses fondements; ses destinées semblent ne tenir qu'à un fil tout prêt à se rompre. Déjà l'on entend dans le lointain le tocsin des catastrophes inévitables, imminentes ; déjà l'iniquité chante ses insolents triomphes ; toutes les scélératesses, les instincts bas et pervers, les lâchetés, les trahisons, les félonies vénales, s'apprêtent pour l'heure de la grande curée; et en attendant on voit à l'œuvre le précurseur et le sûr agent de tous les cataclysmes sociaux : le mensonge ! mais le mensonge sans masque, le mensonge s'étalant au grand jour, le mensonge s'emparant de tous les organes de l'opinion publique, suscitant de toutes parts les aveugles connivences et les complicités stupides, étouffant enfin sous ses mille clameurs les protestations de la vérité impuissante.

» Oui, en ces moments-là d'étranges tentations viennent assaillir les âmes chrétiennes, et la foi en la Providence est exposée à de rudes assauts. A la vue du mal toujours grandissant, à la vue surtout de ce triomphe du mensonge plus répugnant et plus révoltant encore que tout le reste, bon nombre de personnes qui professent le culte passionné du vrai, de l'honneur, de la justice, se sentent saisies d'une indicible indignation : c'en est trop à leur gré; la patience divine leur est une énigme, un scandale; elles tournent vers le ciel un regard enflammé; leur prière même s'empreint de je ne sais quelle amertume vindicative; comme les fougueux disciples dont parle l'Évangile, elles voudraient avoir en main la foudre pour exterminer les ini-

quités et les abominations de la terre. D'autres au contraire, et en plus grand nombre, s'abandonnent tout entiers à leurs noirs pressentiments et s'affaissent sous le poids d'une tristesse immense. Tout est perdu, s'écrient-ils ; le mal l'emporte, le monde moderne est condamné ; les individus peuvent bien se sauver encore, les sociétés ne le peuvent plus; la Providence se venge en se retirant des hommes et en les livrant à leur sens réprouvé ; c'est la grande défection finale qui commence, ou plutôt qui va se consommer ; le petit nombre de croyants n'a plus qu'à se retirer sur la montagne pour échapper à l'universelle séduction et à l'universel désastre.

» Eh bien ! hâtons-nous de le dire, quels que soient ses tristesses et les scandales des temps que nous traversons (et certes nous sommes bien loin de vouloir les amoindrir), rien pourtant ne justifie ni ces cris de désespoir, ni ces plaintes violentes. C'est surtout dans les mauvais jours comme les nôtres, que tous les honnêtes gens doivent s'efforcer de raffermir leurs courages par l'affirmation calme et sereine d'une Providence toujours vigilante, toujours miséricordieuse et toujours équitable. C'est alors aussi qu'il faut que toutes les voix, même les plus humbles, se réunissent pour défendre cette cause auguste et la venger aussi bien contre les défaillances des chrétiens que contre les blasphèmes des impies et des libertins. »

Après ce préambule, nous commencions un travail de quelque étendue dans le but de défendre et de venger, selon la mesure de nos forces, la divine Providence.

Aujourd'hui nous reprenons en sous-œuvre cette même tâche apologétique, et certes nous n'avons point à insister pour en montrer le caractère d'opportunité.

Les catastrophes qui, depuis quelques années, semblaient *inévitables, imminentes*, sont venues fondre sur nos têtes; elles ont dépassé d'une incroyable hauteur toutes les prévisions les plus sinistres, et au milieu de tant de coups déchirants qui nous ont frappés dans nos plus chères affections de Français et de catholiques, il est une douleur plus grande encore que toutes les autres, c'est de voir l'attitude prise par un si grand nombre d'âmes, et même d'âmes chrétiennes, en face de ces malheurs. La plupart n'ont rien voulu comprendre aux leçons de la Providence; on n'a vu dans les événements que des sujets de scandale, et trop souvent l'émotion publique s'est traduite en murmures, en blasphèmes, en cris de révolte, en accusations de toute sorte contre Dieu, sa justice, son Église, sa religion.... Et que dire des coupables insouciances, des découragements, des désespoirs, qui ont accompagné et suivi cette grande perturbation des esprits et des consciences? Le mot du prophète s'est vérifié presque à la lettre : « Toute tête est devenue languissante, tous les cœurs se sont affaissés; *omne caput languidum, omne cor mœrens.* »

En présence d'une situation morale si douloureuse, l'auteur du présent livre s'est dit qu'il importe plus que jamais que *toutes les voix, même les plus humbles*, se réunissent pour défendre la cause de Dieu, pour combattre les erreurs de l'opinion, pour montrer le vrai point de vue des choses

et la haute moralité des événements, pour relever enfin les âmes et les replacer dans leur véritable orientation patriotique et chrétienne.

Des juges éminents à qui nous avons soumis ces pages, ont bien voulu les approuver et les recommander en termes beaucoup plus bienveillants que nous n'aurions osé l'espérer. Grâce à ce haut patronage, notre modeste volume se présentera avec un peu moins de défiance au public.

Voici en deux mots l'ordre et le plan que nous avons suivi.

Après avoir résumé les notions générales que les saintes Écritures nous fournissent sur la Providence, nous en donnons la démonstration rationelle et philosophique, et en même temps nous répondons aux principales objections du rationalisme contemporain. Dans ces premiers chapitres, nous avons cru pouvoir reproduire, sauf quelques modifications, les articles des *Études religieuses* dont nous faisions mention plus haut. On remarquera au surplus que ces considérations ne figurent ici qu'à titre de simples préliminaires, par rapport au but principal de cet ouvrage ; ou bien, si l'on veut, c'en est la première partie.

Abordant ensuite les événements de la dernière guerre, nous nous efforçons d'y montrer l'intervention de la divine Justice ; puis, nous passons en revue les causes de nos châtiments, et nous faisons ressortir la corrélation frappante qui existe entre nos malheurs et les crimes qui les ont provoqués ; c'est la seconde partie.

Dans la troisième partie, nous essayons de répondre aux objections que ces événements ont fait surgir contre la divine Providence. Enfin, dans la conclusion, nous rappelons en quelques mots les devoirs actuels des catholiques, soit envers l'Eglise, soit envers la France.

Puissent ces pages réaliser une partie du bien qu'on en augure ! Puissent-elles *éclairer* quelques esprits et *préparer leur retour à la vérité !* Puissent-elles surtout laisser à ceux qui les liront une impression consolante et fortifiante, en leur faisant comprendre et goûter les belles paroles de la Sainte Ecriture que nous avons prises pour épigraphe !

JE CONJURE CEUX QUI LIRONT CE LIVRE DE NE SE POINT SCANDALISER DE TANT D'HORRIBLES MALHEURS ; MAIS DE CONSIDÉRER QUE TOUS CES MAUX SONT ARRIVÉS, NON POUR LA RUINE, MAIS POUR LA RÉGÉNÉRATION DE NOTRE RACE. (II. *Mach.* VI, 12.)

Brest, 8 octobre.

LA PROVIDENCE

ET LES

CHATIMENTS DE LA FRANCE.

CHAPITRE I

Idée générale de la Providence, d'après les Saintes Écritures.

« Dieu, disent les Livres Saints, a créé au commencement le ciel et la terre avec tout ce qu'ils renferment, les choses visibles et les choses invisibles; il a tout tiré du néant par l'efficacité de sa parole; il a dit, et tout a été fait, et rien n'a été fait sans lui. » — Et non seulement il a produit ainsi en bloc l'universalité des êtres; mais il est intervenu personnellement dans l'ordonnance de tous les détails de la création. « Son éternelle sagesse a disposé chaque chose avec nombre, avec

poids et mesure ; elle a tracé l'orbite du monde céleste ; elle y a rangé les astres comme un concert harmonieux et comme une armée disciplinée ; elle a suspendu la terre sur le rien ; elle a dicté des lois fixes et constantes aux montagnes, aux abîmes, aux eaux supérieures et inférieures, à tous les éléments ; elle a marqué dans un ordre qui durera autant que la terre elle-même, le retour périodique du temps des semailles et des moissons, des chaleurs et des froids, des étés et des hivers, des jours et des nuits. » — « C'est Dieu qui, par son ordre tout-puissant, a fait produire à la terre les plantes et tous les végétaux divers, en leur communiquant la vertu de se développer et de se multiplier, mais toujours dans les limites régulières de leurs espèces C'est Dieu qui par son commandement exprès a fait naître toutes les races d'animaux qui peuplent la terre, les airs et les eaux ; c'est de lui qu'ils ont reçu la vie, l'instinct dont ils sont doués et le pouvoir de croître et de se multiplier, toujours aussi selon la loi constante de leurs espèces. » — Mais par-dessus tout, Dieu est spécialement intervenu dans la création du genre humain, en donnant à nos premiers ancêtres « une âme unie à un corps, une âme immortelle et faite à son image. Il leur a donné encore la domination et la royauté sur la

nature ; il les a remplis d'intelligence; il a créé en eux la science de l'esprit, et il a déposé dans leurs cœurs un sens pour distinguer le bien et le mal ; il a laissé tomber sur leurs âmes un rayon de son propre regard pour leur faire comprendre la magnificence de ses œuvres, afin qu'ils publiassent par leurs louanges la sainteté de son nom. »

Ainsi tout émane de la divine Toute-Puissance, et l'être des créatures, et les forces qui les animent, et les lois qui les régissent, les lois morales aussi bien que les lois physiques. Ce n'est pas tout encore : le Créateur n'a point laissé son œuvre à elle-même, comme si elle pouvait se suffire et se soutenir par ses propres énergies. Il faut qu'il étende toujours sur elle le prolongement de son action créatrice ; car, comme parlent encore les écrivains inspirés, « comment les créatures pourraient-elles subsister sans sa volonté et conserver leur existence sans qu'il les y rappelle sans cesse ? Tous les êtres et toutes les forces naturelles demeurent donc assujettis à sa puissance comme des serviteurs dociles, parce qu'il les soutient par l'efficacité de sa vertu. Son opération vivifiante se continue sans cesse dans le monde et rien n'échappe à son universelle sollicitude. D'une extrémité à l'autre de sa création il atteint avec force et dispose tout avec douceur. Il revêt le lis des champs d'une

parure plus éclatante que toutes les magnificences de Salomon ; il distribue la nourriture aux oiseaux du ciel ; le plus petit des passereaux n'est point oublié par lui, et pas un seul d'entre eux ne tombe par terre sans sa volonté. » — « Avec beaucoup plus de soin encore il veille sur l'humanité et la gouverne par sa Providence paternelle. C'est son assistance continue qui entretient en nous l'être, la vie et le mouvement. En vain voudrais-je, comme les fugitifs de l'éternelle Providence, me dérober à sa puissance et à ses regards : au ciel je le trouve ; dans l'abîme il est présent encore ; et si, m'élançant sur les ailes de l'aurore, je me précipite vers les extrémités de l'océan, c'est sa main même qui m'y porte et me soutient, en prêtant son concours à tous mes actes. En vain m'efforcerais-je de lui cacher les secrets de ma vie et les replis de ma conscience : celui qui a compté tous mes pas et jusqu'aux cheveux de ma tête, connaît aussi toutes mes pensées les plus intimes ; ses regards infiniment plus pénétrants que les rayons du soleil interrogent toutes les voies des hommes et les plus profonds secrets de leurs cœurs. » — Pareillement « son soin vigilant s'étend sur les peuples et les empires. Par lui sont instituées toutes les légitimes autorités dans la famille et la société. De lui émane le pouvoir de rendre la jus-

tice et de porter des lois équitables. C'est lui qui dispose des royaumes et les donne à qui il lui plaît. C'est lui qui a partagé la terre entre les enfants des hommes, traçant les limites des différents peuples et les bornes de leur habitation, en vue de ses desseins particuliers et selon les temps qu'il a prescrits. C'est lui qui déroule l'ordre successif des événements anciens et nouveaux, selon le plan qu'il a d'avance marqué et déterminé dans les conseils de sa Providence. Toujours s'accomplit sa volonté souveraine ; elle déjoue les trames de la politique astucieuse et les calculs d'une sagesse humaine qui prétend se suffire à elle-même et se passer de tout secours d'en haut. » — Tantôt « il répand sur les hommes et les peuples ses faveurs et ses bénédictions privilégiées ; tantôt il les frappe des coups de sa justice et les brise comme des vases d'argile : biens et maux, châtiments et récompenses, indigence et richesse : tout vient de lui, et en toutes choses il est juste et sage et ses jugements sont à eux-mêmes leur propre justification. En toutes choses aussi il a en vue la plus excellente de toutes les fins qui est sa gloire et la félicité de ses créatures. Car il aime les âmes ; rien de ce qu'il a fait ne lui est odieux, et ce n'est point dans un dessein de colère qu'il a créé. C'est pourquoi sa lumière éclaire tout homme venant

en ce monde et se répand parmi les nations dans le cœur de tous les justes. Il veut que tous le cherchent et parviennent à la connaissance de la vérité. Mais en même temps il les laisse dans la main de leur conseil, et il traite notre liberté avec un grand respect. Sur les méchants comme sur les bons il fait lever son soleil; à l'ivraie et au bon grain il permet de croître ensemble jusqu'à la moisson. Mais un jour il jugera le juste et l'impie, et alors sera le temps de chaque chose, parce qu'il sera rendu à chacun selon ses œuvres. — En attendant, sa justice se montre patiente; il avertit par des épreuves ceux qui s'égarent, leur donnant le temps et l'occasion propice, pour qu'ils reviennent de leurs iniquités Il dissimule les péchés des hommes afin de les ramener au repentir; il les presse par le témoignage de leur conscience qui est sa loi écrite dans leurs cœurs; il se manifeste sans cesse à eux par le spectacle de la création, de manière que leurs égarements sont inexcusables et qu'ils ne peuvent attribuer leur perte qu'à eux-mêmes. — Tout en étendant ainsi son équitable sollicitude sur l'humanité entière, le Père céleste se montre surtout riche en bienfaits envers ceux qui l'invoquent avec confiance; car il se plaît à exaucer la prière suppliante et il pousse sa divine condescendance jusqu'à faire la volonté de ses

serviteurs. Il les garde et les protége comme ses enfants bien-aimés. Dans les épreuves même et les afflictions qu'il leur envoie, il n'a èn vue que leur bien ; il veut éprouver leur vertu dans le creuset, afin de les rendre plus dignes de lui et de la récompense sans fin qu'il leur a préparée (1). »

Telle est l'idée d'ensemble que les Livres Saints nous donnent sur la divine Providence, en faisant abstraction de ce qui tient à l'ordre surnaturel proprement dit.

Cette doctrine ne ressemble guère sans doute aux spéculations de la métaphysique ou de la science purement rationnelle : la divine Sagesse qui a dicté ces pages sacrées ne s'est nullement proposé de parler la langue des savants et des métaphysiciens. Elle a voulu, ce qui était beaucoup plus digne d'elle, apprendre à tous les hommes, même aux intelligences les plus bornées, les vérités qu'il leur importe de connaître. Et voilà pourquoi elle parle habituellement un langage simple et vulgaire, plein de figures et

---

(1) On trouvera à la fin du volume (note A) le texte des passages de la sainte Ecriture qui viennent d'être cités ici.

d'images qui rendent, pour ainsi dire, visibles et palpables les réalités incorporelles. Mais sous cette enveloppe tout humaine, quelle lumière de vérité toute divine ! Quelles immenses perspectives ouvertes sur les infinies perfections du Créateur et ses adorables desseins dans le gouvernement du monde et de l'humanité !

Pour nous chrétiens croyants, nous vénérons et adorons dans ces oracles de la sainte Ecriture la parole de Dieu même qui se révèle à nos intelligences. Nous professons la foi la plus absolue en cet infaillible enseignement ; il nous suffit, et toute autre démonstration est pour nous superflue.

Il ne sera pourtant pas inutile de rappeler ici en peu de mots les démonstrations *rationnelles* du dogme de la Providence. Elles contribueront, je l'espère, à raffermir, s'il en est besoin, la foi de quelques âmes chrétiennes ; ou du moins, elles pourront leur être de quelque secours pour répondre aux sophismes des incroyants.

Quant aux incroyants eux-mêmes, si ces pages leur tombent sous les yeux, qu'ils les méditent de bonne foi et dans toute la sincérité de leurs cœurs, et non pas avec le parti-pris de la négation ou du doute.

CHAPITRE II

La Providence dans la nature matérielle. — Les prétendues oppositions de la Science.

Un des princes de la science moderne, Linné, a écrit au frontispice de son *Système de la nature* ces grandes paroles qui resteront comme le dernier mot de la philosophie des sciences naturelles :

« Le Dieu éternel, immense, celui qui sait tout et qui peut tout, je l'ai vu en passant et par derrière, et mon âme réveillée en sursaut a été frappée de stupeur. J'ai lu quelques-unes de ses empreintes dans les œuvres de la création, et en chacune d'elles, même dans les plus petites et celles qui touchent presque au néant, quelle force ! quelle sagesse ! quelle insondable perfection ! J'ai observé comment les êtres vivants se superposent et s'enchaînent au

règne végétal, les végétaux eux-mêmes aux éléments terrestres et ceux-ci à la terre; comment la terre à son tour roule dans un ordre invariable autour du soleil, auquel elle emprunte la vie; comment enfin le soleil en tournant sur son axe, et avec lui tout le système stellaire, incommensurable par la grandeur et le nombre de ses astres, se meuvent dans le vide des espaces, tenus en suspens par l'incompréhensible premier moteur, l'Être des êtres, la Cause des causes, le Gardien et le Gouverneur de l'univers, le Maître et l'Ordonnateur de tout l'ouvrage de ce monde..... Voulez-vous lui donner le nom de *Providence?* Vous aurez raison; car c'est bien par son conseil que se développe l'activité du monde... Il est juste de croire que c'est un Dieu éternel, immense, qui n'a été ni engendré, ni créé. Sans lui rien n'existe; c'est lui qui a tout créé, tout disposé; il remplit nos yeux de sa lumière, et pourtant il échappe à nos yeux; à la pensée seule il est donné de le voir; car dans le sanctuaire inviolable où se cache une si grande Majesté, il ne donne accès qu'à la seule intelligence...... Tous les êtres créés sont les témoins de la sagesse et de la puissance divine, en même temps que le trésor de la félicité humaine; leur utilité fait connaître la bonté du Créateur; leur beauté manifeste sa sagesse; l'économie de leur conservation, leurs proportions,

leur rénovation perpétuelle, font éclater la puissance de sa souveraine majesté. »

Ce magnifique langage, c'est le cri qui échappe à la raison elle-même quand elle ouvre les yeux au grand spectacle des harmonies du monde physique. L'ordre merveilleux qui règne dans les détails aussi bien que dans l'ensemble, resplendit avec un tel éclat qu'il frappe à première vue les plus indifférents. Qu'est-ce donc lorsque l'esprit s'arrête à contempler par l'analyse patiente et raisonnée une des pages de ce livre incomparable! Je ne parle pas seulement du monde des infiniment grands, ni de toutes ces écrasantes merveilles de la terre et des cieux, devant lesquelles l'imagination reste confondue ; je parle des objets même les plus minimes ; car la nature ne se montre nulle part plus consommée que dans ces infiniment petits : *nusquam magis quam in minimis tota est natura.* Le plus chétif des insectes suffirait à épuiser l'admiration de la plus haute des intelligences humaines, si cette intelligence était capable de découvrir tous les prodiges renfermés dans l'organisation de cet unique chef-d'œuvre. N'essayons pas de refaire ici des descriptions qui se trouvent partout ; aussi bien les plus insignes contempteurs de la raison et du sens commun reconnaissent eux-mêmes la nature comme un

grand et incomparable artiste ; ils voient partout *un plan, des intentions, des cadres tracés d'avance, des tendances au progrès,* etc. Bien plus, pour expliquer certains faits, par exemple, le phénomène de l'œil et de la vision, ils ont recours à des formules fort surprenantes dans leur bouche. « Il y a, disent-ils, *un pouvoir intelligent*, et ce pouvoir c'est l'*élection naturelle, constamment à l'affût* de toute altération accidentellement produite dans les couches transparentes, pour *choisir avec soin* celles de ces altérations qui peuvent tendre à produire une image plus distincte.... L'élection naturelle choisira avec *une habileté infaillible* chaque nouveau perfectionnement accompli. »

Or c'est assez. Du moment qu'on reconnaît dans la nature de l'ordre, de l'harmonie, des lois, et, pour tout dire en un mot, un *pouvoir intelligent*, l'action de Dieu et de sa Providence est plus évidente que la lumière du soleil, et nier cette vérité ne peut être que le fait d'une prodigieuse cécité morale. Soutenir en présence de cet univers si merveilleusement ordonné, que tout cela existe indépendamment de l'Intelligence et de la Sagesse souveraine, c'est exactement dire qu'un chef-d'œuvre d'architecture, Saint-Pierre de Rome par exemple, s'est fabriqué en vertu des seules forces immanentes de la matière, et que l'industrie hu-

maine n'y a pris aucune part. Qu'on retourne et retourne tant qu'on voudra la question, qu'on l'enveloppe des nuages les plus épais de la terminologie hégélienne ou positiviste, la négation de la Providence se réduira toujours bon gré mal gré à cette formule : J'admets des lois sans législateur, de l'ordre sans ordonnateur, une série de causes sans cause première. — En d'autres termes ce sera toujours énoncer la formule de l'absurde (1).

A cette démonstration si simple et si éclatante à la fois, que peuvent opposer les adversaires du dogme de la Providence ? — Un nom, mais un nom triomphant, le nom de la *Science* !

La Science! voilà en effet la grande formule par laquelle on prétend mettre à néant les vieilles croyances, ou, comme ils disent, les vieilles hypothèses.

La Science ! Et nous aussi nous sommes prêts à

(1) On a remarqué plus haut dans les phrases empruntées à l'école darwiniste ce mot profond : l'*élection naturelle choisira avec une habileté infaillible...* Cela revient à dire que le *choix choisira !*

nous incliner devant ses arrêts que nous ne comptons certes pas pour peu de chose. Il nous est bien permis cependant de poser au préalable deux conditions, assez raisonnables l'une et l'autre : la première c'est qu'on nous mettra sous les yeux des preuves certaines, inattaquables, et non des affirmations gratuites, et des hypothèses mille fois plus difficiles à croire que nos prétendues hypothèses ; la seconde, c'est que la Science nous signifiera ses arrêts par ses interprètes authentiques, par ses organes autorisés, et non par les « affreux petits rhéteurs » qui n'ont absolument aucun titre pour parler en son nom.

La Science ! Mais est-ce qu'elle est athée ou fataliste, comme ces gens veulent bien le dire? — J'interroge les immortels génies qui furent les créateurs de nos sciences modernes : Copernic, Kepler, Galilée, Descartes, Newton, Pascal, Leibnitz, Boërhave, Linné, Haüy, Volta, Cuvier ; sans compter une foule d'autres non moins illustres, comme ces Ampère, ces Cauchy, ces Biot, qui jetaient naguère tant d'éclat sur la France et dont la France n'est peut-être pas assez fière... Eh ! bien, est-ce que ces grands hommes repoussaient au nom de la Science les dogmes d'un Dieu créateur et d'une Providence ?

Nous entendions tout à l'heure Linné ; écoutons

maintenant Newton, — Newton le plus grand nom de la Science! A ceux qui lui demandaient si ses immenses découvertes ne serviraient pas à confondre les impies :

« N'en doutez pas, répondait-il, il est absurde de supposer que la nécessité préside à l'univers ; car une nécessité aveugle étant partout la même en tout temps et en tout lieu, la variété des choses ne saurait provenir d'une telle cause ; et par conséquent l'univers, avec l'ordre de ses parties approprié à la variété des temps et des lieux, n'a pu tirer son origine que d'un être primitif ayant des idées et une volonté. » — Il disait encore : « L'astronomie trouve à chaque pas la limite des causes physiques, par conséquent la trace de l'action de Dieu. Si l'on suppose une infinité d'éléments matériels distribués dans toutes les parties d'un espace sans bornes, j'accorde qu'à moins d'une égalité de répartition mathématiquement rigoureuse, et partant tout à fait improbable, les attractions mutuelles de toutes ces molécules les porteront à se rapprocher de divers centres, et finiront par les condenser en masses d'inégale grosseur, telles que les étoiles, les planètes et les satellites. Mais il est certain que les mouvements actuels des planètes ne peuvent provenir de la seule action de la gravité ; car cette force poussant

les planètes vers le soleil, il faut pour qu'elles prennent un mouvement de révolution autour de cet astre, qu'*un bras divin les lance sur la tangente de leurs orbites...* » En un mot « tous ces mouvements réguliers des cieux supposent une Cause première qui n'est plus une cause mécanique : *Et hi omnes motus regulares originem non habent ex causis mechanicis ;* l'ordonnance admirablement belle du soleil, des planètes et des comètes, ne peut être expliquée que par le dessein et l'empire d'un Être intelligent et puissant : *Elegantissima hæcce solis, planetarum et cometarum compages nonnisi consilio et dominio Entis intelligentis et potentis oriri potuit.* »

C'est ainsi que parle la Science, — j'entends la grande Science, celle qui ne se crève pas un œil pour ne rien voir au-delà des faits, des formules et des lois abstraites; celle qui, au lieu de se confiner dans les mines obscures de la recherche spéciale et exclusive, s'élève de temps en temps pour respirer dans l'air pur et s'épanouir à la lumière d'un généreux spiritualisme. Quant à la science qui nie et blasphème les réalités invisibles parce qu'elle ne les a pas rencontrées sous le scalpel, au fond de la cornue ou bien au bout du télescope : cette science-là est incomplète et fausse, et je ne puis mieux la comparer qu'à cette femme dont un

ancien a dit assez plaisamment : « Elle ne sait pas qu'elle est aveugle, et elle dit que c'est la maison qui est obscure. » Pauvre science en effet, qui ne voit pas Dieu dans l'ouvrage de ses mains, dans les cieux qui racontent sa gloire, dans tout ce merveilleux ensemble de la création qui est son palais et son temple!... *Nescit esse cœcam.., aït domum tenebrosam esse!* (Senec., *Epist.* 50.)

Non, la vraie Science ne condamne ni la foi en Dieu, ni la foi en la Providence. Mais ce qu'elle condamne hautement, impitoyablement, ce sont précisément les théories inventées par le matérialisme pour battre en brèche ces augustes croyances. De ces systèmes-là, il en a pullulé Dieu sait quelle multitude, et aujourd'hui je vois le sol jonché de leurs débris comme un immense champ de bataille. Que reste-t-il des foudroyantes machines d'un Lamettrie, d'un Lamarck et de tant d'autres Salmonées presque aussi oubliés que celui du classique Péloponèse ? La grande Science en est-elle encore à adorer la merveilleuse vertu des *Générations spontanées?* Ah! les Générations spontanées! L'histoire en est mémorable. La science incroyante les vénérait avec amour; elle en avait besoin après tout; car s'il était une fois démontré que jamais la vie ne naît que de la vie, comment soutenir avec quelque vraisem-

blance que l'homme, par exemple, est un simple produit des forces chimiques de la matière? Donc il fallait, bon gré, mal gré, que la chère *hypothèse* fût un dogme scientifique, un dogme qu'on défendrait envers et contre tout. On le défendit longtemps. Mais les faits, les expériences contraires se succédaient, terribles, écrasants. Force fut bien d'abandonner certaines positions qu'on croyait assurées; on recula, on recula jusqu'aux confins du monde des microzoaires. Dans ces dernières forteresses on semblait en sûreté, et même, en ces derniers temps, certaines expériences qu'on prôna beaucoup, paraissaient légitimer quelques cris de triomphe. Par malheur d'autres expériences sont venues, mais celles-ci « décisives, sans réplique, » au jugement de l'illustre Flourens. La *Revue des Deux-Mondes* elle-même, par un de ses organes les moins suspects, reconnut que le coup était *mortel* (1); et un chimiste distingué, jusque-là grand partisan des Générations spontanées, mais vaincu par les beaux travaux de M. Pasteur, s'écria mélancoliquement : « Encore une illusion qui s'en va! »

(1) 15 septembre 1863; article de M. Laugel, écrivain fort peu favorable *aux vieilles croyances*.

Encore une illusion qui s'en va! C'est bien aussi ce qu'il a fallu dire d'un assez bon nombre d'objections destinées, croyait-on, à pulvériser la Révélation et la Bible. On sait l'histoire de ces Tables astronomiques, de ces Zodiaques égyptiens et du tapage effroyable qu'en faisaient les *libres-penseurs* du commencement de ce siècle. Depuis longtemps ces engins de guerre ne font plus qu'orner inoffensivement nos musées de leur célébrité bien déchue et déjà presque légendaire. On sait encore ce qui reste des grandes menaces qu'on nous adressait au nom de la Géologie, de la Linguistique et de la Physiologie comparée, au temps où ces sciences, bien jeunes encore aujourd'hui, sortaient à peine du berceau. La Géologie a constaté un grand fait horriblement gênant pour l'incrédulité : le déluge; et s'il y a quelque chose de certain dans ses autres résultats, c'est qu'elle n'a trouvé aucune preuve certaine contre les écrits de Moïse. La Philologie à son tour a balayé la plupart des difficultés qu'on opposait au miracle de la confusion des langues; déjà même elle commence à entrevoir que toutes les variétés du langage proviennent d'un seul tronc violemment fractionné. Enfin la Physiologie comparée est allée plus loin encore, car au sentiment des meilleurs juges, l'unité de l'espèce humaine est à l'heure où nous sommes un fait scientifiquement démontré

On cite de Bacon un beau mot : « Dieu, dit-il, a envoyé dans le monde sa divine Vérité et avec elle les sciences, afin que celles-ci lui servent d'aides et de compagnes. » La divine Vérité, c'est la Religion surnaturelle promulguée par la Révélation ; c'est aussi la Religion naturelle, en partie manifestée par la conscience. Eh ! bien, à l'une et à l'autre les sciences ont toujours rendu et rendront toujours un éclatant témoignage. Jamais il n'y aura entre elles dissentiment réel, ni même malentendu durable. Voilà pourquoi nous ne saurions avoir, nous autres chrétiens, qu'une seule attitude en face de la Science : attitude calme, bienveillante, franchement sympathique, — étonnée parfois peut-être, mais jamais systématiquement hostile ni mesquinement tracassière. Laissons venir ! Laissons venir ! Si parfois les apparences sont contre nous, n'avons-nous pas l'infaillible parole de Dieu ? N'avons-nous pas aussi la ressource toujours assurée d'en appeler à la Science elle-même, mais à la Science mieux informée ?

Il y a peu d'années, plusieurs savants anglais publiaient la profession de foi suivante pour protester contre l'abus que certaines personnes font de la science contre la vérité religieuse :

« Nous soussignés, livrés à l'étude des sciences naturelles, désirons exprimer notre sincère regret

de ce que la recherche de la vérité scientifique est détournée de son but par quelques hommes de ce temps-ci, qui en font une occasion de jeter des doutes sur la véracité et l'authenticité des saintes Écritures. Il nous paraît impossible que la Parole de Dieu écrite dans le livre de la Nature et la Parole de Dieu tracée dans la sainte Écriture se contredisent l'une l'autre, quelque différence qu'elles semblent présenter. Nous n'oublions pas que les sciences physiques ne sont pas complètes, mais seulement en voie de progrès, et qu'à présent notre raison bornée ne nous permet de voir qu'obscurément, comme à travers un verre; et nous croyons avec assurance qu'un temps viendra où l'on verra les deux témoignages s'accorder dans chaque détail.... etc. (1). »

Cette déclaration reçut l'adhésion de cent cinquante signataires apppartenant aux grandes Universités d'Angleterre, et parmi lesquels on remarque des physiciens, des chimistes et autres dont la célébrité est européenne. Gloire à ces nobles savants ! Leur protestation ferme et digne honore

---

(1) Voir à la Note B, à la fin du volume, la dernière partie de ce document et certains détails qui s'y rapportent.

leur foi; elle honore la vérité et la vraie Science. Puisse un tel exemple servir d'enseignement à beaucoup d'autres savants, hélas! trop éloignés de ces convictions chrétiennes !

Nous ne chercherons pas à le dissimuler, la France, pour ne parler que d'elle, compte bien quelques hommes, distingués d'ailleurs, parfois même illustres, qui *détournent la recherche de la vérité scientifique de son but pour jeter des doutes* non-seulement sur la révélation, mais encore sur les principes fondamentaux de la religion et de la morale rationnelle. Certaines branches de la science surtout semblent avoir le singulier privilége d'aveugler ceux qui les cultivent. Ce n'est pas évidemment la faute de ces sciences; ce n'est pas même tout-à-fait la faute de ces savants eux-mêmes. Non, c'est l'effet des milieux; c'est plutôt encore l'effet des traditions, d'une espèce d'héritage; j'allais dire d'un péché originel d'un nouveau genre. Parlons plus clairement : le XVIIIe siècle a eu la gloire de créer ou de perfectionner quelques-unes de nos sciences nouvelles; mais en même temps il les a comme imbibées du venin encyclopédiste, et ce détestable esprit a passé dans plus d'une sphère scientifique où il règne encore avec ses rancunes, ses passions et ses aveugles préjugés. Quand donc viendra-t-il un puissant et

généreux souffle pour chasser ces restes malsains d'un autre âge ?

Gardons-nous pourtant de rien exagérer. La vérité est que chez la plupart des savants on remarque beaucoup moins d'hostilité ouverte que de simple indifférence. Cet état d'esprit s'explique, là comme ailleurs, par l'éducation et par mille autres influences parmi lesquelles on peut signaler la fascination qu'exercera parfois un seul homme de talent. D'ailleurs, cette indifférence cède d'ordinaire devant certaines sommations de la Providence, ou même devant quelques explications franches et loyales; car il en est beaucoup parmi les hommes de ce caractère qui ne sont arrêtés que par une simple objection très-vulgaire, par un puéril malentendu. Ajoutons, sans vouloir médire de personne en particulier, que la culture scientifique exclusive produit sur nombre d'esprits un effet des plus étranges : elle endort, elle noue, pour ainsi dire, chez eux les plus hautes facultés de l'âme ; si bien qu'en dehors de leur *spécialité*, ou du moins au-dessus, ils n'entendent et ne comprennent rien, et leur parler d'un ordre d'idées supérieur, c'est parler d'harmonie à un sourd-muet.

Quant aux savants positivement hostiles aux croyances religieuses, je n'ai pas à rechercher les

causes très-multiples de leur hostilité; je demanderai seulement s'ils n'ont jamais subi de fâcheux entraînements; s'ils n'ont pas cédé parfois, presque à leur insu, aux attraits d'une popularité de mauvais aloi, ou plus souvent encore à une secrète horreur de la lumière accusatrice. Quoi qu'il en soit de ces choses qui demeurent le secret de Dieu, une justice est due aux savants dont je parle, surtout à ceux dont la valeur scientifique est vraiment considérable. A part un très-petit nombre d'exceptions, ce n'est guère dans leurs rangs qu'on rencontre la manie d'attaquer Dieu au nom de la science. Leur supériorité même les avertit d'ordinaire de ne rien affirmer au-delà de ce qu'ils savent. D'un autre côté, un peu de tact et de bon goût leur fait sentir la suprême inconvenance du blasphème, et peut-être aussi ont-ils appris par l'expérience d'autrefois et d'aujourd'hui que la guerre faite à Dieu ne porte pas bonheur, et qu'elle a valu à bon nombre de ses auteurs un renom fort voisin du ridicule.

Où est-ce donc qu'il faut chercher ces déclamations sans cesse répétées : *Le vieux dogme est condamné par la science... La science a reconnu... Il est scientifiquement démontré...* et toutes les variantes que l'on connaît? Constatons ici une loi morale très-rarement démentie : ces sortes d'affirmations su-

perbes émanent précisément des hommes qui ont le moins le droit de les produire. Rares ou sobrement énoncées sur les hauteurs du grand savoir, elles s'accentuent davantage, elles grossissent et se multiplient par une progression constante à mesure qu'on descend aux derniers degrés de la demi-science. Où donc les trouverez-vous? Ce sera d'abord parmi les savants de second ou troisième ordre, simples rapporteurs, manipulateurs ou vulgarisateurs, — classe d'hommes dont le mérite et les services peuvent être très-réels, mais dont l'autorité scientifique compte pour fort peu de chose. Ce sera beaucoup plus encore parmi ces littérateurs, ces professeurs, ces érudits de surface, ces amateurs, ces *dilettanti*, ces *virtuoses*, vernissés d'un peu d'histoire, d'un peu de grec, d'un peu d'hébreu, si l'on veut, et de beaucoup d'allemand, qui nous ont fourni dans la personne du fameux auteur de la *Vie de Jésus*, le plus illustre spécimen de leur espèce. Ce sera, et toujours de mieux en mieux, parmi ces critiques et chroniqueurs, parmi ces journalistes dont le talent se réduit à peu près à savoir servir selon son goût un public affamé de scandales et d'impiété; et cela suffira très-surabondamment pour en faire les oracles de tous les cabarets de France. Ce sera enfin, car il faut descendre jusqu'aux degrés les plus infimes, parmi

2

ces frais-échappés de collége piqués avant l'âge par la tarentule voltairienne, et puis battant des ailes, enflant la voix (*ovantes gutture corvi*) pour imiter les condors, ou, si l'on aime mieux, les aigles de la « libre pensée. »

Oui, voilà bien, ou peu s'en faut, la statistique graduée des blasphémateurs et insulteurs de Dieu! Voilà ceux qui crieront avec tel ou tel journaliste : « *Dieu, âme, vie future : hypothèses dont la science n'a pas à s'occuper!* » ou bien avec ce misérable étudiant du congrès de Liége : « *La discussion est entre Dieu et l'homme; il faut crever la voûte du ciel comme un plafond de papier!* » Et ce langage moins impie encore qu'il n'est inepte, c'est la Science qui le tient par leur bouche! La Science dont ils ont à peine entrevu de loin le visage auguste! La Science qui, si elle daignait abaisser ses regards jusqu'à eux, n'aurait pas assez de ses majestueux dédains pour flétrir leur incomparable outrecuidance!

CHAPITRE III

La Providence dans l'ordre moral

Manifestée dans le monde physique avec une irrésistible évidence, la Providence se révèle avec plus d'éclat encore, j'oserai le dire, dans le monde moral. Il y a seulement cette différence entre ces deux ordres de manifestation, que le second exige, pour être pleinement saisi, une plus grande préparation d'esprit et de cœur. L'âme esclave des sens et de l'animalité n'y voit que ténèbres ; mais l'âme vraiment libre, qui se recueille en elle-même dans un silence attentif, y découvre des splendeurs dont elle est éblouie et ravie.

Écoutons Fénelon ; jamais parole humaine n'a raconté en plus beau langage ces merveilles du monde intelligible :

« Outre l'idée de l'infini, j'ai encore des notions universelles et immuables qui sont la règle de tous mes jugements. Je ne puis juger d'aucune chose qu'en les consultant, et il ne dépend pas de moi de juger contre ce qu'elles me représentent. Mes pensées, loin de pouvoir corriger ou réformer cette règle, sont elles-mêmes corrigées malgré moi par cette règle supérieure, et elles sont invinciblement assujetties à sa décision.... Cette règle fixe et immuable est si intérieure et si intime que je suis tenté de la prendre pour moi-même ; mais elle est au-dessus de moi puisqu'elle me corrige, me redresse et me met en défiance contre moi-même. C'est quelque chose qui m'inspire à toute heure, pourvu que je l'écoute, et je ne me trompe qu'en ne l'écoutant pas. A la vérité, ma raison est en moi; car il faut que je rentre en moi-même pour la trouver ; mais la raison supérieure qui corrige dans le besoin et que je consulte, n'est point moi, et elle ne fait point partie de moi-même. Cette règle est parfaite et immuable; je suis changeant et imparfait. Quand je me trompe, elle ne perd point sa droiture ; quand je me détrompe, ce n'est pas elle qui revient au but.... C'est un maître intérieur qui me fait taire, qui me fait parler, qui me fait croire, qui me fait douter... Ce maître est partout, et sa voix se fait entendre

d'un bout de l'univers à l'autre, à tous les hommes comme à moi... On sait infailliblement par avance dans un hémisphère ce qu'on répondra dans l'autre sur un certain nombre de vérités. Les hommes de tous les pays et de tous les temps, quelque éducation qu'ils aient reçue, se sentent invinciblement assujettis à penser et à parler de même.... Ainsi ce qui paraît le plus à nous et être le fond de nous-mêmes, je veux dire notre raison, est ce qui nous est le moins propre et qu'on doit croire le plus emprunté. Nous recevons sans cesse et à tout moment une raison supérieure à nous comme nous respirons sans cesse l'air qui est un corps étranger, ou comme nous voyons sans cesse tous les objets voisins de nous, à la lumière du soleil. — Cette raison supérieure domine jusqu'à un certain point avec un empire absolu tous les hommes les moins raisonnables, et fait qu'ils sont toujours d'accord, malgré eux, sur ces points.... C'est elle par qui les hommes de tous les siècles sont enchaînés autour d'un centre immobile, et qui les tient unis par certaines règles invariables qu'on nomme premiers principes, malgré les variétés infinies d'opinions qui naissent en eux de leurs passions, de leurs distractions et de leurs caprices. C'est elle qui fait que les hommes, tout dépravés qu'ils sont, n'ont point encore osé donner

ouvertement le nom de vertu au vice, et qu'ils sont réduits à faire semblant d'être justes, sincères, modérés, bienfaisants, pour s'attirer l'estime les uns des autres. On ne parvient point à estimer ce qu'on voudrait pouvoir estimer, ni à mépriser ce qu'on voudrait pouvoir mépriser. On ne peut forcer cette barrière éternelle de la vérité et de la justice. Le maître intérieur qu'on nomme raison le reproche intérieurement avec un empire absolu. Il ne le souffre pas, et il sait borner la folie la plus impudente des hommes. Après tant de siècles de règne effréné du vice, la vertu est encore nommée vertu, et elle ne peut être dépossédée de son nom par ses ennemis les plus brutaux et les plus téméraires.... Tous les hommes sont raisonnables de la même raison qui se communique à eux à divers degrés; il y a un certain nombre de sages; mais la sagesse où ils puisent comme dans la source et qui les fait ce qu'ils sont, où est-elle? Où est-elle cette raison commune et supérieure tout ensemble à toutes les raisons bornées et imparfaites du genre humain? Où est-elle cette vive lumière qui illumine tout homme venant en ce monde?... Où est-elle cette raison parfaite qui est si près de moi et si différente de moi? Où est-elle? Il faut quelque chose de réel; car le néant ne peut être parfait, ni perfectionner

les natures imparfaites. Où est-elle cette raison supérieure? N'est-elle pas le Dieu que je cherche? » (*Traité de l'exist. de Dieu.*)

Oui, le doute ne peut tenir un instant devant ces magnifiques clartés : c'est Dieu en personne qui conserve et maintient dans l'humanité ces choses immortelles qui s'appellent premiers principes, idées universelles du bien et du devoir. La raison de l'homme ne s'explique pas, ne se conçoit même pas, à moins qu'on n'y voie ce que saint Thomas appelle *une certaine participation* et un *reflet* certain de la lumière de ce soleil intelligible. La conscience, la loi morale ne sont que de vains fantômes, si elles ne sont pas le vivant témoignage et la signature même du suprême législateur qui a gravé dans tous les cœurs le sentiment de l'éternelle justice et de l'inviolable devoir. Peu importe qu'il y ait dans l'âme humaine des protestations, des révoltes, des défaillances honteuses, des monstruosités même : en dépit de tout cela, le flambeau de la vérité ne s'éteint jamais entièrement, et il n'y a pas d'homme si dégradé « qui ne marche encore à la lueur de quelque lumière sombre qui lui reste de ce soleil intérieur des consciences. » (Fénelon, *Loc. cit.*)

C'est là, nous dira-t-on peut-être, le résultat d'une loi essentielle à notre organisation morale;

c'est la nécessité même de notre nature. — Nous l'entendons bien ainsi, mais à la condition qu'on donne à cette *nécessité*, à cette *loi essentielle*, le seul sens raisonnable qu'elles puissent admettre, c'est-à-dire qu'on reconnaisse une puissance supérieure qui nous a constitués précisément avec cette loi essentielle et cette nécessité de nature ; une puissance qui empêche notre liberté la plus effrénée de défaire entièrement son ouvrage ; une puissance qui dompte « ses ennemis les plus brutaux et les plus téméraires » et met un frein « à la folie la plus impudente des hommes, » en forçant les natures les plus perverses à lui rendre hommage ; et, pour tout dire en un mot, une *Providence* qui garde les lois du monde moral, comme les lois du monde physique.

Une fois d'ailleurs que l'on a reconnu l'existence de Dieu (et quel comble de déraison ne faut-il pas pour la nier ?) on est nécessairement conduit à reconnaître la Providence. Rien en effet de plus radicalement absurde que la conception d'une divinité sans Providence. Pourquoi ? Parce que c'est tout simplement nier la divinité en même temps qu'on l'affirme. On l'affirme, puisqu'on admet son existence ; on la nie, puisqu'on lui refuse les perfections qui constituent son essence

même. Car enfin, s'il n'y àvait point de Providence, si Dieu restait étranger ou indifférent aux choses de ce monde et à celles de l'humanité en particulier, ce serait apparemment défaut de connaissance, ou impuissance, ou insouciance, ou mauvais vouloir : or, de toutes ces hypothèses quelle est celle qui n'équivaut pas à la négation pure et simple de la nature divine ?

Direz-vous que l'Être infini et souverainement parfait (car c'est là sa nature et son essence) ne peut point connaître tous les détails de la création et qu'il ne saurait prévoir l'avenir ? Vous en faites un être limité et imparfait, c'est-à-dire le contraire de ce qu'il est. Infini et parfait dans sa science, comme dans tous ses autres attributs, présent en vertu de son immensité à tous les points de l'espace et de la durée, il voit d'un seul regard tout ce qui est, tout ce qui sera, tout ce qui peut être.

Direz-vous que Dieu n'est pas assez puissant pour gouverner le monde et l'humanité ? Vous le limitez encore en lui supposant une volonté bornée dans son efficacité, et par conséquent vous anéantissez sa perfection infinie ?

Direz-vous enfin qu'il ne veut point se mêler du gouvernement de la création par insouciance ou pour toute autre cause ? Vous supprimez et anéantissez encore et toujours ses plus nécessaires attri-

buts : je veux dire sa bonté, son domaine souverain, sa sainteté et sa justice.

La bonté est ce qui fait le fond le plus intime de l'Être divin. La raison antique l'avait admirablement compris, lorsque dans une inscription immortelle elle plaçait cette perfection avant la Grandeur même. Or, le moyen de supposer dans un Être infiniment bon, je ne sais quelle superbe indifférence à l'égard des hommes? L'excellence et l'infinitude de ses perfections, direz-vous peut-être, le tiennent trop éloigné de nous. — Éloigné, tant que vous voudrez; mais la bonté, comme parle Bossuet, comble l'abîme et le rapproche de nous. La bonté cherche précisément ce qui est faible et infime; elle se sent invinciblement portée à se pencher sur ce qu'il y a de plus petit et de plus chétif, et rien ne la presse tant que de se communiquer aux êtres les plus dénués et les plus indigents : *Bonum diffusivum sui*. (Saint Thomas.)

Le souverain domaine de Dieu sur ses créatures, son inviolable sainteté et son éternelle justice exigent non moins impérieusement qu'il ne se désintéresse en aucune manière de l'homme et du monde. Créateur et maître absolu de tout ce qui existe, il ne peut aliéner sa propre souveraineté ni abdiquer ses droits imprescriptibles, pour se ravaler au rôle stupide d'un *roi fainéant*, ayant le

hasard ou le destin pour maires du palais. Principe éternel du bien et de l'ordre, il ne peut ne point prescrire aux êtres raisonnables et libres ce qui est conforme à la souveraine raison et à la nature des choses ; car il implique contradiction que ses créatures ne soient pas ses créatures, et par conséquent qu'elles soient affranchies à son égard du devoir absolu de la dépendance et de l'obéissance. S'il tolère pour un temps la transgression de ce devoir, ce ne peut être que par un conseil de sa sagesse sur notre libre arbitre ; mais il faudra toujours que ce qui s'est écarté de l'ordre y rentre par la réparation volontaire du repentir ou par la réparation forcée du châtiment. Toujours enfin il faudra que la dépendance existe, en vertu de la loi qui assujettit la propriété à son maître légitime : loi éternelle, immuable, nécessaire, dont l'écho retentit dans cette belle métaphore du droit humain : *res clamat domino !*

Je n'insiste pas davantage sur ces principes par trop élémentaires. A quoi bon d'ailleurs insister pour réfuter une doctrine plus déraisonnable que l'athéisme même ? Car enfin n'est-il pas beaucoup plus logique de se déclarer franchement athée que

d'admettre un semblant de divinité ridicluement impuissante ou niaisement indifférente ? Aussi toutes les protestations de la raison s'élèvent-elles pour flétrir ce monstrueux déisme, et ceux-là mêmes qui se vantent le plus haut d'y croire, ne sont pas toujours les derniers à se donner le démenti.

D'où vient, je lè demande, cette haine sans nom que certains hommes ont vouée à Dieu et à tout ce qui tient à sa religion ? Ce phénomène moral est trop étrange et trop contre nature; il n'en existe pas moins pourtant : les blasphèmes d'une certaine presse, les faits et gestes des Érostrates contemporains, sont là comme une horrible attestation. Or, si Dieu n'était qu'un nom, une abstraction, un néant, on ne le poursuivrait pas avec cette rage; et s'il n'y avait au ciel qu'un *Dieu des bonnes gens*, on lui pardonnerait bien son inoffensive souveraineté. Mais non, le Dieu qui existe véritablement, surveille les consciences coupables, il condamne la folle indépendance des volontés rebelles; il venge les injures de sa bonté méprisée.... Et voilà ce qui irrite ces hommes insensés. Dans leur fureur aveugle, ils amoncellent nuages sur nuages, mensonges sur mensonges, pour se dérober à l'apparition formidable. Mais ils ont beau faire : des lueurs terribles viennent parfois

traverser ce voile de ténèbres, et alors le redoublement de l'effroi ne peut plus s'apaiser que par le redoublement de la haine. Hélas ! quelle effroyable vérité dans cette confession de l'apostat Mathan :

Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire
Jette encore en mon âme un reste de terreur ;
Et c'est ce qui redouble et nourrit ma fureur.
Heureux si, sur son temple achevant ma vengeance,
Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance,
Et parmi les débris, le ravage et les morts,
A force d'attentats perdre tous mes remords !

CHAPITRE IV

La Providence spéciale et les négations du Spiritualisme rationaliste.

L'École spiritualiste, représentée par M. Cousin et ses disciples MM. Saisset, Jules Simon, etc., a pris de nos jours une étrange attitude vis-à-vis du dogme de la Providence.

« Nous aussi, ont-ils dit, nous adorons un Dieu vivant et personnel, infini et parfait, créateur et régulateur du monde. Comme vous nous proclamons une Providence souverainement bonne, juste et sage; mais cette Providence règne et gouverne par des lois nécessaires; elle n'a point de *volontés particulières;* son intervention n'est ni *temporaire,* ni *locale;* en un mot, elle est *générale,* non *spéciale.* »

On a reconnu à ce langage la grande erreur que Bossuet accablait des augustes dédains de son génie, quand il s'écriait : « Que je méprise ces philosophes qui, mesurant les conseils de Dieu à leurs pensées, ne le font auteur que d'un certain ordre général, d'où le reste se développe comme il peut ! Comme s'il avait à notre manière des vues générales et confuses, et comme si la souveraine intelligence pouvait ne pas comprendre dans ses desseins les choses particulières, qui seules subsistent véritablement (1) ! »

Si l'on veut bien peser ces graves paroles de Bossuet, on y trouvera tout ce qu'il faut pour réfuter la thèse de nos modernes rationalistes ; mais pour ne pas entrer ici en des théories par trop métaphysiques, nous aimons mieux opposer à cette école des considérations reposant sur des faits qu'il est impossible de contester.

S'il y a un résultat constaté et démontré par toutes les données de la science contemporaine, c'est que l'humanité n'a pas toujours existé sur le globe terrestre. Il importe peu de savoir combien

---

(1) *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche.*

de moments ou de siècles se sont écoulés entre l'époque de son apparition et celle de la création primordiale. Que la terre ait commencé par être une nébuleuse et qu'ensuite elle ait traversé telles ou telles séries de transformations : ces questions et autres semblables sont ici indifférentes. Le point essentiel, c'est que notre espèce est apparue dans le monde à une époque plus ou moins éloignée de la première origine des choses.

Or, ce fait capital, comment l'expliquer ? Les sectes positivistes, il est vrai, ne sont pas embarrassées pour si peu de chose ; quand elles ont dit : *génération spontanée, transformation lente et progressive des espèces* et autres formules de ce genre, elles se figurent avoir résolu le problème. Mais le spiritualisme, qui ne se tient pas obligé d'accorder à la matière ces merveilleuses propriétés, ne saurait se contenter à si bon compte. Pour peu d'ailleurs qu'on examine ces prétendues solutions en dehors de tout esprit de système, on est bien forcé de convenir qu'elles ne résolvent et ne prouvent absolument rien, par la raison fort simple qu'elles ne sont elles-mêmes que des hypothèses condamnées par la science. « Quoi de plus absurde, dit fort bien Flourens, que d'imaginer qu'un corps organisé dont toutes les parties ont entre elles une connexion, une corrélation si admirablement

calculée, si savante, puisse être produit par un assemblage aveugle d'éléments physiques? Ce corps organisé aurait puisé sa vie dans des éléments qui en sont dépourvus! On prétend faire venir le mouvement de l'inertie, la sensibilité de l'insensibilité, la vie de la mort! » (1) Non, évidemment, la génération spontanée ne saurait être acceptée à aucun titre comme une solution sérieuse. — La théorie de la transformation des espèces est également démentie par les faits. Aussi loin que l'observation peut s'étendre, nous voyons les espèces subissant, il est vrai, certaines conditions de variabilité, mais conservant toujours leurs caractères essentiels et fondamentaux. Dès lors, quel moyen de soutenir que l'espèce humaine ait pu dériver des espèces inférieures en vertu de je ne sais quelle évolution plus ou moins prolongée? Au surplus, les philosophes que nous combattons sont les premiers à reconnaître un abîme entre l'homme et l'animal, abîme tellement incommensurable qu'aucun passage ne peut exister entre celui-ci et celui-là.

Reste donc à chercher ailleurs la solution du

(1) *Cours de Physiologie*, p. 46. — Voir ce qui a été dit plus haut de la génération spontanée.

problème ; et, bon gré mal gré, il faut bien en venir à prononcer les mots : création, intervention directe et personnelle de Dieu. Cette explication seule échappe à l'absurde, seule elle satisfait la raison.

Mais qu'on y prenne garde : ce point une fois établi, la thèse de nos adversaires se trouve renversée de fond en comble. S'il est vrai en effet que Dieu, après avoir tiré le monde du néant, est intervenu de nouveau à un moment donné pour créer l'homme, il est donc faux de dire avec M. Jules Simon, par exemple, que « la création était complète à sa première minute, et qu'elle avait en elle, à sa naissance, tout ce que les siècles ont développé (1). »

On répliquera peut-être : Mais il n'est nullement nécessaire de supposer une nouvelle création proprement dite pour expliquer l'origine de l'espèce humaine. Dieu n'a-t-il pas pu, dès le premier instant, créer les âmes avec toutes les autres substances ? Et ces âmes n'ont-elles pas vu venir ensuite s'adjoindre à leurs corps respectifs au moment où les circonstances amenées par le simple jeu des forces naturelles ont rendu possible l'accomplissement de cette union ?

---

(1) *La Religion naturelle*, 3me édit., p. 235.

Pareilles hypothèses sont commodes, nous en convenons volontiers; mais encore faut-il pourtant que le sens commun les tienne pour acceptables. Or, comment accepter celles qu'on nous propose ici? — Admettons même, si l'on veut, que Dieu eût pu, sans déroger à son infinie sagesse, tirer les âmes du néant bien longtemps avant les corps qu'elles devaient vivifier; admettons qu'une fois créées elles fussent restées ensevelies dans je ne sais quel sommeil, sans conscience d'elles-mêmes; admettons, dis-je, toutes ces énormes invraisemblances; là ne se bornent pas à beaucoup près toutes les difficultés. Il faut encore expliquer comment, sans aucune intervention spéciale de Dieu, les éléments du corps se seraient disposés et organisés par la seule énergie des causes physiques. (Ceci constitue déjà une première difficulté tout-à-fait insoluble, car on n'y saurait échapper qu'en faisant appel aux ressources les plus extraordinaires de la génération spontanée.) De plus, et surtout, il faut expliquer par quel prodige s'est accomplie l'union des deux substances, comment des éléments si dissemblables, si opposés entre eux, l'âme et le corps, se sont rapprochés, juxtaposés, et non-seulement juxtaposés, mais harmonisés, entrelacés et en quelque sorte fondus ensemble, de manière à former cette synthèse

vivante qui est la personnalité humaine ; — tout cela, encore une fois, sans que Dieu ait eu besoin d'intervenir, et par la toute-puissante efficacité des causes naturelles ! En vérité, il suffit d'énoncer de telles suppositions pour en faire sentir les palpables absurdités. La raison ne conçoit pas, ne saurait même concevoir ces causes, ces forces naturelles réalisant par leurs propres énergies un mystère aussi prodigieux que l'union d'une âme avec un corps. Cela dépasse les limites d'action d'une puissance finie ; il n'y faut rien moins qu'un *fiat* de la volonté créatrice.

Et remarquons tout de suite une conséquence très-importante qui ressort des mêmes principes que nous venons de rappeler, c'est que l'acte créateur qui a produit les premiers êtres humains doit nécessairement se renouveler chaque fois qu'un de leurs descendants parvient à son tour à la vie. Il n'appartient qu'à un matérialisme abject de prétendre que les âmes des enfants sortent de celles de leurs parents comme une flamme d'une autre flamme. Les théories de la métempsycose et de la préexistence, bien que moins grossières peut-être, n'en sont pas au fond plus tolérables. Et quand bien même on accorderait par un excès de complaisance que ces systèmes n'ont rien qui répugne essentiellement, toujours

faudrait-il, en fin de compte, recourir à une intervention divine, pour expliquer comment s'opère l'union merveilleuse d'une substance spirituelle avec une substance corporelle; car, encore une fois, ni lois, ni causes créées, ne sauraient jamais nous en rendre compte.

Ainsi, pour résumer ces simples considérations, l'existence du premier homme et l'avénement de chaque nouvel être humain à la vie, impliquent de toute nécessité une action *directe, immédiate* et *personnelle* du Créateur. En d'autres termes, c'est la démonstration de la Providence spéciale.

CHAPITRE V

La Providence spéciale démontrée par le fait universel de la Prière. — Deux objections de M. Jules Simon.

Tous les peuples ont toujours et partout reconnu l'existence d'une Providence spéciale. Il n'est pas jusqu'aux races les plus déshéritées chez qui ne se trouve cette grande croyance fortement empreinte. « Les hordes les plus misérables, les plus abruties, savent qu'il est un monde invisible, et que ce monde est peuplé d'êtres tout-puissants qui décident à leur gré du sort des peuples et des individus. » (De Rougemont, *le Peuple primitif*, t. 1er, p. 62.)

Cette persuasion unanime se manifeste par un fait immense, universel et décisif, qui s'appelle la *Prière*. L'humanité a toujours prié, c'est-à-dire

qu'elle a toujours affirmé un Être supérieur, capable d'exaucer ses demandes, de lui accorder les bienfaits qu'elle sollicite, et d'intervenir en sa faveur avec puissance, avec liberté, avec condescendance et bonté. De toutes ses forces elle a repoussé toutes les fausses théories d'un monde gouverné par une géométrie aveugle et d'un Dieu rendu impuissant par ses propres décrets. Dans ses douleurs, dans ses angoisses, elle s'écrie :

Non, ne présentez plus à mon cœur agité
Ces immuables lois de la nécessité,
Cette chaîne des corps, des esprits et des mondes...
O rêves des savants, ô chimères profondes !
Dieu tient en main la chaîne et n'est pas enchaîné !
Par son choix bienfaisant tout est déterminé ;
Il est libre, il est juste, il n'est point implacable (1).

Point de religion sans prière, et point de peuple sans religion : ces deux principes et ces deux faits s'élèvent au-dessus de toute contestation. Le premier est par trop évident pour qu'il ne suffise pas

(1) Voltaire, *Poëme sur le désastre de Lisbonne.* — C'est un des nombreux aveux que la vérité a arrachés à ce fatal génie.

de l'énoncer purement et simplement. Le second est attesté par toutes les voix de l'antiquité qui nous disent avec Platon : « Nous voyons les Grecs comme les Barbares, dans le bonheur comme dans le malheur, se prosterner et adorer la divinité, sans que jamais aucun peuple l'ait révoquée en doute. »

Les sciences modernes à leur tour, et spécialement celles qui ont pour objet l'étude de l'homme, telles que la philologie et l'histoire comparée, l'archéologie et l'anthropologie, convergent unanimement vers un résultat identique : la constatation de la foi au divin et du sentiment religieux chez toutes les races humaines ; si bien que les savants les plus autorisés de nos jours n'hésitent pas à regarder cette foi religieuse comme une *caractéristique*, c'est-à-dire comme un des attributs essentiels qui séparent absolument le *règne humain* du *règne animal* (1). « La religion est un attribut de règne », voilà un fait scientifique, et, pour le remarquer en passant, ce fait nous édifie pleinement sur la valeur de l'athéisme. Nier Dieu et le sentiment du divin, c'est ni plus ni moins

---

(1) Voir M. de Quatrefages, *de l'Unité de l'espèce humaine*, p. 21 et *passim*.

qu'une *anomalie* profonde, ou, pour mieux dire, une *monstruosité* ; puisque cette négation, produite par un être raisonnable, « efface en lui, en l'atrophiant et en l'oblitérant, un caractère de règne (1). » Les athées vérifient donc à la lettre la parole des saintes Écritures : « L'homme n'a pas compris l'honneur et l'excellence du rang qu'il occupe dans l'ordre de la création ; il s'est ravalé au rang des animaux sans raison et il leur est devenu semblable. » Et de peur qu'on ne nous accuse d'établir ici une assimilation trop injurieuse, nous citerons un autre savant éminent qui n'a pas craint de s'exprimer exactement de la même manière. « S'il y avait jamais eu, dit M. A. Pictet, ou s'il existait encore un peuple entièrement dépourvu de religion, ce serait par suite d'une déchéance exceptionnelle qui équivaudrait à l'*animalité* (2). »

En vain chercherait-on à infirmer l'autorité de ce témoignage universel, en alléguant les déviations étranges du polythéisme et du fétichisme, ou même, si l'on veut, mille superstitions

(1) A. de Margerie, *Théodicée; Études sur Dieu, la Création et la Providence.*

(2) *Les Origines Indo-Européennes*, t. II, p. 651.

sauvages et atroces. Tout cela démontre bien que l'homme peut altérer une vérité, mais n'en démontre aussi que mieux le besoin invincible qu'il a d'adorer et d'invoquer une divinité; puisqu'il adresse ses hommages et ses prières à des êtres indignes, plutôt que de ne reconnaître aucune puissance supérieure. Ici, d'ailleurs, la science moderne, dans la personne de ses plus illustres représentants, vient encore constater deux faits d'une importance capitale, à savoir que la croyance à un Dieu unique se trouve au berceau de toutes les races, et qu'elle ne s'est jamais entièrement effacée chez aucun peuple, en dépit des superstitions les plus dégradantes.

« La forme monothéiste, dit J. Grimm, paraît être la plus ancienne et celle dont l'antiquité dans l'enfance a fait naître le polythéisme.... C'est là ce que nous présentent toutes les mythologies. » Les égyptologues ont récemment trouvé sur les plus anciens monuments laissés par la race la plus superstitieuse qui fut jamais, les traces d'un monothéisme singulièrement pur et merveilleusement formulé. « En Égypte, dit M. de Rougé, le Dieu suprême était nommé le Dieu un, vivant en vérité, celui qui a fait tout ce qui existe, qui a créé les êtres. » M. Pictet, de son côté, résume ainsi ses travaux sur les anciens Aryas : « Mono-

théisme primitif d'un caractère plus ou moins vague, passant graduellement à un polythéisme encore simple, telle paraît avoir été la religion des anciens Aryas (1). »

On voit après cela ce qu'il faut penser de ces prétendues théories historiques qui nous donnent le monothéisme comme une transformation venue bien tard après le règne universel du polythéisme, ou bien comme une conception appartenant exclusivement à la race sémitique, laquelle l'aurait formulée sous l'impression produite par le désert et ses aspects uniformes. Non, ce n'est pas *le*

---

(1) M. Naville, après avoir cité ces trois savants, ajoute : « Un de nos compatriotes qui cultive avec autant de modestie que de persévérance l'étude des antiquités religieuses, s'est procuré la plupart des travaux récents publiés sur ces matières en France, en Allemagne et en Angleterre. Il les a lus, la plume à la main, et a bien voulu compulser à ma demande ses notes longuement amassées. J'y trouve la phrase suivante : « L'impression générale de tous les mythologues actuels est que le monothéisme est à la base de toute mythologie païenne. » (Le *Père Céleste,* sept discours, par E. Naville.) — Rien n'eût été plus facile que d'ajouter aux textes cités une foule d'autres encore. Voir en particulier *Dieu dans l'histoire,* par M. de Bunsen ; le *Peuple primitif,* par M. de Rougemont....

désert qui est monothéiste, ainsi que M. Renan l'a un jour affirmé avec son incomparable légèreté ; c'est l'âme humaine dans sa droiture native qui est invinciblement *monothéiste*.

Écoutons à ce sujet deux auteurs chrétiens, placés l'un et l'autre en face des polythéistes du monde romain, et fort à même par conséquent d'observer de près leurs véritables sentiments spontanés et naturels.

« Nous voyons, dit Lactance, les adorateurs des faux dieux confesser et proclamer le Dieu suprême.... Car dans leurs serments, dans les souhaits qu'ils forment, dans leurs actions de grâces, ce n'est pas à Jupiter ni aux autres dieux qu'ils s'adressent, c'est à Dieu ; *tant la vérité fait violence à la nature, en jaillissant ainsi de l'âme malgré elle !*... Si la terreur de la guerre se fait sentir, si l'on est en proie aux maladies pestilentielles..., c'est à Dieu qu'on a recours, c'est à Dieu qu'on demande protection, c'est Dieu qu'on implore et qu'on prie... Mais quand le péril est passé et la crainte évanouie, ces mêmes hommes s'en vont gaîment aux temples des dieux pour leur offrir des libations, des sacrifices et des couronnes (1). »

---

(1) *Divin. Instit.* lib. II, c. 1.

Et longtemps auparavant, Tertullien n'avait pas craint d'écrire dans son *Apologétique*, dans ce manifeste solennel adressé aux empereurs romains, aux magistrats, à tous les ennemis du nom chrétien, cet appel hardi à la voix de leur propre conscience : « Voulez-vous, leur disait-il, prêter l'oreille au témoignage de l'âme elle-même? Elle est resserrée dans la prison du corps ; les préjugés de l'éducation la circonviennent, les passions l'énervent et le culte des faux dieux la tient asservie : n'importe, lorsqu'elle se réveille, pour ainsi dire, de son sommeil et de son ivresse, lorsqu'elle revient à son état sain et normal, elle invoque Dieu sous le seul nom qui lui soit exclusivement propre : *Dieu grand ! Dieu bon ! ce qu'il plaira à Dieu !* Voilà le cri de tous les hommes. C'est lui aussi que l'âme invoque comme souverain juge : *Dieu le voit ; je recommande à Dieu ; Dieu me le rendra....* O témoignage de l'âme naturellement chrétienne ! » *(Apologét.* c. XVII.)

Restons sur ces deux admirables textes qui nous dispensent d'en citer d'autres ; prenons, avec Tertullien et Lactance, l'âme humaine telle qu'elle est, dans *son état sain et normal*, dans ses aspirations naturelles et spontanées : n'est-il pas vrai que sous le coup d'une douleur poignante, en face d'un grand danger qui la menace, ou bien quand

elle souhaite vivement de voir s'accomplir un événement qui ne dépend point de sa volonté : n'est-il pas vrai qu'un cri s'échappe de son sein, lors même qu'elle voudrait à peine croire en Dieu, et que ce cri renferme une prière, une pressante demande au Père céleste, pour qu'il intervienne en sa faveur? Oui, c'est là un fait d'observation, un fait psychologique pleinement constaté, et les rationalistes eux-mêmes ne peuvent songer à le nier. Que dis-je? l'un d'entre eux, adversaire aussi déclaré qu'on peut l'être de la prière considérée en tant que demande, nous fait cet aveu capital : « Un instinct *irrésistible* me pousse à élever mes regards vers Dieu et à lui dire : Secourez-moi (1)! »

Or, ce fait universel de la prière étant admis, comment ne voit-on pas qu'il en résulte une démonstration sans réplique de la Providence spéciale? Eh quoi! Une force d'attraction *irrésistible* nous sollicite, nous soulève, nous emporte pour ainsi dire malgré nous vers une Providence capable de nous exaucer, et cette Providence n'existerait pas! Et cette tendance invincible de notre nature serait sans but et sans objet! Non,

---

(1) Saisset, *Essai de philos. relig.*, p. 486.

non ; dans l'ordre moral, pas plus que dans l'ordre physique, il n'y a point de tendances ni d'attractions sans un centre réel et vivant ; une abstraction, une chimère n'exercent point une influence toujours constante et toujours identique ; le vide ne saurait être cause ; le néant n'attire pas, n'agit pas. Donc, au nom des principes fondamentaux de la raison, j'affirme la Providence spéciale avec une absolue certitude, avec une certitude plus absolue que celle de l'astronome quand il dit : Telle planète subit dans son cours telles perturbations ; ces perturbations ne peuvent avoir pour cause que la présence d'un astre quelconque qui agit sur elle ; donc, cet astre existe.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter tous les sophismes que M. Jules Simon a condensés dans son livre de la *Religion naturelle* contre le dogme de la Providence spéciale. Nous nous bornerons à toucher en passant la plus spécieuse de toutes ses objections, qui est celle-ci : « Une fois l'acte créateur produit, Dieu ne peut plus intervenir, sans quoi *il tombe dans le temps*, et c'en est fait de son immutabilité. »

Voici notre réponse. L'intervention de la divine Providence n'est en aucune manière opposée à

l'immutabilité. Comment, en effet, la vraie philosophie conçoit-elle cette intervention ? Est-ce comme une série d'actes successifs dans la volonté divine, comme un perpétuel changement dans ses résolutions, comme une multiplicité de desseins confus et contradictoires ? Ces absurdités, on nous les impute ; nous les repoussons de toutes nos forces. Que disons-nous donc ? Nous disons que Dieu n'a qu'une seule et même volonté, un seul et même acte, éternel, présent et immanent. Mais cet acte parfaitement un et unique en lui-même, est multiple et successif quant à ses effets extérieurs. C'est là un mystère sans doute, mais un mystère qui s'impose nécessairement à la raison, et que les spiritualistes sont bien obligés d'admettre comme nous, sous peine d'anéantir totalement les vérités philosophiques les plus certaines et, en particulier, le dogme de la liberté divine. Cette liberté consiste précisément en ce que Dieu peut faire produire à son acte unique et éternel une variété indéfinie d'opérations au dehors. Du centre de son éternité qui correspond à tous les points de la durée, il étend son action sur tous les moments et sur tous les siècles, sans subir l'ombre même d'un changement dans son invariable essence. Il est, pour me servir d'une hypothèse grandiose de l'astronomie, comme ce soleil cen-

tral toujours fixe et immobile, tandis qu'il voit rouler autour de lui notre soleil à nous et toutes les étoiles, avec les innombrables cortéges de planètes qu'elles emportent dans leurs orbites. De même que la science de Dieu contemple d'une seule vue le passé, le présent et l'avenir ; de même sa puissance et sa volonté atteignent simultanément tout ce qui a été, tout ce qui est et tout ce qui sera ; et comme son intelligence ne perd rien de son immuable unité malgré la prodigieuse variété des objets qu'elle embrasse, ainsi sa volonté demeure éternellement une et éternellement immuable, nonobstant l'incompréhensible multiplicité des effets qu'elle engendre.

Cette doctrine étant présupposée, les interventions de la Providence se comprennent et s'expliquent sans aucun embarras. Il y a certainement succession, variété, multiplicité dans les termes ou les objets de son action, mais son action elle-même ne peut être qu'une, identique, parfaitement simple et immuable.

Il est vrai que, dans le langage ordinaire, nous attribuons à la Providence des actes multiples et divers. Nous disons, par exemple, « que ses décrets précedent, accompagnent et suivent nos actes. » Mais pourquoi nous exprimons-nous ainsi ? « Parce que nous parlons avec une langue

humaine et que nous pensons avec une intelligence humaine. » Cette observation est de M. Jules Simon (*Relig. natur.*, p. 336), et elle est parfaitement juste. Assujettis que nous sommes au temps, le mystère de l'éternité simultanée échappe entièrement à notre imagination, et comme nous parlons et pensons même beaucoup plus selon l'imagination que selon la raison pure, nous en venons presque nécessairement à mettre la succession dans l'éternité de Dieu. De la même manière nous sommes presque contraints de mettre la multiplicité dans sa volonté, par la raison très-claire que la notion de la simplicité parfaite, de l'*acte pur*, est beaucoup trop sublime pour entrer dans nos habitudes si grossières de concevoir et de parler. Qu'on ne s'étonne donc pas de ce qui n'est que l'inévitable condition de notre nature, puisque après tout les plus grands penseurs, pas plus que les autres, ne peuvent échapper aux lois que cette condition nous impose. Et voilà pourquoi aussi, il est bon de le remarquer en passant, la sainte Écriture ne craint pas de prêter à la Providence des pensées et des manières d'agir tout humaines. A première vue, un philosophe est tenté de ne voir en cela qu'un vulgaire anthropomorphisme ; mais à la réflexion on se convainc sans peine que les auteurs inspirés n'ont fait que s'accom-

moder au langage et aux conceptions de l'humanité presque tout entière, laquelle n'est rien moins qu'une collection de philosophes. La Bible, du reste, sait fort bien en temps et lieu accorder pleine satisfaction à la pensée transcendante; car elle affirme assez solennellement la parfaite simplicité et l'éternelle immutabilité de Dieu (1). Quant aux images et métaphores qu'elle emploie fréquemment et dont les philosophes eux-mêmes se servent assez souvent comme elle, ce sont des conceptions purement *analogiques*, ainsi que s'exprime la Scolastique; elles signifient que Dieu, sans cesser d'être toujours immuable en lui-même, agit à l'égard de ses créatures et se comporte, pour ainsi parler, dans ses relations avec elles, comme s'il ressentait diverses passions, telles que l'indignation, la tristesse ou le repentir. Ou bien encore, à un autre point de vue, ces différentes opérations de Dieu signifient que sa volonté possède dans son indivisible et immuable essence

---

(1) Ego sum qui sum.... Qui est, qui erat et qui venturus est.... Ego sum A et Ω, principium et finis.. . Spiritus est Deus.... Magnitudinis ejus non est finis.... Tu autem idem ipse es.... In eodem statu permanet, etc., etc.... Il y a dans la Bible mille textes semblables.

la même efficacité, la même fécondité que s'il avait réellement des volontés particulières et multiples, puisqu'en vertu de sa liberté il peut étendre et dilater en quelque sorte son acte jusqu'à produire les effets les plus divers et les plus opposés. Tel est l'incommunicable privilége de sa puissance infinie. D'où il résulte que ni les interventions spéciales, ni les miracles, ni les opérations surnaturelles, n'introduisent en lui aucune vicissitude, ni aucune altération de sa nature infiniment simple (1). Sa sagesse sans doute gouverne le monde par des lois générales, et c'est un procédé odieux de certains rationalistes que de nous imputer la négation de ce principe évident. Mais en même temps que nous affirmons la constance et la régularité des lois naturelles, nous affirmons aussi que Dieu les ayant librement établies, peut librement en suspendre l'effet dans tel ou tel cas éternellement prévu et déterminé par lui. « Ce serait, dit Fénelon, avoir une idée indigne de Dieu que de ne concevoir pas qu'il sait renfermer dans une volonté unique et infiniment simple en elle-même, et toutes les lois générales et toutes les exceptions

---

(1) *Apud quem non est transmutatio, nec vicissitudinis obumbratio.* Jacob. I, 17.

qu'il lui plaît d'y renfermer. Il n'est pas moins simple quand il fait par une seule volonté plusieurs règles et plusieurs exceptions, que quand il ne fait qu'une seule règle.... Ce qui paraît diversité de la part des ouvrages différents entre eux, est de la part de Dieu un seul dessein, une seule volonté et une seule action (1). »

On voit d'après ces mêmes principes ce qu'il faut penser d'une autre objection que M. Jules Simon a formulée en ces termes contre l'efficacité de la prière : Impossible de nous représenter Dieu « comme un père incessamment occupé du bonheur de ses enfants..., attentif à leurs besoins de chaque jour et modifiant, pour y pourvoir, les lois générales, capable même de se laisser émouvoir par une prière plus fervente... (2). »

Leibnitz a répondu au nom du bon sens : « Dieu a eu éternellement en vue nos prières avant qu'il

(1) *Réfutation de Malebranche*, ch. XVI.

(2) *La Religion naturelle*, p. 329. En écrivant ces lignes étranges, M. Simon ne prévoyait guère sans doute qu'un jour il demanderait à nos évêques, au nom de l'Assemblée nationale, des prières pour supplier Dieu de mettre un terme aux malheurs de la France.

ne réglât les choses. » Rien donc ne l'a empêché de régler ces choses de toute éternité, de manière à exaucer en temps opportun les prières qu'il aurait jugées dignes d'être favorablement accueillies.

Permis aux rationalistes, au nom de leur petite et misérable philosophie, de ne pas vouloir que Dieu soit pour eux un Père attentif à leurs besoins. Pour nous, d'accord avec la grande raison philosophique et avec la révélation chrétienne, nous ne cesserons de dire : *Notre Père qui êtes aux Cieux.... donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien !*

CHAPITRE VI

La Providence spéciale démontrée par l'histoire.

De toutes les conceptions qui font l'honneur de l'esprit humain, l'une des plus grandioses sans contredit c'est la création de la philosophie de l'histoire, c'est-à-dire de cette science qui étudie les événements et les faits de l'humanité dans leurs causes les plus élevées. Telle est en effet la vraie définition de la philosophie de l'histoire, définition qui, du reste, se rapproche beaucoup de celle de la métaphysique elle-même.

Or, quelle est la cause la plus élevée des événements, celle qui domine et gouverne toutes les autres, celle qui dirige les lois de l'histoire, les maintient, les sanctionne et leur fraye la voie à travers tous les obstacles ? Cette cause n'a qu'un nom pour tous les hommes sensés : elle s'appelle

la Providence; la Providence toujours présente au gouvernement de l'humanité, laissant d'ordinaire les causes secondes suivant leur cours régulier, mais parfois intervenant par des actes plus directs, par ses *coups d'état* à elle, qui renversent en un clin d'œil et mettent en pièces toutes les combinaisons les mieux assurées de la sagesse humaine. « Chacun de nous fait sa vie, mais c'est Dieu qui fait l'histoire », dit fort bien M. Jules Simon. (*La Relig. natur.*, p. 247.)

Toutefois n'acceptons cette formule qu'à la condition de l'expliquer. Oui certes, c'est Dieu qui fait l'histoire, mais parce qu'il fait aussi notre vie en même temps que nous la faisons nous-mêmes, parce que son action vient se mêler sans cesse dans la trame de nos opérations personnelles. Le rationalisme, qui méconnaît cette intervention divine dans la vie des individus, ne saurait jamais dire en toute vérité que Dieu fait l'histoire, et voilà pourquoi M. Jules Simon en est réduit à n'expliquer certains faits que par le *hasard! (Ibid.* p. 246). Misérable et ridicule défaite ! Il faut entendre la plus haute et la plus éclatante de toutes les voix humaines foudroyer ces pauvres inventions d'une raison égarée.

« Dieu, dit Bossuet, tient du plus haut des cieux

les rênes de tous les royaumes; il a tous les cœurs en sa main : tantôt il retient toutes les passions; tantôt il leur lâche la bride, et par là il remue tout le genre humain. Veut-il faire des conquérants, il fait marcher l'épouvante devant eux, et il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible. Veut-il faire des législateurs, il leur envoie son esprit de sagesse et de prévoyance; il leur fait prévenir les maux qui menacent les États, et poser les fondements de la tranquillité publique. Il connaît la sagesse humaine toujours courte par quelque endroit; il l'éclaire, il étend ses vues, et puis il l'abandonne à ses ignorances; il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même; elle s'enveloppe, elle s'embarrasse dans ses propres subtilités, et ses précautions lui sont un piége. Dieu exerce par ce moyen ses redoutables jugements, selon les règles de sa justice toujours infaillible. C'est lui qui prépare les effets dans les causes les plus éloignées, et qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si loin.... Ne parlons plus de hasard, ni de fortune, ou parlons-en seulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance. Ce qui est hasard à l'égard de nos conseils incertains, est un dessein concerté dans un conseil

plus haut, c'est-à-dire dans ce conseil éternel qui renferme toutes les causes et tous les effets dans un même ordre. De cette sorte tout concourt à la même fin ; et c'est faute d'entendre le tout, que nous trouvons du hasard ou de l'irrégularité dans les rencontres particulières (1). »

A Dieu ne plaise qu'il faille méconnaître la part qui revient dans les événements à l'initiative des hommes ! Trop d'éclatants exemples sont là pour attester qu'un rôle immense est réservé au libre arbitre, et que tels génies, tels caractères en particulier, sont doués, pour le mal comme pour le bien, d'une incalculable puissance. Il n'en demeure pas moins certain qu'une volonté supérieure et dominatrice resserre ou élargit à son gré la sphère où se meut l'activité humaine. Un obstacle presque imperceptible qu'elle a placé à dessein, un grain de sable, un concours de circonstances que nul n'aurait pu prévoir, bien qu'après coup il semble très-simple et très-naturel, un rien, pour ainsi dire, suffit à cette volonté d'en haut pour changer totalement le cours des choses. Plus on étudie avec soin l'enchaînement des grands faits historiques, plus on y remarque d'ordinaire une

(1) *Discours sur l'hist. univ.*

étrange disproportion entre les causes qu'on voit en action et les effets qui en résultent. « L'occasion, dit Bossuet, apporte toujours je ne sais quoi d'imprévu ; en sorte qu'on dit et qu'on fait toujours plus ou moins qu'on ne pensait. Et cet endroit inconnu à l'homme dans ses propres actions et dans ses propres démarches, *c'est l'endroit secret par où Dieu agit, et le ressort qu'il remue* (1). »

Il est surtout des heures solennelles dans la vie de l'humanité où l'action de la Providence apparaît à tous les regards avec un si majestueux éclat que les aveugles seuls peuvent la nier. Alors on sent passer dans l'atmosphère je ne sais quel souffle formidable comme celui qui précède parfois les grands orages. Les événements se précipitent avec une rapidité foudroyante; les hommes sont entraînés, débordés, réduits à l'impuissance; aux uns les obstacles deviennent moyens, et aux autres les moyens se tournent en obstacles. Au milieu de la confusion universelle, à travers les flots de poussière, on voit comme l'ombre d'un bras souverain qui renouvelle la scène du monde.

Voyez, par exemple, le spectacle de cette crise, la plus effroyable peut-être que l'humanité ait

---

(1) *Politique tirée de l'Écriture*, livre VII, ch. 6.

jamais traversée, celle qui consomma la ruine de l'Empire romain sous les coups des hordes barbares. D'où viennent ces peuples innombrables qui se heurtent et se poussent les uns les autres comme les flots d'un Océan vivant ? Quel signal ont-ils entendu ? Eux-mêmes ne s'y trompaient point ; ils avouaient qu'ils étaient conduits et comme harcelés par un ordre d'en haut (1). Leurs chefs se proclamaient les instruments et les *fléaux* d'un Dieu vengeur. « Ce n'est pas mon propre mouvement, disait Alaric, qui m'a jeté dans cette entreprise; *quelqu'un* me presse et m'importune pour aller saccager Rome (2). » — La flotte de Genséric allait un jour appareiller du port de Carthage ; le commandant de ses navires lui demandait à quels peuples il voulait porter la guerre : « A ceux-là, répondit le terrible ravageur, contre qui Dieu est irrité (3). »

Ainsi s'accomplissaient par les hommes les éter-

(1) Ipsi fatebantur non suum esse quod facerent, agi enim se divino jussu ac perurgeri. (Salvien, *de Gubern. Dei*, VII, 12.)

(2) Alaricus respondisse dicitur se non volentem hoc tentare, sed esse quemdam qui se obtundendo urgeat, ac præcipiat ut Romam evertat. (Sozom. IX, 6)

(3) In eos quibus iratus est Deus. (Procop., *Hist. Vand.* l. I.)

nels desseins de Dieu. Les éléments du vieux monde avaient été rebelles à sa volonté ; il les rejetait, ou plutôt il les pétrissait avec une matière nouvelle pour en faire sortir un monde nouveau. Et afin que personne ne pût ignorer qu'il était l'auteur de cette immense transformation, il avait eu soin de la faire prédire longtemps à l'avance par un de ses prophètes. Saint Jean avait annoncé en termes exprès la chute effroyable de la nouvelle Babylone *enivrée du sang des martyrs.*

Combien d'autres prédictions plus étonnantes encore dans les écrits des anciens voyants d'Israël ! Placés sur le sommet d'une montagne idéale, ils dominent les siècles, ils scrutent d'un regard assuré les horizons les plus lointains de l'avenir, et leurs visions prodigieuses embrassent pour ainsi dire l'histoire tout entière de l'humanité. Ils ont annoncé la succession des grands Empires et le châtiment des cités coupables : Tyr, Sidon, Jérusalem elle-même ; ils ont appelé par leur nom les conquérants que Dieu devait susciter pour le salut de son peuple ; et par-dessus tout ils ont décrit dans tous ses détails la révolution pacifique qui devait fonder sur les débris de tous les anciens royaumes le nouveau royaume qui n'aura jamais de fin. Dieu seul a pu dévoiler aux prophètes ces

secrets impénétrables à l'œil des mortels; et par là il s'est révélé lui-même comme le souverain arbitre des destinées humaines. Car, en même temps qu'il a découvert les événements de l'avenir, il a affirmé aussi que ces événements s'accomplissent par sa volonté. « Voyez, dit-il par la voix d'Isaïe, que je suis le vrai Dieu et qu'il n'y a point de divinité semblable à moi. *J'annonce dès le commencement ce qui doit arriver à la fin des temps, et je déclare que tous mes conseils auront leur accomplissement.* (Is. XLIV, 9, 10.)

Voilà des faits dont la lumineuse certitude défie à tout jamais les efforts du rationalisme.

Et il en est d'autres plus merveilleux encore, ne serait-ce que cet incomparable miracle qui remplit toute l'histoire depuis dix-huit siècles, le miracle de la religion de Jésus-Christ s'établissant, se propageant, se conservant toujours victorieuse au milieu de toutes les causes qui devaient humainement l'étouffer et l'anéantir (1).

---

(1) Nous renvoyons pour les développements sur ce point, aux ouvrages qui en traitent *ex professo*, notamment aux *Études philosophiques sur le Christianisme*, par M. Auguste Nicolas. Aucun rationaliste n'a le droit de se dire sincère et de bonne foi s'il n'a lu, *sans parti pris*, ce livre et quelques autres semblables.

En présence de ces palpables évidences, le rationalisme n'a plus d'autre ressource que de fermer les yeux pour ne pas voir. Tout ce qu'il essaiera d'imaginer pour expliquer ces choses en dehors de l'intervention divine, sera mensonge, contradiction, folie.

Ah! vous aurez beau faire, hommes de la négation : on n'a pas si vite arraché de l'histoire la Providence et le surnaturel. — Le vieil Ésope, de facétieuse mémoire, se faisait fort d'avaler l'eau de la mer, à la condition qu'on en retirât l'eau des fleuves. Et vous, c'est ce même problème que vous avez à résoudre. Il faut que vous divisiez en deux parts tout cet immense courant d'événements qui forme le passé de l'humanité; il faut que vous décomposiez des éléments intimement et indissolublement fondus ensemble : l'élément surnaturel et l'élément naturel. Il faut que vous sépariez ce que Dieu lui-même a uni et que vous pratiquiez, pour ainsi parler, une sorte de vivisection monstrueuse sur l'histoire tout entière. Et alors qu'aurez-vous obtenu ? Une histoire affreusement mutilée, faussée; une histoire semblable à ces inventions dont parle Bacon, à « ces petits mondes imaginaires et singes du grand, qu'on appelle systèmes, et qui ne sont que des romans en pré-

sence du monde réel. » Et quand vous aurez tout expliqué à votre guise, tout mesuré aux proportions de votre cerveau, vous croirez posséder la science de l'humanité! Oui, à peu près comme un enfant s'imagine tenir et porter l'immensité des cieux, parce qu'il en voit l'image trouble et renversée dans un verre d'eau qu'il porte entre ses mains! Si encore cette petite histoire fabriquée par vous était bien intelligible, bien aisée à comprendre! Eh non! les difficultés, les flagrantes impossibilités surgissent de toutes parts et font voler en éclats vos misérables théories. De toutes parts se dressent les problèmes inexpliqués, les événements sans raison d'être, les effets sans aucune proportion avec leurs causes, des montagnes d'énormités monstrueuses! En dernière analyse, au lieu des mystères lumineux de la foi, vous n'aurez que les ténèbres palpables de l'absurde!

CHAPITRE VII

La main de Dieu dans les événements de la dernière guerre.

Faisons pour un instant la simple supposition que voici : *Une Puissance inexorable, le Destin, si l'on veut, avait décrété qu'un immense châtiment serait envoyé à la nation française ; et, le moment venu, cette même Puissance a tout disposé, tout combiné, pour que son arrêt fût exécuté avec la plus inflexible rigueur* ; — cette supposition, je le demande, ne rendrait-elle pas parfaitement compte de l'histoire de notre dernière guerre avec la Prusse ? ou plutôt, ne dirait-on pas que tous les événements de cette guerre, sans exception, se sont arrangés comme tout exprès, pour nous forcer de reconnaître que cette supposition est une réalité évidente ?

Un rapide coup-d'œil seulement sur les diverses phases de cette lutte terrible.

Bien avant l'ouverture des hostilités, l'ennemi était prêt, formidablement monté en régiments, en engins de guerre de toute espèce. Ses alliances étaient assurées, et toutes ses précautions prises. Il savait à fond l'état de nos ressources ; tous les points de notre territoire, nos bois, nos forêts, nos routes grandes et petites, les rues de nos derniers villages, lui étaient infiniment mieux connus qu'à nous-mêmes. Partout il avait organisé ce monstrueux système d'espionnage, qui devait transformer la guerre en une espèce d'ignoble guet-à-pens dont Machiavel lui-même n'aurait jamais osé dresser le programme.

La France cependant avait sur les yeux un triple bandeau, et pour que son aveuglement parût plus inexplicable encore, quelques hommes clairvoyants l'avaient avertie à temps et lui avaient signalé le danger. Mais non ; ni son gouvernement, ni ses diplomates, ni ses sommités militaires, n'avaient voulu sortir de leur béate quiétude. *Nous sommes prêts, cinq fois prêts,* s'était écrié le ministre de la guerre, — sincère, il faut le croire, mais alors, à coup sûr, victime d'une prodigieuse hallucination. La vérité est que rien n'était prêt,

ni armes, ni munitions, ni corps d'armée. N'importe, on déclare bravement la guerre, et l'on part pour le Rhin, comptant en finir bien vite et *signer la paix à Kœnigsberg* : le mot fut, dit-on, prononcé par le chef de l'État. Un de ses ministres avait aussi déclaré bien haut que c'était, *le cœur léger*, qu'il assumait la responsabilité de ce formidable inconnu... Et, il faut bien l'ajouter, la France à peu près tout entière, avait applaudi à ce langage ! L'opinion publique était allée jusqu'à flétrir du nom de traîtres et de Prussiens tous ceux qui, pour une cause ou pour une autre, s'étaient prononcés contre la guerre...

Quand l'esprit de vertige en vient à ce point et atteint ces proportions chez une nation qui passe pour la plus intelligente de l'Europe, on peut affirmer sans crainte qu'il y a là un fait étrange, mystérieux, totalement en dehors des règles ordinaires. En pareil cas, l'antiquité aurait dit : *Jupiter enlève la raison à ceux qu'il veut perdre*; et l'antiquité n'aurait fait que parler juste.

La campagne s'ouvre par un tout petit succès, dont la presse officielle et la vanité nationale firent un grand événement. Hélas ! bientôt cet avantage ne nous apparaîtra plus que comme une amère dé-

rision de la fortune ! On ne savait, du reste, ce que l'on faisait. Un plan, paraît-il, avait été adopté avant de quitter Paris ; puis, on l'avait abandonné : pourquoi ? je ne le sais; ce qu'il y a de sûr, c'est que ce plan était évidemment le meilleur. On lui en avait donc substitué un autre, justement celui qu'il fallait pour assurer à nos ennemis les plus grands avantages qu'ils pussent souhaiter. — Leurs forces rapidement concentrées viendront se placer dans les bois à quelques kilomètres de nos lignes : nous ne prendrons même pas la peine de savoir où elles sont. Il sera dans notre destinée d'être pris à l'improviste depuis le commencement jusqu'à la fin. S'il est une chose élémentaire dans la guerre, c'est assurément que les généraux s'entendent et marchent de concert : les nôtres semblent s'etudier à faire tout l'opposé. Tel d'entre eux n'aurait qu'un signal à donner à un corps voisin, pour repousser une redoutable attaque et remporter probablement une éclatante victoire : il s'obstine à vouloir vaincre tout seul, et il est affreusement battu. Tel autre, au contraire, est appelé sur le champ de bataille ; s'il y arrivait à temps, comme il le peut et le doit, tout changerait de face : il s'arrange comme à dessein pour partir trop tard, et nous essuyons une sanglante défaite. A peine l'ennemi a-t-il besoin d'être ha-

bile : nos fautes pourraient l'en dispenser ; il l'est cependant et, malgré sa tactique savante, malgré son effrayante supériorité numérique, il paraît par moments comme stupéfait de la rapidité de ses triomphes. Entré comme un torrent sur notre territoire, il s'empare, sans coup férir, des immenses approvisionnements que nous avions amassés sur la frontière ; on n'avait pris aucune précaution pour les mettre en sûreté : l'idée d'un revers possible ne nous était pas même venue à l'esprit.

Après ces premiers et foudroyants désastres, la guerre semble entrer dans une nouvelle phase. Repliés autour de Metz, nous y remportons des demi-victoires qui rappellent parfois nos plus beaux jours ; mais, par une incompréhensible fatalité, nous n'en savons jamais tirer profit, tandis que nos ennemis savent fort bien bénéficier de leurs défaites mêmes.

Sur un autre point, à Châlons, l'illustre vaincu de Reischoffen a formé un plan défensif qui pourrait tout sauver; la force des circonstances fait prévaloir une autre combinaison qui doit tout perdre. — Je me trompe : si, dans la marche que l'on a projetée sur Metz, on obtient, ce qui paraît le plus aisé du monde, une avance de quelques jours ; ou si, du moins, un certain chef de corps,

rision de la fortune! On ne savait, du reste, ce que l'on faisait. Un plan, paraît-il, avait été adopté avant de quitter Paris; puis, on l'avait abandonné : pourquoi? je ne le sais; ce qu'il y a de sûr, c'est que ce plan était évidemment le meilleur. On lui en avait donc substitué un autre, justement celui qu'il fallait pour assurer à nos ennemis les plus grands avantages qu'ils pussent souhaiter. — Leurs forces rapidement concentrées viendront se placer dans les bois à quelques kilomètres de nos lignes : nous ne prendrons même pas la peine de savoir où elles sont. Il sera dans notre destinée d'être pris à l'improviste depuis le commencement jusqu'à la fin. S'il est une chose élémentaire dans la guerre, c'est assurément que les généraux s'entendent et marchent de concert : les nôtres semblent s'etudier à faire tout l'opposé. Tel d'entre eux n'aurait qu'un signal à donner à un corps voisin, pour repousser une redoutable attaque et remporter probablement une éclatante victoire : il s'obstine à vouloir vaincre tout seul, et il est affreusement battu. Tel autre, au contraire, est appelé sur le champ de bataille; s'il y arrivait à temps, comme il le peut et le doit, tout changerait de face : il s'arrange comme à dessein pour partir trop tard, et nous essuyons une sanglante défaite. A peine l'ennemi a-t-il besoin d'être ha-

bile : nos fautes pourraient l'en dispenser ; il l'est cependant et, malgré sa tactique savante, malgré son effrayante supériorité numérique, il paraît par moments comme stupéfait de la rapidité de ses triomphes. Entré comme un torrent sur notre territoire, il s'empare, sans coup férir, des immenses approvisionnements que nous avions amassés sur la frontière ; on n'avait pris aucune précaution pour les mettre en sûreté : l'idée d'un revers possible ne nous était pas même venue à l'esprit.

Après ces premiers et foudroyants désastres, la guerre semble entrer dans une nouvelle phase. Repliés autour de Metz, nous y remportons des demi-victoires qui rappellent parfois nos plus beaux jours ; mais, par une incompréhensible fatalité, nous n'en savons jamais tirer profit, tandis que nos ennemis savent fort bien bénéficier de leurs défaites mêmes.

Sur un autre point, à Châlons, l'illustre vaincu de Reischoffen a formé un plan défensif qui pourrait tout sauver; la force des circonstances fait prévaloir une autre combinaison qui doit tout perdre. — Je me trompe : si, dans la marche que l'on a projetée sur Metz, on obtient, ce qui paraît le plus aisé du monde, une avance de quelques jours ; ou si, du moins, un certain chef de corps,

A de tels adversaires que pouvait opposer la France? Le hasard des révolutions lui avait imposé le gouvernement qui prit le beau nom de *Gouvernement de la défense nationale.* Le moins qu'on puisse dire de ces personnages, c'est qu'ils n'étaient pas de la grande race *de ceux qui peuvent donner le salut à Israël* (1).

La postérité voudra-t-elle y croire? Lorsque la France réclamait avant tout une tête puissante pour organiser les forces vives de la province, on lui envoya, avec charge de remplir cette mission, deux avocats vieillis, qu'on ne pouvait pas même, avec toute la bonne volonté du monde, prendre au sérieux!... Un Crémieux se nommant lui-même ministre de la guerre!... ô fortune! est-ce assez d'ironie? Non pas encore; bientôt l'on nous expédie par ballon un autre avocat, jeune celui-là, mais surtout très-loquace, très-pétu-

(1) Non erant de semine virorum illorum, per quos salus facta est in Israel. (I *Machab.*, v, 62.) — Justice doit être rendue, autant qu'il convient, au brave général Trochu: dans l'ordre des choses exclusivement militaires, il a peut-être fait tout ce qui était humainement possible. Son malheur, sinon sa faute, a été de se trouver pris dans l'engrenage d'un système essentiellement vicieux et condamné.

lant, très-entêté : vrai Carnot à rebours, doué de toutes les qualités nécessaires pour désorganiser la victoire ! En vérité, l'histoire sera presque indulgente pour ces tristes *délégués* de Tours, quand elle aura dit d'eux avec M. Thiers, qu'ils ont opposé à l'invasion *les moyens les plus mal conçus qu'on ait employés à aucune époque, dans aucune guerre....*

Néanmoins, grâce à l'énergie native de l'âme française, ou pour parler plus exactement, grâce au dévouement patriotique de quelques provinces, la lutte se continua, non sans grandeur, ni même sans quelque espoir de vaincre. Les forces imposantes qui ne tardèrent pas à se réunir sur les bords de la Loire, auraient probalement repoussé l'ennemi, si la capitulation de Metz n'était venue tout d'un coup décupler les difficultés de notre situation.

Que dire de cette navrante et à jamais lamentable catastrophe ? Le digne général Changarnier en a raconté les causes, et elles sont connues. Mais ces causes elles-mêmes peuvent-elles raisonnablement s'expliquer sans une intervention mystérieuse et surhumaine ? Pourquoi donc alors ce maréchal qu'on n'a pas craint de proclamer *un grand homme de guerre,* et à qui il faut bien accorder tout au moins une capacité ordinaire

et commune : pourquoi, dis-je, cet homme a-t-il commis tant d'incompréhensibles fautes ? Pourquoi ne sut-il pas une seule fois tirer parti des brillants avantages qu'il avait remportés ? Pourquoi n'eut-il pas l'idée de s'approvisionner de vivres quand il le pouvait si aisément ? Pourquoi enfin n'essaya-t-il point sérieusement de faire une trouée lorsqu'il en était temps encore ? — Le mot de haute trahison, je le sais bien, fut lancé dans une fougueuse circulaire adressée à la France ; mais des juges plus compétents ont fait bonne justice de cette accusation. Comment donc, encore une fois, expliquer les fautes du maréchal Bazaine ? *Vertige, fatalité !* voilà les seules réponses à ces cruelles énigmes.

Autant nous avions été douloureusement consternés à la nouvelle de la capitulation de Metz, autant nos espérances furent exaltées par un *accident heureux* qui s'accomplit peu de temps après : la petite victoire de Coulmiers. Quelques succès remportés autour de Paris vinrent encore surexciter ces espérances, et les porter un instant jusqu'au délire de l'enthousiasme. Notre sort était de flotter ainsi sans cesse entre l'extrême confiance

et l'extrême désespoir (1). La destinée qui conduisait les choses, semblait en toute occasion se plaire à nous dire, de telle manière que nous fussions forcés de le comprendre : *Tu as la puissance de vaincre, ô France ! mais il est écrit que tu ne vaincras pas !*

Par un renversement inouï et qui trahit encore le caractère essentiellement *fatal* de toute cette guerre, nos qualités traditionnelles les plus saillantes, telles que la hardiesse des initiatives, la sûreté du coup d'œil et la rapidité des mouvements, avaient passé tout entières du côté des Prussiens, pour ne plus nous laisser en partage que les défauts de la race allemande : ses hésitations et ses lenteurs proverbiales. Bref, un temps infiniment précieux fut perdu après l'affaire de Coulmiers. Dans l'intervalle, l'ennemi, libre désormais de tout souci du côté de Metz, nous lance sur les bras près de deux cent mille hommes de ses

---

(1) On sait d'ailleurs qu'il existait une sorte d'agence occulte chargée de répandre en temps opportun parmi nous la nouvelle de quelque succès imaginaire. La mise en circulation d'un bruit semblable était devenue comme le prélude obligé de quelque désastre prochain. C'était sans doute l'une des perfidies d'un ennemi qui n'en négligeait aucune.

meilleures troupes ; Orléans nous échappe de nouveau, et la grande armée de la Loire est coupée en deux tronçons.

Que fait alors le fameux dictateur qui présidait à tous nos mouvements stratégiques ? Le sang bout dans les veines quand on songe à cette insigne folie : rien assurément ne fait mieux voir quelle malédiction pesait sur cet homme, et aussi, hélas ! sur la France condamnée à subir le joug d'un *fou furieux* (1).... Au lieu de chercher à rejoindre les deux ailes de l'armée, afin d'en former une masse compacte, il s'avise de détacher les cent mille hommes de Bourbaki et les jette dans une marche aventureuse vers l'Est, sans même prendre la peine de leur assurer les ressources les plus indispensables, et en imposant à leur chef des ordres qui le conduiront inévitablement à sa ruine !

Ce fut comme le signal de l'immense débâcle qui allait éclater sur tous les points.

Malgré quelques succès de Chanzy, malgré l'habileté relative de ce général, l'armée de l'Ouest, trop inférieure en nombre, est obligée de battre

(1) On sait à qui M. Thiers appliquait un jour cette qualification trop bien méritée.

peu à peu en retraite sur le Mans, où elle est écrasée.

L'armée du Nord, de son côté, échoue misérablement dans sa tentative de marcher sur Paris.

A l'Est, le brave et infortuné Bourbaki vient se briser, moins encore contre les lignes ennemies, que contre le fatal abandon auquel on l'a condamné, et contre la rigueur des éléments qui semblent conjurés contre lui.

Enfin, suprême dénouement de tout cet effroyable drame, Paris réduit à ses seules forces, Paris impuissant à percer l'enceinte de fer qui l'étreint de toutes parts, succombe sous l'inexorable fatalité de la famine.

Telle est, dans ses grandes lignes, l'histoire de notre guerre avec la Prusse. Le récit pleinement véridique et définitif ne sera point sans doute publié avant bien longtemps : aussi conviendrons-nous sans peine que, dans cette rapide esquisse, il a pu nous échapper quelques erreurs quant à certaines appréciations de détail ; mais pour ce qui est des jugements et des impressions d'ensemble, nous ne craignons nullement d'affirmer qu'ils seront ratifiés par l'histoire, à la seule condition qu'elle soit faite d'un peu haut, et avec quelque largeur d'esprit

Quelle conclusion faut-il donc tirer de tout ce lugubre exposé de nos malheurs ? La conclusion, c'est que nous avons, ce semble, très-amplement justifié l'hypothèse énoncée au commencement de ce chapitre : *Une puissance inexorable avait décrété qu'un immense châtiment serait envoyé à la nation française ; et, le moment venu, elle a tout disposé, tout combiné, pour que son arrêt fût exécuté avec la plus inflexible rigueur.*

En parlant de la bataille de Waterloo, Napoléon s'écriait : *Bataille incompréhensible ! Concours de fatalités inouïes ! Il n'y a eu que des disgrâces !*

Que devrons-nous donc dire de cette interminable série de désastres qui sont venus fondre sur la France ? A quelle époque, chez quel peuple, a-t-on jamais vu cet entassement, cette accumulation de calamités qui nous semblent encore invraisemblables, presque impossibles, bien qu'elles ne soient que trop vraies et trop réelles (1) ?

Fatalité ! Fatalité ! voilà ce qui apparaît et avant la guerre et pendant la guerre, au commence-

(1) Plus de *trois cent mille hommes* de la grande et glorieuse armée française, prisonniers de guerre en Prusse !!! Quelle imagination aurait pu jamais concevoir que cela fût possible ? Et combien d'autres choses non moins incompréhensibles !...

ment, au milieu, à la fin ! Voilà ce qui domine tout, ce qui explique tout, ce qui rend raison de tout....

Mais il est temps de nous demander enfin quel est le sens de ces mots *Fatalité, Destin, Fortune, Puissance inexorable* ; car il doit être bien entendu que nous n'avons employé ces termes jusqu'ici, qu'à la condition d'expliquer ce qu'ils signifient.

Or, l'explication en est fort simple. Le sens commun nous dit qu'il n'existe réellement ni *fatalité*, ni *destin*, ni *fortune*, ni *puissance inexorable* indépendante de Dieu.... Tous ces mots, qu'on me permette cette expression, ne sont que les faux noms, les *pseudonymes* de la divine Providence.

Il faut ici redire encore avec la voix magistrale de Bossuet :

(Dieu) « connaît la sagesse humaine toujours courte par quelque endroit ; il l'éclaire, il étend ses vues, et puis il l'abandonne à ses ignorances : il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même ; elle s'enveloppe, elle s'embarrasse dans ses propres subtilités, et ses précautions lui sont un piége.... Quand il veut frapper le dernier (coup), et renverser les empires, tout est faible et irrégulier dans les conseils. *L'Égypte, autrefois si sage, marche enivrée, étourdie et chancelante ;*

parce que le Seigneur a répandu l'esprit de vertige dans ses conseils; elle ne sait plus ce qu'elle fait, elle est perdue (1).... *Ne parlons plus de hasard, ni de fortune; ou parlons-en seulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance.* Ce qui est hasard à l'égard de nos conseils incertains, est un dessein concerté dans un conseil plus haut.... De cette sorte tout concourt à la même fin; et c'est faute d'entendre le tout que nous trouvons du hasard ou de l'irrégularité dans les rencontres particulières. »

(1) N'est-ce pas là, trait pour trait, notre histoire ? — Et notre histoire à venir n'est-elle pas aussi marquée dans ces autres paroles qui suivent dans le texte de Bossuet ? — « Mais que les hommes ne s'y trompent pas : Dieu redresse quand il lui plait le sens égaré; et celui qui insultait à l'aveuglement des autres tombe lui-même dans des ténèbres plus épaisses, sans qu'il faille souvent autre chose pour lui renverser le sens, que ses longues prospérités.... »

Memor esto, Domine, filiorum Edom, in die Jerusalem : qui dicunt : Exinanite, exinanite usque ad fondamentum in eâ! Filia Babylonis misera! Beatus qui retribuet tibi retributionem quam retribuisti nobis! A Dieu ne plaise que nous formions ces vœux contre l'Allemagne! Nous les émettons seulement contre une grande organisation anti-catholique, et selon l'esprit de la prière de la liturgie : *Ut inimicos sanctæ Ecclesiæ humiliare digneris....*

Pour résumer d'un seul mot toute cette démonstration, disons que la *Providence irritée contre la France, a permis et voulu qu'elle fût sévèrement punie* : tel est le dernier mot et la suprême raison de tous les événements de cette guerre. Aveugles et deux fois aveugles, ceux qui n'ont pas su voir, à travers les lueurs sinistres de la foudre éclatant sur nos têtes, cette main formidable qui écrivait le *Mane Thecel Pharès* de la France !...

Essayons maintenant de rechercher les causes qui ont armé la divine justice contre nous. En étudiant ces causes, et aussi en considérant de près la nature des châtiments et leur corrélation étonnante avec les crimes qui les ont provoqués, nous nous convaincrons de plus en plus que la Providence est directement intervenue dans la préparation et l'accomplissement de nos malheurs.

CHAPITRE VIII

Les causes de nos châtiments.

Quand on étudie dans les Livres Saints les causes qui ont attiré les châtiments du ciel sur les Empires et les cités antiques, on trouve les crimes suivants spécialement indiqués : les grandes injustices et les grandes rapines ; l'oppression des faibles et la spoliation des pauvres ; l'orgueil, le faste et le luxe effrénés ; la corruption, l'immoralité et l'appétit des jouissances matérielles ; mais par-dessus tout la révolte contre Dieu et le mépris de sa loi.

Lisez, par exemple, les menaces des Prophètes contre Ninive, Babylone et Jérusalem, et vous verrez à chaque page que ce sont là les crimes qui crient vengeance au ciel et qui attirent infailliblement la foudre.

Or, il ne faut pas se livrer à de bien longues investigations pour se convaincre que tous ces crimes sans exception ont été commis par la France de la manière la plus insigne et la plus flagrante.

Qu'avons-nous vu, notamment dans les dernières années de l'Empire ? Entre beaucoup d'autres scandales, nous avons vu le règne de l'agiotage, de l'usure et de la spéculation éhontée. On eût dit que toute une classe d'hommes s'était fait un métier de ruiner leurs semblables, pour élever ces monstrueux édifices de fortune qui faisaient presque rougir le vice lui-même. Brigandage en grand cent fois plus coupable que la vulgaire escroquerie justiciable de la police correctionnelle! Brigandage d'autant plus scandaleux et plus révoltant qu'il s'était assuré les priviléges de l'impunité... — L'impunité ! c'est beaucoup trop peu dire ; car ces indignes spéculateurs avaient fort bien su s'élever aux honneurs, aux places, parfois même aux premières dignités de l'État ; et du haut de ces grandeurs insolentes, ils accaparaient tout à leur aise la fortune et l'épargne des familles trompées par leurs mensonges. — Ne fut-il pas donné un jour à cette honteuse puissance de la spéculation de dé-

créter une expédition lointaine qui devait coûter à la France des montagnes d'or et des fleuves de sang ?

L'Industrialisme, de son côté, a donné naissance à des iniquités sociales non moins criantes, et cela justement à l'égard des classes de la population qui, par leur faiblesse même, méritaient au plus haut degré le respect et la protection. Nul ne peut ignorer ce que l'usine et l'atelier ont fait de l'enfance et de la jeunesse. Des enfants à la première fleur de l'âge ont été trop souvent condamnés à un travail précoce et à une cohabitation corruptrice qui les ont étiolés et flétris à jamais au physique comme au moral. Plus souvent encore les jeunes hommes et les jeunes filles, innocents et purs jusque-là, mais une fois livrés comme des victimes au minotaure industriel, ont été par lui plongés dans le gouffre de la débauche et de la dégradation. Enfin, autre conséquence des mêmes causes, les grandes agglomérations manufacturières ont créé ou développé, en des proportions effrayantes, cette lèpre de misère et de paupérisme, à laquelle la mendicité ordinaire n'a jamais rien eu à comparer en fait d'abjection et d'ignominie. Un observateur aussi consciencieux que compétent, M. Le Play, est allé jusqu'à dire que ce hideux paupérisme a produit çà et là un état social « bien

inférieur à la barbarie et touchant à la bestialité. » *(La Réforme sociale.)*

Les princes de l'industrie et de la finance devaient à la divine justice des comptes terribles.

Et que dire maintenant de l'exaltation de l'orgueil individuel et collectif? Que dire du luxe avec son cortége de provocations et de convoitises insatiables? Que dire surtout de la volupté et de ses monstrueuses orgies?

Il y a peu d'années, une circonstance exceptionnelle a permis aux esprits attentifs d'observer toutes ces choses en grand et sur un théâtre digne d'elles : je veux parler de l'Exposition universelle de 1867.

La plupart des spectateurs attirés par cette solennité de la civilisation contemporaine, s'arrêtaient éblouis et fascinés devant l'éclat de ses merveilles. La presse chantait ses hymnes et brûlait son encens en l'honneur de la matière et du génie de l'homme. La société moderne se mirait elle-même dans ce progrès qui était son ouvrage, et comme Nabuchodonosor devant les magnificences de Babylone, elle s'écriait, ivre d'orgueil : « Voilà ce que j'ai fait dans la grandeur de ma puissance ! »

Les hommes sages et clairvoyants étaient bien loin de partager ce fol enthousiasme. Sans doute ils admiraient autant qu'il le fallait les créations de l'industrie ; mais avant tout ils se préoccupaient de savoir si le progrès matériel trouverait dans un progrès moral correspondant, ce contrepoids, ce serre-frein, qui l'empêche de rouler dans les abîmes. Ils se demandaient si la soif de la jouissance, l'appétit de la convoitise qui ne dit jamais : c'est assez, n'allaient pas s'allumer plus ardents, plus insatiables qu'auparavant, en présence de ces excitations et de ces sollicitations nouvelles. Ils se demandaient si ces fleurs et ces fruits de la prospérité matérielle n'avaient pas germé sur des fumiers immondes, et si ce vernis brillant ne cachait point des plaies et des purulences infectes.

Hélas ! Ce qu'on voyait, ce qu'on entendait de toutes parts ne justifiait que trop ces inquiétudes. Les produits de l'art contemporain étalés dans l'immense caravansérail suffisaient à eux seuls pour marquer le niveau des mœurs publiques. A part les justes exceptions, on ne trouvait là que l'art infidèle à sa mission sublime, l'art dégradé jusqu'à se faire le prédicateur du mensonge et le proxénète de la volupté. Et ce qui frappait douloureusement tous les regards, c'est que la France

s'était fait sous ce rapport une place tout à part ; car si les autres nations ne lui avaient guère fourni le modèle des grandes aspirations idéales, elles lui avaient du moins donné l'exemple à peu près universel du respect des convenances et de la pudeur.

Puis, tous les échos de la publicité répétaient assez haut les scandales babyloniens dont Paris donnait alors le spectacle. On disait que les théâtres et les bals publics avaient réservé pour les pèlerins de l'Exposition des scènes dignes des sanctuaires de Vénus Milytta. On disait que la population des Aspasies et des Phrynés de haut et bas étage, toujours immense dans « la capitale de la civilisation », s'était accrue pendant ces jours-là d'une manière énorme. On ajoutait qu'un grand nombre de ces divinités d'un nouveau genre étalaient au grand soleil le luxe monstrueux de leurs équipages, et que des rois et princes d'Europe se disputaient la place parmi la foule de leurs adorateurs.

Voilà ce que criait sur les toits la presse chargée de la chronique scandaleuse, et bien qu'elle se fût arrogé le droit de tout dire, sans doute elle ne disait pas tout.

Mais les hommes graves et réfléchis en savaient

assez pour mesurer la profondeur du mal. Plusieurs, je le sais, (et ce n'étaient point des esprits pessimistes,) s'épouvantaient de l'avenir que ces choses présageaient à notre pays. En vain une presse bassement adulatrice vantait-elle la prospérité inouïe de la société française ; pour eux, témoins attristés de tous ces scandales, ils s'écriaient en secouant la tête : « O peuple ! ceux-là te trompent qui te proclament heureux et prospère (1) ! » L'histoire leur rappelait trop bien ce qu'étaient devenues les grandes civilisations antiques, si fameuses par l'énormité de leur luxe et de leurs désordres. Il était impossible surtout de ne pas remarquer une effrayante analogie entre la Babylone moderne et celle qu'avait décrite le voyant de Patmos. « Cette ville, dit saint Jean, était vêtue de pourpre et d'écarlate ; elle était parée d'or, de pierres précieuses et de perles ; et elle avait à la main un vase d'or plein des abominations et de l'impureté de sa fornication.... Elle est tombée la grande Babylone... ; parce qu'elle a fait boire à toutes les nations le vin empoisonné de sa prostitution ; et les rois de la terre se sont

(1) Popule meus, qui te beatum dicunt, ipsi te decipiunt. (*Is.* III, 12.)

corrompus avec elle ; les marchands de la terre se sont enrichis des excès de son luxe.... » (*Apoc.* XVII, XVIII.)

Nul ne pouvait le savoir alors ; mais les instruments de la vengeance, les *fléaux de Dieu,* étaient là aussi, et déjà, de son regard fauve, le vautour prussien épiait sa proie.

On dit qu'un jour le fameux Blücher monta sur la tour de Saint-Paul de Londres, et qu'à la vue des immenses richesses entassées dans ce vaste panorama, ces paroles s'échappèrent spontanément de ses lèvres : *Quel beau champ de pillage!* Cette nature féroce se trahissait comme l'hyène à son cri.

J'ignore si le futur empereur d'Allemagne et son digne ministre ne laissèrent point échapper le cri de leur *grand* Blücher, en voyant les richesses de la France. Ce que tout le monde sait maintenant, c'est que l'un et l'autre s'apprêtaient déjà à l'œuvre du grand pillage. Le monstrueux canon Krupp dont ils s'étaient fait précéder n'apparaissait pas encore ostensiblement comme une menace et un défi ; mais ils préparaient dans l'ombre une machine de guerre bien plus redoutable ;

celle qui devait faire la pièce principale de leur immense guet-à-pens : l'espionnage...

Et d'autres conspirateurs plus pervers encore que ceux-là tramaient aussi dans les ténèbres leurs desseins abominables. Depuis longtemps les agents de l'*Internationale* et les futurs *Communeux* avaient fait contre les institutions sociales le serment d'Annibal. Qui sait quelles résolutions sortirent des conciliabules où leurs délégués se concertaient pendant ces jours de la grande orgie parisienne ? Ils durent se dire aussi sans doute que Paris serait un *beau champ de pillage*... Et plus d'un peut-peut-être rêvait déjà de la gloire d'Érostrate, ou des féroces jouissances de Néron en contemplant l'incendie de Rome...

CHAPITRE IX

Les causes de nos châtiments

(SUITE)

On l'a dit mille fois, et il faut le répéter toujours : la France depuis 89 s'est organisée sur le pied de l'indifférence de l'État en matière religieuse, et j'oserai presque dire sur le pied de l'apostasie nationale.

Il ne s'agit point ici de faire le procès à telles ou telles idées utiles, généreuses, inoffensives, ou tout simplement chimériques, que le mouvement de 89 nous a apportés dans son cours. Il s'agit du principe même, du fond intime et de l'esprit constitutif de la *Révolution*. Or, à moins de nier l'évidence, on est forcé de convenir que la Révolution a été en droit la prétention d'abolir le règne de Dieu, et en fait l'abolition de ce règne dans la société française en tant que société.

Une société en tant que telle se personnifie avant tout dans son gouvernement ; car là est la tête qui la représente, l'autorité qui maintient son unité. Mais qu'est-ce qui caractérise les gouvernements, tels qu'ils ont existé en France depuis quatre-vingts ans ? Tous ont été plus ou moins *révolutionnaires*, sinon toujours dans leur origine, du moins dans leurs actes et leurs tendances ; c'est-à-dire qu'ils ont travaillé plus ou moins directement, plus ou moins efficacement, à ruiner le règne social de Jésus-Christ. De là ces efforts incessants pour enchaîner la liberté de l'Église ; de là ce parti pris de fouler aux pieds les droits les plus sacrés qu'elle tient de son divin auteur. Impossible et inutile de rappeler ici combien de lois de suspicion, combien d'arrêts iniques, ont été mis au jour dans cette coupable intention. — Un homme fameux a dit que chez nous la loi était *athée*. Je me plais à reconnaître qu'il y avait là une exagération ; mais ce qui est la stricte vérité, c'est que l'ensemble de nos lois, de nos constitutions, de nos institutions, reposait sur une base purement rationaliste et par cela même sur la négation de la religion surnaturelle ; en d'autres termes, c'était l'antichristianisme officiellement professé.

Le christianisme a une loi capitale entre toutes : la sanctification du jour consacré au Seigneur. Or, où en était la France, et surtout la France officielle, par rapport à l'observation de cette grande loi ? Elle avait, il est vrai, dans son code une disposition spéciale qui interdisait, au moins en une certaine mesure, le travail du dimanche. Mais ce n'était là qu'une lettre morte. En fait, l'État donnait partout le scandaleux spectacle de la profanation de ce saint jour, et les particuliers ne se conformaient que trop bien à son exemple. Une nation voisine, l'Angleterre schismatique, nous en présentait pourtant un autre tout différent. Contraste humiliant et douloureux au-delà de ce qui peut se dire ! Quand, après avoir vu de l'autre côté du détroit le respect le plus scrupuleux du précepte dominical, on en trouvait chez nous, dans nos villes et dans nos campagnes, le mépris presque universel, en vérité, on pouvait se demander si la France méritait encore le nom de pays chrétien.

Et l'enseignement public, celui-là surtout dont l'Etat portait toute la responsabilité, puisqu'il le faisait donner en son propre nom : — cet enseignement était-il celui d'une nation chrétienne ? Un certain nombre de professeurs sincèrement croyants, beaucoup d'autres indifférents ou scep-

tiques, un trop grand nombre d'impies ou même de sectaires haineux ; et avec un personnel ainsi composé, un système général d'éducation qui tendait presque nécessairement à paralyser les éléments du bien en favorisant presque toujours les éléments du mal : voilà ce que nous a valu l'État enseignant. L'instruction historique, philosophique, littéraire, qu'il distribuait aux jeunes générations était faite la plupart du temps pour ébranler en elles, sinon pour renverser, la foi de leur baptême, et pour fausser à jamais leurs idées, leurs notions sur les vérités les plus essentielles (1). Parfois, dans certaines chaires de l'enseignement

(1) Il y a quelques mois, dans un lycée de la catholique Bretagne, un vieux professeur de philosophie disait à ses élèves ces paroles textuelles : *Le citoyen Jésus a fait son temps* ! Dans ce même lycée, un professeur d'histoire se permettait cette gentillesse : « Le Dieu des *crétins*, — je me trompe, — des chrétiens, voulais-je dire ! » Et l'on nous assure que le jeune auditoire fit assez bon accueil aux propos de ses illustres maîtres. N'oublions pas une certaine circulaire de M. Jules Simon qui restera comme une pièce de conviction. Le ministre de l'Instruction publique y rappelait à l'ordre quelques fonctionnaires de son département qui avaient manifesté leurs sympathies pour les Communeux de Paris.

supérieur, on leur prêchait, non seulement le rationalisme le plus caractérisé, mais encore le soi-disant Positivisme, c'est-à-dire la négation radicale de Dieu et de l'âme, et partant la négation de toute religion comme de toute philosophie. Je ne dirai rien des doctrines qui régnaient dans la plupart des chaires de médecine : elles ne sont que trop tristement connues !

Ce que devenait la jeunesse formée à de telles écoles, il est trop aisé de le comprendre, surtout quand on songe quel autre enseignement elle trouvait au-dehors : je veux dire celui de la presse sous toutes ses formes : livres, brochures, revues et journaux. Cet enseignement, il est vrai, n'était point donné, comme l'autre, au nom de l'État ; mais l'État en tolérait à peu près tous les désordres, et parfois il les favorisait ouvertement.

On a appliqué à la Presse antichrétienne le mot du Prophète : *Volumen volans... hæc est maledictio quæ egreditur super faciem terræ.* (Zachar., v, 2, 3.) Il est littéralement vrai, en effet, que cette Presse, dont la France était le principal foyer, a volé dans le monde entier et y a semé de toutes parts des germes de malédiction et de mort. Blasphèmes horribles contre Dieu et les choses divines, calom-

nies atroces contre l'Église et ses institutions, mensonges à outrance et infamies de tout genre contre tout ce qu'il y a de plus sacré : le journalisme n'a rien épargné pour « étouffer le christianisme dans la boue. » Il semblerait que parfois les agents de cette coupable industrie étaient possédés d'une espèce de rage démoniaque, à laquelle ils ne trouvaient d'autre soulagement que de mordre et de déchirer la religion de Jésus-Christ et de vomir contre elle toute l'écume et tout le venin que contenaient leurs entrailles. Et encore, les plus dangereux n'étaient point ces fanatiques et ces furieux : d'autres, avec des dehors modérés et presque polis, poursuivaient non moins sûrement la même œuvre de haine. Le persiflage élégant, le scepticisme doucereusement hypocrite; tels étaient leurs moyens favoris; et par ces moyens ils régnaient dans le salon, comme leurs confrères et complices, les cyniques, trônaient dans l'atelier et le cabaret.

Certes, quand bien même la France n'aurait eu à sa charge que les crimes d'une telle presse, c'eût été bien assez pour lui mériter ce nom de *nation impie* que lui infligeaient les Allemands et d'autres étrangers.

Mais ici j'entends une protestation qui s'élève dans l'esprit de quelques lecteurs. — Vous oubliez que, malgré toutes ses défaillances et ses prévarications, la France était restée en définitive la nation chrétienne par excellence, et qu'elle était placée à la tête de presque toutes les grandes œuvres catholiques dans le monde entier.

A cela, je réponds par deux simples observations.

Oui, assurément, il y avait en France beaucoup d'individus et de familles vraiment catholiques, beaucoup de groupes plus ou moins considérables d'âmes excellemment chrétiennes, beaucoup d'œuvres et d'institutions *privées* qui attestaient dans notre pays une grande vitalité de foi, de zèle et de charité. Mais, qu'on le remarque bien, il n'en résulte nullement que la nation, en *tant que telle*, fût véritablement chrétienne et catholique. Car, encore une fois, ce qui constitue une nation en *tant que nation*, c'est son gouvernement, ses lois, ses institutions publiques et l'ensemble de ses mœurs sociales : or, nous avons montré que tout cela était chez nous presque à l'antipode du christianisme.

De plus, la question n'est pas de savoir si notre pays renfermait plus ou moins d'éléments chrétiens et si ses mérites étaient plus ou moins grands

devant Dieu. — Ces mérites, soit dit en passant, nous les admettons si bien, que nous croyons avec une ferme confiance à un retour éclatant de la divine miséricorde sur notre patrie. — Mais, je le répète, là n'est point la question. Il s'agit uniquement de savoir pour le moment si la France était assez coupable, si elle avait assez démérité, pour attirer sur elle les coups de la divine justice.

Or, à la question ainsi posée, la réponse est accablante, et j'ose dire qu'elle le serait encore, lors même qu'on ne considérerait dans la France que ses parties les plus saines, ses provinces les plus renommées pour leur foi. Car, à y regarder de près, quel ensemble de prévarications sociales dans ces provinces elles-mêmes ! Quelle oblitération du sens chrétien jusque chez la plupart des meilleures familles ! Que d'unions conjugales profanées par d'abominables calculs ! Quelle déplorable éducation donnée à l'enfance ! Combien de violations flagrantes de la loi du dimanche ! Quelle extension enfin de l'irréligion, du blasphème et de l'immoralité !

Et s'il en était ainsi dans les provinces les plus saines de la France, qu'était-ce donc dans les villes et les provinces les plus gâtées ? Rien ne peut donner une idée de la douleur poignante qui venait étreindre l'âme chrétienne, et surtout l'âme

sacerdotale, quand, par exemple, on voyait de près ces campagnes qui s'étendent sur un rayon de trente, quarante lieues ou davantage, autour de Paris. Le poëte breton, après avoir contemplé ce lamentable spectacle, s'écriait avec une trop juste indignation :

> Ah! ne me vantez plus vos campagnes de France!
> J'ai vu, par l'avarice ennuyés et vieillis,
> Des barbares sans foi, sans cœur, sans espérance...

Un souffle empesté avait passé sur ces provinces, et y avait fait un affreux désert moral, semé à peine de quelques rares oasis. Sur ce sol, la parole évangélique tombait en vain, rien ne levait. Il existait des groupes de populations où l'on ne se souciait même plus de procurer le saint baptême aux enfants. En tels et tels villages, le nombre des personnes qui sanctifiaient le dimanche ou qui approchaient des sacrements une fois par an, ne s'élevait guère au-dessus de quelques unités dérisoires. L'athéisme, tout au moins pratique, régnait à peu près partout, sauf que l'on comptait çà et là des adorateurs du soleil!

O honte et infamie! Voilà où en était venue une partie considérable de la France! Elle avait

accompli la grande apostasie; elle était retombée plus bas que le Druidisme de ses ancêtres; car, du moins, le Druidisme n'était point la totale négation de Dieu et de la vie à venir...

Qu'on veuille bien maintenant, si on le peut, faire la somme de toutes ces iniquités individuelles et collectives dont nous venons de dresser un inventaire très-incomplet : et qu'on ose dire ensuite que la France ne méritait pas les plus épouvantables châtiments !

Pour moi, quand je compare ses malheurs à ses prévarications, je ne puis que m'écrier avec le prophète : « Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont équitables (1) ! »

Et pourtant je n'ai point achevé le tableau de nos crimes.

(1) *Psalm.* CXVIII, 137.

CHAPITRE X

La France coupable parce qu'elle a trahi sa mission providentielle.

L'un des hommes qui ont le mieux aimé et apprécié notre pays, bien qu'il y fût étranger par la naissance, M. de Maistre, écrivait au temps de la première Révolution ces lignes qui semblent inspirées par les derniers événements :

« Chaque nation, comme chaque individu, a reçu une mission qu'elle doit remplir. La France exerce sur l'Europe une véritable magistrature, qu'il serait inutile de contester, dont elle a abusé de la manière la plus coupable. Elle était surtout à la tête du système religieux, et ce n'est pas sans raison que son roi s'appelait *très-chrétien :* Bossuet n'a rien dit de trop sur ce point. Or, comme elle

s'est servie de son influence pour contredire sa vocation et démoraliser l'Europe, il ne faut pas être étonné qu'elle y soit ramenée par des moyens terribles. »

Et plus loin, l'illustre publiciste ajoute : « La Providence, qui proportionne toujours les moyens à la fin, et qui donne aux nations comme aux individus, les organes nécessaires à l'accomplissement de leur destination, a précisément donné à la nation française deux instruments et, pour ainsi dire, deux *bras* avec lesquels elle remue le monde : sa langue et l'esprit de prosélytisme qui forme l'essence de son caractère ; en sorte qu'elle a constamment le besoin et le pouvoir d'influencer les hommes. — La puissance, j'ai presque dit la *monarchie* de la langue française est visible : on peut, tout au plus, faire semblant d'en douter ; quant à l'esprit de prosélytisme, il est connu comme le soleil ; depuis la marchande de modes jusqu'au philosophe, c'est la partie saillante du caractère national. Ce prosélytisme passe communément pour un ridicule, et réellement il mérite souvent ce nom : dans le fond cependant, c'est une *fonction*. Or, c'est une loi éternelle du monde moral que toute *fonction* produit un devoir. » (*Considérations sur la France*, ch. II.)

On ne saurait mieux dire. C'est à la lumière de

ces hautes pensées qu'il faut considérer et peser les prévarications de la France. Il est évident qu'à ce point de vue les scandales de toute sorte dont nous donnions l'exemple chez nous et à l'étranger, prennent un caractère d'une gravité tout à fait à part, précisément parce qu'ils constituent autant de forfaitures contre une mission, contre une vocation providentielle.

Et voilà pourquoi, par exemple, la propagande détestable qu'exerçait notre presse impie et révolutionnaire devient un crime auquel on ne peut rien comparer dans l'histoire. « Un mauvais livre écrit en français est une déclaration de guerre à toute l'Europe. » Ainsi parlait M. de Bonald, et il ne disait pas assez. — Toute pensée antichrétienne qui sort de notre pays par la voie de la presse ou par tout autre moyen de propagande, est une déclaration de guerre à Dieu, à l'Eglise universelle, et par conséquent à toute l'humanité que Dieu et l'Eglise cherchent à sauver. Et qui pourra jamais dire combien de semblables déclarations de guerre se sont produites en France ?

A une certaine époque, notre pays méritait qu'on inscrivît en tête des annales de son histoire ce titre sublime : *Les Faits et Gestes de Dieu par les Francs, Gesta Dei per Francos.* Je ne prétends point certes que la France moderne et contemporaine n'ait

rien ajouté sur les feuillets de ce glorieux livre ; mais ce qu'il faut bien reconnaître aussi, c'est que depuis longtemps elle en compose une horrible contre-partie qu'on devrait intituler : *Gesta Satanæ per Francos, les Faits et Gestes de Satan par les Français.*

Coupable envers le monde entier, la France l'était beaucoup plus encore envers certains peuples et certains pays qu'elle avait pour mission spéciale de protéger ou d'évangéliser. C'est ainsi, pour ne citer ici que cet exemple, que Dieu lui ayant donné une vaste colonie sur les bords de la Méditerranée, il lui avait imposé en même temps charge d'âmes à l'égard de ces populations. Comment donc a-t-elle répondu à cette mission de confiance ? Elle a avili le Christianisme aux yeux des Musulmans ; elle l'a déshonoré par les désordres de ses camps, par l'irréligion de ses colons, par l'indifférence et souvent par l'impiété de la plupart de ses administrateurs. Parfois elle a stupidement affecté de glorifier la religion du Coran ; toujours elle l'a protégée et favorisée beaucoup plus qu'elle ne protégeait et ne favorisait la religion de l'Evangile. Une consigne sévère interdisait à l'apostolat catholique de porter la lumière de la

foi à ces peuples, même lorsque la Kabylie promettait à nos missionnaires le plus favorable accueil. On sait quelles indignes entraves étaient imposées au zèle de l'Archevêque, quand, il y a trois ou quatre ans, il recueillait avec un si noble dévouement les orphelins du choléra.

A l'égard de sa grande colonie, la France avait violé les obligations de la tutrice vis-à-vis de la pupille; à l'égard de l'Eglise romaine, elle avait trahi les devoirs de la fille aînée vis-à-vis de sa mère.

Ce fut la gloire des deux Assemblées de la seconde Républque de renouer les plus glorieuses traditions de notre histoire en rétablissant Pie IX sur son trône. L'Empire continua pendant quelques années ce noble protectorat. Mais à partir de 1859, quand les sociétés secrètes eurent signifié leur *ultimatum* par la bombe Orsini, les choses changèrent de face.

Cette même année, la guerre est déclarée à l'Autriche. Un personnage dont l'éloquence brutale ne connaissait pas les ménagements diplomatiques, le prince Napoléon dira plus tard au Sénat qu'en abattant cette puissance, on *voulait abattre avec elle le Catholicisme.* Ce qui est certain, du

moins, c'est que le Gouvernement impérial se faisait très-notoirement le complice de l'insurrection des Romagnes, laquelle enleva au Souverain-Pontife une partie considérable de ses États. En vain Pie IX fulmina-t-il l'excommunication contre les auteurs de cette spoliation sacrilége, ainsi que contre leurs *fauteurs* et *complices* : dès l'année suivante, le même gouvernement se rendait coupable d'une complicité beaucoup plus odieuse encore.

Le monde catholique avait envoyé au secours du Saint-Siége une légion de nobles et vaillants défenseurs. Le Piémont entreprit de les assassiner, et il le fit en effet dans son infâme guet-à-pens de Castelfidardo. La France officielle simula quelques protestations qui ne pouvaient tromper personne : on avait eu soin de dire sous main à Cialdini : *Faites, mais faites vite...*

Cet attentat, le plus ignoble peut-être que l'histoire ait consigné dans ses annales, enlevait de nouveau à Pie IX une grande partie du patrimoine de saint Pierre.

Une immense explosion d'indignation et de douleur retentit à travers le monde chrétien. Pie IX lança une seconde fois les foudres de l'excommunication. La plupart des évêques français élevèrent la voix pour flétrir devant Dieu et devant

les hommes les monstrueuses iniquités qui venaient de s'accomplir.

Il importait d'imposer silence à ces voix importunes ; il fallait à tout prix tromper l'opinion publique. Le gouvernement impérial ne s'en fit pas faute. Tous les scribes de cour, tous les sycophantes du journalisme, toute la valetaille de la littérature interlope, reçurent un mot d'ordre. La campagne des brochures scélérates et des diffamations sacriléges fut ouverte. Les grands corps de l'État, avec leur majorité servile, s'empressèrent de reconnaître les *faits accomplis*, tout en rendant à leur digne souverain les basses adulations qu'il méritait.

L'auguste pontife persistait pourtant à répéter le *Non possumus* apostolique. Il affirmait avec une force croissante l'absolue nécessité du Pouvoir temporel comme garantie de son indépendance spirituelle. Le gouvernement, qui se piquait d'être bien meilleur théologien qu'un simple pape, le rappelait à une plus saine appréciation des choses. Il le harcelait de ses *filiales représentations* ; il le conjurait, le suppliait de laisser là ses préjugés par trop surannés, et de se réconcilier une bonne fois avec le Progrès, avec la Civilisation moderne représentée par l'honnête et loyal Piémont. Bref, il lui signifia la fameuse Convention de septem-

bre qui stipulait à courte échéance l'évacuation de Rome par nos troupes.

Pie IX, fort de son droit et de la vertu de Dieu, n'avait cessé de repousser les perfides suggestions de l'hypocrisie couronnée. Il répondit à la Convention de septembre par la publication de l'encyclique *Quantâ curâ* et du *Syllabus*. Ce n'était point, comme on l'a voulu prétendre, une provocation; c'était un solennel avertissement adressé au monde et à la France en particulier. Le Vicaire de Jésus-Christ déchirait d'une main sûre les nuages de ténèbres amoncelés par les erreurs contemporaines, et en même temps il montrait dans la lumière des vrais principes l'unique salut des sociétés. Heureuse la France si, prêtant l'oreille à ces enseignements de Pie IX, elle avait rejeté le poison révolutionnaire qui rongeait ses entrailles et qui hâtait de jour en jour sa décomposition et sa ruine!

Son gouvernement se sentit comme personnellement atteint par les anathèmes du Vatican : il leur opposa ses armes ordinaires ; les articles organiques furent évoqués ; les orateurs officiels dénoncèrent à l'indignation publique cette nouvelle agression d'un ultramontanisme sénile, et la presse dévouée hurla le plus immense *tolle* qu'elle eût encore fait entendre.

Dieu enregistrait un à un ces outrages qui, en s'attaquant à son Vicaire, le blessent lui-même à la prunelle de l'œil.

Cependant, grâce à l'ascendant de l'opinion catholique, on n'osa point exécuter la Convention de septembre. On se prêta même, non, il est vrai, sans avoir longtemps tergiversé, ni sans avoir donné contre-ordres sur contre-ordres ; mais enfin on se prêta à la campagne réparatrice de Mentana ; et, plus tard encore, on se laissa arracher par le généreux Berryer le célèbre *jamais* de M. Rouher.

Sur ces entrefaites arriva la convocation du Concile du Vatican. Bien que l'attitude prise alors par le gouvernement fût loin d'être sans reproche, ce n'est pas de son côté, il faut bien le dire, que vint l'opposition la plus coupable. Elle vint hélas ! du côté d'où l'on devait le moins l'attendre...... Un parti, que je ne veux point autrement désigner, prit prétexte de certaines imprudences ou de certains excès de polémique, échappés aux défenseurs de Rome, pour soulever l'opinion du monde entier contre la croyance à l'Infaillibilité pontificale. Pendant toute la durée des travaux conciliaires, la France eut le lamentable spectacle de cette conjuration en permanence contre l'œuvre de l'Esprit-Saint. Livres et brochures, lettres privées et publiques, articles de journaux, même de journaux

catholiques, se succédèrent sans interruption, comme autant de machines de guerre destinées à battre en brèche le dogme abhorré. Un même souffle de passion aveugle animait ces écrits; quelques-uns étaient de vrais chefs-d'œuvre d'imposture et de haine vénéneuse. Ah ! Dieu veuille que ces écrits n'aient pas profondément altéré, ou peut-être entièrement déraciné la foi dans un grand nombre d'âmes ! Plût au Ciel du moins que ceux qui s'en étaient faits les auteurs ou les inspirateurs eussent rendu à Jésus-Christ, à son Vicaire et à son Église, une réparation aussi éclatante que le scandale qu'ils avaient donné !

Il n'est point téméraire d'affirmer que cette vaste conspiration contre le dogme de l'Infaillibilité a été comptée parmi les crimes de la France.

Mais le crime suprême, celui qui devait mettre le comble à tous les autres, allait être consommé. Avant d'aller se mesurer sur les champs de bataille avec son formidable ennemi, l'Empire voulut arracher de gaîté de cœur le dernier paratonnerre qui protégeait encore notre pays. Ordre fut donné à nos soldats d'abandonner les États pontificaux.

Il semble que, du sommet des cieux, le héraut des décrets divins n'attendait que l'exécution de

cet ordre pour crier aux Anges tutélaires de la France : *Laissez passer la justice de Dieu !*

La justice de Dieu fut terrible. Le 6 août, le jour où nos troupes s'embarquaient à Civita-Vecchia, ce jour-là même (qu'on le remarque bien), nos premiers désastres éclataient comme des coups de foudre ; quelques semaines après, toutes nos provinces de l'Est étaient envahies, et l'Empire s'effondrait dans la boue de Sedan.

Et ce n'était pas fini avec les châtiments pas plus qu'avec les crimes qui les provoquaient.

Comme on pouvait le prévoir, l'Italie révolutionnaire se jeta sur Rome sans défense. La Ville Sainte fut de nouveau profanée par l'invasion, et l'on vit encore une fois le *Christ prisonnier dans la personne de son Vicaire.* Alors l'ambassadeur de notre gouvernement de la « Défense nationale » près du roi Victor-Emmanuel, fut chargé d'exprimer à ce prince les congratulations de la République française. Il lui écrivit : « Sire, je n'ai pas » voulu porter un visage, malgré moi, toujours » triste et anxieux, au milieu des joies vives et » légitimes qui saluent la délivrance de Rome et » la consécration définitive de l'unité italienne. » Mais je ne veux pas différer d'un instant à

» adresser à Votre Majesté, au nom de mon gou-
» vernement et en mon nom personnel mes féli-
» citations sincères pour cet heureux événement,
» et l'expression de mon admiration pour la mo-
» dération et l'énergie qui ont présidé à sa réali-
» sation.... »

Le dirai-je? A cette provocation, l'ange vengeur ne répondit pas tant par la malédiction que par la dérision. J'oserai traduire cette réponse en ces termes :

O vous qui vous êtes arrogé la mission de sauver la nation française, vous avez espéré acheter par cette lâche connivence le concours de l'Italie révolutionnaire. Eh! bien, oui; ceux dont vous vous êtes faits les complices, Garibaldi et ses Chemises rouges, iront à votre secours. L'un de vous serrera ces mains encore teintes du sang français; il donnera l'accolade fraternelle à cet ennemi personnel de Pie IX et du sacerdoce catholique. Un autre, comme s'il était honteux de tels auxiliaires, les enverra combattre loin de lui; et là vous verrez quelle bravoure ces hommes savent déployer à piller les églises et à rançonner les couvents. Le grand profit qui en reviendra à la France, c'est que tous les honnêtes gens tiendront pour condamnée de Dieu une cause servie par de tels défenseurs. Et quant à vous, votre plus

grande gloire, ce sera d'avoir conféré le grade de général dans l'armée française, à un pharmacien escroc (1)....

Et il en a été ainsi ! Et la France a subi l'incomparable affront de se voir secourue et défendue par les hordes de Garibaldi !

O ma noble et malheureuse patrie ! O France de Charlemagne, de saint Louis et de Jeanne d'Arc ! O terre nourricière des croisés de Godefroi et des zouaves de Pie IX ! devant cette ignominie, je ne puis que me voiler le front et m'écrier avec Jérémie : « Nous sommes confondus d'opprobre ; la honte a couvert nos visages, parce que ces étrangers sont venus profaner la sainteté de nos temples (2). » O France ! voilà la lie la plus amère du calice de tes humiliations ! Le Seigneur Dieu

---

(1) On sait que vingt-deux caisses expédiées par ce personnage furent arrêtées à la frontière ; elles étaient remplies de calices et autres objets volés dans nos églises. — Quand donc sera-t-il fait une sérieuse enquête sur les exploits des Garibaldiens en France ?

(2) Confusi sumus, quoniam audivimus opprobrium : operuit ignominia facies nostras ; quia venerunt alieni super sanctificationem domûs Domini. (*Jér.* LI, 51.)

t'a infligé le châtiment de son ironie vengeresse (1) !

Et pourtant, grâces soient rendues au Ciel qui nous a épargné une honte et un malheur plus grands encore : — la honte de nous voir délivrés par de tels hommes, et le malheur de voir la France et l'Europe entière souillées par la plus infâme de toutes les démagogies que ces misérables prétendaient inaugurer sous le nom de *République universelle !*

Le grand publiciste que nous citions en commençant ce chapitre, a prononcé cette grave sentence : « Il n'y a qu'à ouvrir l'histoire pour voir que *le châtiment envoyé à la France, quand elle est coupable contre Dieu ou l'Église,* SORT DE TOUTES LES RÈGLES ORDINAIRES. »

Jamais cette loi providentielle ne s'est vérifiée d'une manière plus éclatante. — Mais aussi, jamais la France n'avait été plus coupable contre Dieu et contre l'Eglise.

Ceux de nos lecteurs qui ont sérieusement mé-

---

(1) Qui habitat in cœlis irridebit eos, et Dominus subsannabit eos. (*Psalm.* II.)

dité les causes de nos châtiments, ne seront plus tentés, nous osons le croire, d'incriminer la divine Justice, comme si elle nous avait frappés plus sévèrement que nous ne le méritions. Sachons-le : le caractère propre de cette Justice souveraine, c'est qu'elle récompense toujours au-dessus du mérite, et qu'elle punit toujours au-dessous; car elle n'est jamais séparée de la Miséricorde.

Les mêmes lecteurs sérieux, nous osons le croire encore, ne seront pas tentés non plus de se plaindre et de murmurer — comme l'ont fait beaucoup de chrétiens de peu de foi — parce que Dieu n'a point exaucé les prières que nous lui adressions pendant la guerre. — Ces prières n'ont pas été inutiles; elles ont très-vraisemblablement conjuré bien des malheurs particuliers, et arrêté certains fléaux qui auraient pu s'étendre beaucoup au-delà des limites où ils ont été arrêtés. En tout cas, ces prières sont entrées pour leur part dans la somme de nos expiations et elles seront comptées parmi nos titres à la future réparation. Mais, ni par le nombre ni par la qualité, elles n'ont été suffisantes pour faire compensation et contre-poids à nos fautes : la balance divine les a trouvées trop légères.

Ceux qui avaient le mieux mesuré du regard les grands désordres de la France, soupçonnèrent

presque dès le commencement, que les catastrophes seraient épouvantables. Puis, en voyant nos malheurs éclater coup sur coup, ils s'écriaient douloureusement avec le Prophète : « O glaive du Seigneur ! Jusqu'à quand seras-tu dégaîné ? Rentre dans le fourreau et cesse de nous frapper ! » Mais je ne sais quel sombre pressentiment leur faisait ajouter avec le même prophète : « Comment ce glaive se reposerait-il, puisque le Seigneur lui a commandé de frapper (1) ? »

Bientôt, en effet, il devint assez manifeste que la vengeance d'en haut s'exerçait sur la France et que Dieu frappait cette grande coupable pour la forcer de rentrer en elle-même. La grande coupable ne faisait que s'endurcir, et parfois elle redoublait ses blasphèmes. Dès lors, force était bien de croire que les châtiments poursuivraient impitoyablement leur cours.

Notre situation se trouvait donc caractérisée avec une effrayante vérité dans cet oracle du prophète Isaïe :

« Malgré tous les maux qu'il a déjà déchaînés,

---

(1) O mucro Domini, usquequò non quiesces ? Ingredere in vaginam tuam, refrigerare, et sile ! — Quomodò quiescet, cùm Dominus præceperit ei...? (*Jérém.* XLVII, 6, 7.)

la colère du Seigneur n'est pas encore apaisée, et sa main demeure toujours étendue pour punir. » — Pourquoi ? — Parce que « ce peuple n'est point revenu à Celui qui le frappait, et n'a point recherché le secours du Dieu des armées. » *In omnibus his non est aversus furor ejus, sed adhùc manus ejus extenta : Et populus non est reversus ad percutientem se, et Dominum exercituum non inquisierunt.* (Is. IX, 12, 13.)

CHAPITRE XI

La France punie par où elle avait péché.

En énumérant les fléaux dont les Égyptiens furent frappés par Moïse, le Livre de la Sagesse observe que, comme ce peuple avait adoré des serpents et des animaux sans raison, ainsi la main du Seigneur déchaîna contre lui une multitude d'animaux sans raison, « afin qu'il apprît que chacun est puni par la même chose par laquelle il pèche, » *ut scirent quia per quæ peccat quis, per hæc et torquetur.* (Sap. xi, 16, 17.)

L'auteur inspiré énonce ici une loi de la Providence, dont les applications sont infinies dans l'histoire et dans le détail de la vie la plus ordinaire.

Si je ne me trompe, tout ce qui a été dit jus-

qu'ici nous en a montré d'assez frappants exemples; mais il importe de mettre plus directement en lumière quelques-unes des applications les plus saillantes de cette loi divine.

Si jamais un homme a été puni par où il avait péché, c'est bien sans contredit le dernier souverain qui a gouverné la France. — Loin de moi la pensée de mettre au même rang toutes les choses de ce règne si rempli d'étonnants contrastes! Loin de moi surtout la pensée de vouloir insulter à celui qui est tombé! Je veux seulement ici recueillir un grave et solennel enseignement.

Ce souverain donc s'était élevé par une usurpation; une autre usurpation l'a jeté par terre. Durant toute la seconde moitié de son règne il s'était fait le docile instrument de la Révolution : la Révolution et l'esprit révolutionnaire ont sourdement miné les bases de son trône. Plus que tout autre il avait contribué à corrompre Paris, sous prétexte de l'agrandir et de l'embellir : Paris a renversé sa dynastie. Il avait désorganisé et démoralisé l'armée : l'armée s'est effondrée au moment où il croyait triompher par elle, et assurer à jamais sa puissance. Créer l'unité italienne lui avait paru d'une savante et profonde politique, de

même que de comploter avec Bismarck la ruine de l'Autriche : l'unité italienne a fait l'unité allemande, et Bismarck a comploté avec d'autres la ruine de la France. Sa diplomatie avait érigé en système le mensonge et la fourberie la plus machiavélique : il a été joué par sa diplomatie; car elle ne sut lui rien apprendre ni sur les forces ni sur les projets de ses ennemis, ni sur les pactes occultes qu'ils formaient entre eux. Il avait inauguré dans le *droit nouveau* de l'Europe le principe de *non-intervention* et le principe des *nationalités* : ces principes ont été retournés contre lui et sa politique. Enfin il avait abreuvé d'outrages le vicaire de Jésus-Christ, et il avait affronté les armes terribles de l'excommunication : ces attentats, plus encore que tous les autres, l'ont fait condamner par la Providence, et sa chute est venue montrer une fois de plus que les foudres du Vatican ne frappent jamais en vain.

Quels rapprochements il y aurait à faire entre les destinées de ce César et celles du glorieux Pontife qu'il a livré à ses ennemis ! Il semble que le roi David, dans un de ses Psaumes, ait voulu caractériser d'avance ces deux figures et ces deux fortunes si diverses :

« Pourquoi, disait-il en parlant d'un de ses persécuteurs, pourquoi te glorifies-tu dans ta malice,

toi qui n'es puissant que par l'iniquité ? Ta langue a médité l'injustice durant tout le jour; comme le tranchant d'un rasoir affilé, tu as fait pénétrer partout ta fourberie... Tu as aimé, ô langue trompeuse, toutes les paroles qui cherchaient à perdre et à précipiter (1). C'est pourquoi Dieu te détruira pour toujours; il t'arrachera et te jettera dans l'exil, et ta racine disparaîtra de la terre des vivants. Les justes le verront, et ils seront frappés de frayeur, et ils diront avec dérision : Voilà l'homme qui n'a pas voulu de Dieu pour son protecteur; mais il a mis son espérance dans la multitude de ses richesses, et il s'est prévalu en vain de son pouvoir. »

Tout le monde sait si ces paroles ont été vérifiées à la lettre dans la personne du souverain dont nous avons parlé ; et tout le monde peut voir encore la suite du Psaume non moins littéralement vérifiée dans la personne de Pie IX :

« Pour moi, (c'est David qui parle de lui-même) pour moi, je demeurerai dans la maison de Dieu, comme un olivier chargé de fruits ; j'ai mis pour toujours mon espérance dans la divine miséricorde ; je vous louerai donc à jamais, Seigneur,

---

(1) *Verba præcipitationis :* n'est-ce pas le fameux mot dit à Cialdini : *Fate pure, ma fate prestô ?*

de ce que vous avez fait, et j'attendrai l'assistance de votre saint nom, parce qu'il est plein de bonté devant les yeux de vos saints. » (Ps. LI.)

A l'heure où nous sommes, il est vrai, Pie IX est gardé à vue par ses geôliers sacriléges; mais sa captivité même l'enveloppe d'une nouvelle auréole de gloire; la filiale vénération du monde chrétien multiplie en son honneur les témoignages du respect et de l'amour; après avoir vu les *années de Pierre,* il attend avec une une ferme espérance l'assistance du saint nom de son libérateur, et, manifestement, la Providence lui réserve encore des destinées plus glorieuses, tandis que le prince qui l'a trahi demeurera pour toujours rejeté de Dieu et des hommes.

Quant à ceux qui s'étaient arrogé la succession du César qu'ils avaient renversé, le monde a vu comment ils ont été, à leur tour, *punis par où ils avaient péché.* Par esprit de parti, ils confièrent l'administration de nos provinces à leurs complices révolutionnaires, et ce sont précisément ces complices qui ont le plus contribué à désorganiser les forces de nos provinces. En toute occasion, ils affectaient de mettre Dieu à l'écart pour n'invoquer jamais que le génie et la fortune de la Fran-

ce : Dieu leur a montré ce que valaient sans lui le génie et la fortune d'un grand peuple. Enfin, ils n'avaient pas craint d'assumer sur eux la lourde charge et la formidable responsabilité du pouvoir, et cette présomption leur a valu la honte et le châtiment d'attacher leur nom sur la page la plus ignominieuse de notre histoire; *ut scirent quia per quæ peccat quis, per hæc et torquetur.*

Mais hélas! c'est la France elle-même, la France tout entière, qui a été punie par où elle avait péché.

Son orgueil national était monté jusqu'aux nuées du ciel : Dieu a fait d'elle un objet de pitié ou de mépris pour toutes les nations. Elle s'était saturée jusqu'à l'ivresse furieuse des doctrines et de l'esprit de la Révolution; et l'esprit de la Révolution l'a profondément désagrégée, et presque tué en elle l'énergie nationale et jusqu'au feu même du patriotisme.

La France avait été coupable par l'abus de ses richesses et de son industrie : son industrie a reçu des blessures mortelles; ses richesses ont été livrées au pillage, et un créancier impitoyable, comme le cruel serviteur dont parle l'Évangile, la

tient encore suffoquée, en lui disant : Rends ce que tu dois !

La France avait été coupable dans ses grandes villes, et un grand nombre de ces villes ont été souillées et pillées par un ennemi barbare ; d'autres ont été livrées à l'invasion non moins cruelle des hordes révolutionnaires ; toutes ont cruellement ressenti le contre-coup des désastres publics.

La France avait été coupable dans ses campagnes, surtout dans ces tristes contrées où l'apostasie était devenue générale ; et, à fort peu d'exceptions près, c'est sur ces contrées que sont tombés les plus effroyables ravages de la guerre ; comme si une main invisible en avait dirigé le cours, afin de faire surabonder la vengeance là où avait surabondé l'iniquité.

La France avait été coupable dans ses armées ; ses armées ont appris par des châtiments inouïs ce que valent l'indiscipline et l'oisiveté ; la vie d'estaminet a reçu son expiation dans les baraques et les prisons de la Prusse ; la vanité militaire a été punie par l'ignominie des défaites et des capitulations ; et — ce que nul n'aurait cru possible, ce qui est pourtant arrivé, surtout dans les dernières campagnes, — le renom proverbial de la valeur française a été plus d'une fois flétri par les défections et les lâchetés les plus honteuses....

Hâtons-nous d'ajouter que cette gloire a eu aussi ses plus magnifiques compensations jusque dans les plus douloureux désastres; et puis, l'armée a noblement réparé ses fautes en sauvant la France et la civilisation par le siége et la prise de Paris.

Enfin la France avait été coupable surtout et par-dessus tout dans sa capitale, et c'est dans sa capitale qu'elle a subi son plus épouvantable châtiment.

CHAPITRE XII

Paris et ses châtiments.

Pour être juste envers Paris, il faut commencer par dire que cette grande capitale renfermait des éléments de vie chrétienne et des œuvres catholiques qu'on ne saurait trop glorifier; et, à vrai dire, si tout cela s'était trouvé réuni dans une ville de deux ou trois cent mille âmes seulement, cette ville eût eté, sans contredit, le plus admirable centre chrétien qui existât dans le monde. Mais hélas! dans l'énorme multitude de l'agglomération parisienne, le bon grain disparaissait presque au milieu de l'ivraie, et la *cité de Dieu* se trouvait comme perdue dans la cité du prince des ténèbres. Celle-ci avait atteint des proportions inconnues jusque-là, et qu'il est tout-à-fait impossible de mesurer, car les termes de comparaison manquent absolument. Il y a bien eu peut-être, il y a peut-être encore des villes aussi profondément

corrompues en elles-mêmes; mais aucune n'a jamais exercé à ce degré l'apostolat satanique de la corruption. Pour se faire une idée quelconque de cette abominable propagande, il faudrait se figurer quelque chose comme le *grand collecteur*, non plus se déversant dans la Seine, mais bien sur la France, sur l'Europe, sur le monde tout entier, pour y porter toutes les infections du vice et de l'impiété.

Un jour vint donc où le Seigneur dit : « A toi maintenant, montagne de pestilence qui corromps toute la terre; j'étendrai ma main sur toi (1). »

On sait ce que fut le premier siége de Paris. La ville qui avait corrompu le monde, se vit comme séquestrée du monde durant de longs mois; ses voluptés, ses mépris insultants de la loi de Dieu et de son Église, furent châtiés par un jeûne forcé, cent fois plus rigoureux que le jeûne volontaire de Ninive.

Après avoir subi ce premier châtiment, Paris respira. Alors il s'accomplit une de ces combinai-

---

(1) Ecce ego ad te, mons pestifer, aït Dominus, qui corrumpis omnem terram : et extendam manum meam super te. (*Jér.* LI, 25.)

sons d'événements où l'on touche, pour ainsi dire, du doigt l'action secrète de la divine Providence. — Si nos plénipotentiaires avaient consenti, comme le leur proposait la Prusse, au désarmement de la garde nationale ; ou bien si, plus tard, le président du Gouvernement avait compris avec sa rare finesse d'esprit l'immense danger qu'il y avait à laisser l'émeute se fortifier sur les hauteurs de Montmartre ; ou si du moins il avait su, pendant qu'il en était temps encore, organiser les forces de l'ordre ; — il est très-vraisemblable que les événements auraient pris un autre cours. Mais, redisons-le avec Bossuet, « tous ceux qui gouvernent se sentent assujettis à une force majeure ; *ils font plus ou moins qu'ils ne pensent, et leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévus...* » Dieu n'envoya pas aux hommes dont je parle, une de ces inspirations salutaires qui conjurent les grands malheurs ; il voulait donner une nouvelle leçon au monde, et à Paris un nouveau châtiment (1).

---

(1) Remarquons comment, d'un autre côté, la divine Providence empêcha que l'émeute parisienne ne sortît des limites qui lui étaient tracées. Cela ne tint qu'à un fil... Si le brave commandant du Mont-Valérien n'avait eu l'heureuse idée d'inspecter le fort à telle heure donnée, ce fort tombait

Le premier châtiment, en effet, n'avait point ouvert les yeux à cette population coupable. En plein siége, elle décernait un ignoble triomphe à l'ennemi effronté de Jésus-Christ, au calomniateur de la France et de ses plus pures gloires, au lâche courtisan de la Prusse : à Voltaire. Elle applaudissait aux décrets impies qui bannissaient le crucifix des écoles et qui installaient l'athéisme dans l'enseignement. Sa frivolité, ses désordres, ses blasphèmes, sa bestiale curiosité devant les gra-

---

le lendemain entre les mains des émeutiers ; le siége de Paris devenait impossible et la hideuse révolution du 18 mars s'étendait probablement à toute la France. — On sait encore que, si, en tel moment, les insurgés s'étaient portés en masse sur Versailles, tout était perdu. — Enfin, dans cette même circonstance, la divine Providence apparaît très-visiblement sur l'armée. On se demande comment le *moral* de nos troupes aurait pu se relever après tant de désastres ; comment elles auraient résisté à ces dissolvants qui déjà commençaient à les entamer profondément.... Dieu y a pourvu de la manière que l'on connaît ; et ç'a été, ce semble, un signe certain qu'il n'avait point condamné la France pour toujours. Bénissons-le de ce qu'il nous a délivrés en ce jour-là, en versant sur nous les premières gouttes de la rosée de ses miséricordes ; *Benedicentes Dominum qui liberavit eos in isto die, misericordiæ initium stillans in eos.* (II Mach. VIII, 27.)

vures obscènes et les caricatures infâmes, n'avaient fait que grandir durant les jours de sa longue épreuve. Elle avait inoculé sa gangrène corruptrice à un grand nombre de ces généreux mobiles eux-mêmes qui étaient venus verser leur sang pour elle ; et, par un raffinement de perversion satanique, ses indignes administrateurs marchandaient ou refusaient brutalement les suprêmes secours de la religion aux soldats qui succombaient dans ses hôpitaux. Enfin, à peine échappée aux souffrances du siége et de la famine, elle proclamait hautement ce qu'elle était et ce qu'elle voulait, par ces élections à l'Assemblée nationale, dont la signification révolta la conscience de tous les honnêtes gens. — En vérité, à ces incorrigibles habitants de Paris, on eût pu dire comme saint Augustin aux Romains après le saccagement de leur ville : « Tous les peuples sont consternés de votre infortune et vous l'oubliez. La prospérité vous a dépravés, et l'adversité vous trouve endurcis dans le mal. Brisés, mais non convertis par les châtiments de vos vices, vous perdez les fruits du malheur, parce que, devenus les plus malheureux, vous ne cessez pas d'être les plus impies des hommes (1). »

---

(1) *De Civit. Dei,* lib. I, ch. 30. — Nous trouvons dans

Cependant une solennelle occasion fut ménagée à la grande ville pour revenir à Dieu. Quelques jours après la fin du siége, le temps de la pénitence quadragésimale commençait. Les ministres de la parole évangélique convoquaient le peuple dans les temples. Jamais les temples ne restèrent plus déserts. A ceux qui lui annonçaient Jésus-Christ, Paris répondit par le langage très-accentué de ses actes et de son attitude : *Tolle, tolle, non hunc, sed Barabbam !*

Et il fut exaucé d'une manière épouvantable.

Salvien une description de Carthage assiégée, qui s'applique presque trait pour trait au siége de Paris : « Qui pourra exprimer la profondeur de ce mal ? s'écrie l'éloquent prêtre de Marseille. Les légions étrangères faisaient frémir du bruit de leurs armes les murs de Cirta et de Carthage, et derrière ces murailles ébranlées le peuple s'enivrait des folies du cirque et des orgies du théâtre. Au dehors on était égorgé, au dedans on se livrait à la volupté ; une partie de la population tombait sous le joug de l'ennemi, l'autre s'abaissait sous le joug du vice. Les cris de l'agonie et ceux du plaisir se confondaient dans un hideux concert.... Et c'est ainsi que les malheureux que Dieu peut-être ne voulait pas perdre encore, le forçaient, par leurs criminelles extravagances, à les faire périr. » (*De Gubern. Dei*, lib. VI, c. 12.)

Barabbas lui fut donné, en effet ; ou plutôt la plus insigne troupe de *Barabbas* que les hommes aient jamais vue réunie (1)....

Paris se glorifiait d'être la capitale du monde civilisé, et le monde lui avait envoyé les dignes représentants de cette civilisation athée : l'élite des conspirateurs cosmopolites, des hommes tarés et patibulaires ; en sorte que Satan eut alors dans son sein son conciliabule infernal vraiment œcuménique.

Paris avait dit à Dieu : Je ne te servirai point ; sous le nom de liberté, il avait revendiqué la licence la plus hideusement effrénée ; et il sentit le poids d'une tyrannie qui devait dépasser ce qu'on avait pris jusqu'alors pour les colonnes d'Hercule de l'horrible : les atrocités de 93.

Un jour, d'un pôle à l'autre, au milieu des peuples glacés d'effroi et d'horreur, un cri épouvantable retentit : Paris est en flammes ! Et l'on vit se vérifier sur la troisième Babylone le formidable oracle de l'Apocalypse : « Sortez du milieu de Babylone, mon peuple, de peur que vous n'ayez part à ses péchés, et que vous ne soyez enveloppé

---

(1) L'Évangile remarque que Barabbas était un *voleur*, un *émeutier*, un *homicide*. (*Jo*. XVIII, 40. *Luc*. XXIII, 19.)

dans ses désastres. Car ses péchés sont montés jusqu'au Ciel; et Dieu s'est ressouvenu de ses iniquités. Traitez-la comme elle vous a traités; rendez-lui au double toutes ses œuvres.... Multipliez ses tourments et ses douleurs, en proportion de la hauteur de son orgueil.... En un même jour, les plaies qui lui sont destinées viendront fondre sur elle : la mort, le deuil et la famine; et elle sera brûlée par le feu; car c'est le Dieu fort qui l'a condamnée. Alors les rois de la terre qui se sont corrompus avec elle, pleureront sur elle et se frapperont la poitrine en voyant la fumée de son embrasement.... » *(Apoc.* XVIII, 4 et suiv.)

Et ce ne furent point les barbares du dehors qui allumèrent ces horribles flammes; ce furent, pour la plupart, ces ouvriers, ces femmes exécrables, ces enfants mêmes, ce misérable peuple enfin, que Paris avait corrompu et souillé par les provocations de ses scandales; dignes instruments choisis comme tout exprès pour montrer une fois de plus que les villes criminelles sont, elles aussi, punies par où elles ont péché...

Le dirai-je ? Les pierres elles-mêmes qui furent touchées par cet incendie, avaient à leur tour crié vengeance au Ciel : tant de ces édifices portaient la malédiction du travail profanateur du dimanche! Tant de ces murs des maisons, des théâtres

et des palais, suintaient pour ainsi parler la luxure et le blasphème (1) !

O Paris ! ô Paris ! Si ces effroyables catastrophes ne font aucune impression sur toi, si, malgré ces terribles avertissements, tu persistes dans tes voies mauvaises, oh ! alors, prends garde que ta ruine totale ne soit décrétée dans les conseils éternels ! Beaucoup de prédictions avaient annoncé que le feu vengeur s'allumerait dans tes murs : les esprits forts s'en étaient moqués, et pourtant voilà ces prédictions en partie réalisées : Dieu est assez puissant pour les réaliser tout entières et jusqu'au dernier iota !

---

(1) Le prophète Habacuc avait ainsi annoncé la ruine de la Babylone assyrienne : « Lapis de pariete clamabit... Væ qui ædificat civitatem in sanguinibus, et præparat urbem in iniquitate. Numquid non hæc sunt à Domino ? Laborabunt enim populi in multo igne. » (II, 11, 12, 13.)

CHAPITRE XIII

La Commune et les Communeux de Paris.

ET NUNC INTELLIGITE... ERUDIMINI...

Le grand philosophe Leibnitz a écrit ces paroles si dignes d'être méditées : « Ceux qui se croient déchargés de l'importune crainte d'une Providence qui les surveille et d'un avenir qui les menace, lâchent la bride à leurs passions et tournent leur esprit à séduire et à corrompre les autres; et, s'ils sont ambitieux et d'un caractère un peu dur, *ils seront capables de mettre le feu aux quatre coins de la terre,* et j'en ai connu de cette trempe. »

Et nous aussi nous les avons connus, nous les avons vus à l'œuvre, ces hommes dont parlait le philosophe allemand.

Pitié pour ceux qu'ils ont égarés ! mais éternelle exécration sur eux ! Honte aussi sur ceux qui ont

voulu pactiser avec ces monstres, ou faire appel en leur faveur à la compassion, à l'indulgence! Ces sympathies, on voudrait les attribuer à un sentiment d'humanité; hélas! on est bien forcé d'y voir tout autre chose...

Certes une âme chrétienne ne peut que déplorer amèrement le prodigieux aveuglement de ces misérables, et c'est un devoir pour nous tous de supplier Dieu qu'il les épargne dans l'autre vie. Mais quant au sort qu'ils ont subi dans la vie présente, il était cent fois et mille fois mérité. Jamais ne fut faite avec plus de justice une plus juste épuration de l'espèce humaine. Jamais la société n'usa plus légitimement du droit d'arracher à ses propres entrailles une telle masse de gangrène et de *sang impur* (c'est de ce nom même, on le sait, que la conscience publique avait d'abord stigmatisé ces futurs assassins et pétroleurs.)

Et pourtant il était bon qu'ils apparussent tels qu'on les a vus sur le théâtre de leurs exploits, car ç'a été un enseignement salutaire et instructif entre tous, que celui qui nous a été donné par ces ilotes d'un nouveau genre, s'étalant au grand jour dans toute l'horreur de l'ivresse révolutionnaire et satanique. A travers les flammes qu'ils ont allumées, au-dessus des ruines qu'ils ont faites et du sang qu'ils ont répandu, s'élève et plane la

grande voix de la Providence qui crie aux hommes : « *Et nunc intelligite... erudimini !* Et maintenant comprenez... Instruisez-vous ! »

Oui, instruisez-vous, vous qui ne connaissiez pas encore les Sociétés secrètes... C'est l'une d'elles, l'*Internationale*, comme elle se nomme, qui a tramé cet infernal complot, et nul n'ignore que ce qu'elle a fait à Paris n'est qu'une très-faible partie de ce qu'elle prépare à la société tout entière. Quant à la Franc-Maçonnerie, il est notoire aussi que *dix mille* au moins de ses adeptes, *cinquante-deux loges*, ont solennellement adhéré au programme de la Commune... Il importe bien peu que les représentants officiels de la secte aient désavoué cette odieuse complicité : on sait trop bien ce que valent ces désaveux-là ; les véritables chefs de la Franc-Maçonnerie ne sont pas ses représentants officiels (1).

Et vous écrivains, professeurs, orateurs, vous qui, dans vos livres, votre enseignement, vos discours, avez sapé la base de toutes les vérités morales et religieuses, ah ! sachez-le bien, vous n'êtes point innocents des crimes monstrueux qui ont souillé Paris. Quand une fontaine a été empoisonnée, celui-là a sa part de responsabilité, qui n'y

(1) Voir la note C à la fin du volume.

a jeté qu'une seule goutte vénéneuse. Et qui de vous oserait affirmer que pas une goutte de poison n'est tombée de ses lèvres ou de sa plume sur le cœur de ces *communeux*, ou du moins dans le milieu social qui les a formés et préparés ? Qu'ont-ils fait, après tout, si ce n'est mettre en pratique vos doctrines, en en tirant les dernières conclusions rigoureusement logiques ? Vous aurez beau protester contre ces horribles conséquences : on l'a remarqué avec infiniment de raison, *le peuple est conséquent, si les sophistes ne le sont pas*. Quand on a dit à ce peuple que Dieu n'est qu'un mot, que la conscience n'a aucun compte à lui rendre; que toute la destinée humaine se termine à la vie présente ; quand on a tout fait pour extirper tout sentiment de respect pour Jésus-Christ et son sacerdoce, pour l'autorité religieuse et la puissance sociale; quand surtout, au nom du plus abominable de tous les systèmes, on a nié le libre arbitre et proclamé le fatalisme, amnistiant ainsi très-explicitement tous les forfaits : on n'a plus le droit de protester à l'heure où les masses traduisant dans les faits les négations de ses docteurs, secouent le joug de tous les devoirs et se portent à tous les excès. Du moment que le principe même de l'obligation morale est supprimé, vol, pillage, incendie, tout est légitime.

Et vous, hommes de la presse antichrétienne et révolutionnaire, si vous étiez capables de voir et de comprendre, vous verriez et comprendriez enfin quel est l'exécrable métier que vous faites. Si nos temples ont été dévastés, si nos prêtres ont été assassinés, la conscience de tous les honnêtes gens vous impute à bon droit une large part de responsabilité dans ces crimes. N'étiez-vous pas là depuis longtemps soufflant chaque jour la haine de la religion, et dénonçant aux vengeances populaires les prêtres et les ordres religieux? Vous aviez rempli par anticipation le rôle de Fouquier-Tinville, et vos accusations n'ont été que trop bien comprises.... Je l'affirme avec l'indomptable énergie de ma certitude, tels et tels d'entre vous sont plus coupables devant la divine et éternelle justice (je ne parle point de la justice humaine), oui beaucoup plus coupables et plus criminels que les vulgaires scélérats qui ont fusillé l'archevêque de Paris.

Mais la voix des consciences honnêtes et celle des événements auront beau parler : les hommes d'une certaine presse n'entendront rien. Déjà ils ont repris avec un nouvel acharnement leur œuvre de calomnies systématiques, et ils continueront ainsi jusqu'à ce que les détestables produits de leur plume viennent à se transformer

une seconde fois en flammes de pétrole et en balles d'assassins....

Puissent-ils comprendre, ceux-là du moins qui n'ont pas le cœur entouré d'une triple cuirasse de perversité !

O vous donc, âmes honnêtes, qui que vous soyez, rompez et brisez enfin avec cette presse aussi antisociale qu'antireligieuse, et que vos souscriptions n'aillent plus stipendier ces affreux folliculaires qui pervertissent vos consciences, et préparent à notre pays des calamités plus épouvantables encore peut-être que celles dont il vient d'être accablé.

Et vous qui exercez une influence plus ou moins grande sur les classes ouvrières, songez à l'immense responsabilité qui pèse sur vos têtes. Malheur à vous si vous ne travaillez à instruire, à moraliser ces masses ignorantes et trop faciles à séduire ! Alors vous verrez encore surgir pour votre ruine une nouvelle et plus compacte génération de *pétroleurs* et de *pétroleuses*.

Et vous, plus que tous les autres, hommes d'État et de gouvernement, instruisez-vous, et mesurez l'effroyable profondeur des plaies qui dévorent les entrailles de la société française. Ce

n'est point par de vains palliatifs que vous guérirez cette grande malade. Il n'y a qu'un remède, et Pie IX vous l'a indiqué. La Commune de Paris a été la plus éclatante justification du *Syllabus;* elle en a donné la démonstration par l'absurde et par l'horrible.

CHAPITRE XIV

Pourquoi la Providence a-t-elle permis que la France catholique fût châtiée par la Prusse protestante ?

Cette objection a vivement préoccupé un certain nombre d'âmes chrétiennes. La solution en était pourtant des plus simples et des plus faciles. Il suffisait de reconnaître que la France méritait d'être châtiée ; dès lors, nul ne pouvait faire un reproche à la Providence d'avoir fait choix de tel instrument plutôt que de tel autre.

Dieu, selon la pensée du comte de Maistre, laisse souvent exécuter d'une manière très-injuste et avec des intentions très-coupables des punitions qui sont très-justes à l'égard de ceux qui en sont frappés. — Quand il voulait punir le peuple d'Israël, il se servait des Égyptiens, des Philistins,

des Assyriens ou autres nations idolâtres, non pas que ces peuples fussent meilleurs qu'Israël, mais tout simplement parce que Israël avait besoin d'être rudement corrigé.

Du reste, si nous voulons être justes, nous devrons avouer que, dans sa lutte avec la Prusse, la France a reçu ni plus ni moins que l'application de la loi providentielle développée plus haut : *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur.*

Sans remonter jusqu'à Richelieu, Louis XIV et Louis XV, il est certain que c'est la politique française qui a le plus efficacement contribué aux agrandissements de la Prusse protestante. Qu'est-ce qui a fait Sadowa avec tous ses immenses résultats, sinon le second Empire ?

De plus, n'oublions pas que c'est la France qui a déclaré la guerre. Je n'examine point d'ailleurs si elle aurait eu raison ou tort de la faire à un moment donné; ce que je constate, c'est que le motif qui fut alors mis en avant était de tout point insuffisant, bien que l'excitation du premier moment ait pu à cet égard nous faire illusion à nous-mêmes.

Je n'examine pas non plus si les Allemands avaient plus ou moins le droit, comme ils le pré-

tendent, de nous demander un jour ou l'autre leur revanche pour les dévastations que le premier Empire avait commises chez eux, sans compter bien d'autres griefs plus anciens, comme, par exemple, cet incendie du Palatinat dont ils ont gardé un si profond ressentiment. Je laisse ces questions d'histoire ou de pure politique, et j'indiquerai seulement ici une considération morale, plus en rapport avec la nature et l'objet de cet écrit.

Il y a longtemps qu'on en a fait la remarque, notre pays s'était pris depuis plusieurs années d'un fol engouement pour les plus détestables productions de l'Allemagne. Madame de Staël, M. Cousin, dans l'une des premières phases de sa vie philosophique, avaient commencé à nous inoculer ce goût étrange ; les Quinet, les Renan, les Vacherot et une foule d'autres écrivains, notamment ceux de la *Revue des Deux-Mondes,* ont continué la même œuvre de propagande. Tous ces hommes ont débité en détail chez nous et à l'étranger les rêves de l'hégélianisme, les spéculations de l'exégèse germanique, et tout l'arsenic intellectuel qui s'élaborait de l'autre côté du Rhin.

« Sans doute, dit fort bien l'auteur d'un livre récent et très-remarqué, c'est le germanisme qui est le vrai père de la négation contemporaine; mais c'est après qu'elle fut clarifiée par l'esprit français germanisé, que cette négation devint le poison de l'Europe. Les premiers éclaireurs de l'Allemagne en France, ce ne sont point les uhlans; ils se nomment Cousin, Renan, etc. Ce sont eux qui ont prussifié intellectuellement notre pays, avant que Bismarck songeât à le dominer militairement.... Aussi laissez passer l'Allemagne sur le corps endolori de la France; en recevant ses coups, la France saura ce que vaut la sagesse de cette nation trop imitée par nous.... En comparant l'Allemagne séduisante et chimérique de nos auteurs à l'Allemagne de Guillaume et du canon Krupp, la France ne sera plus dupe de ses germanisants, et traitera leurs chantages scientifiques comme une vraie trahison par le sophisme, et une manière indirecte de livrer la patrie à l'ennemi. En d'autres termes, l'invasion des armées allemandes *nous punit de nous être laissé envahir par les idées allemandes*. Seulement, comme nous avons réduit en pain du peuple les blasphèmes qui demeurent un simple luxe philosophique au-delà du Rhin, Dieu jette aujourd'hui nos séducteurs contre nous, en attendant qu'il retourne leurs

séductions contre eux. Tout cela ne serait-il point digne de la Providence (1) ? »

Fort bien, nous dira-t-on peut-être; mais, en fin de compte, la Prusse n'était-elle pas plus coupable que la France, et par conséquent n'était-ce pas justice qu'elle fût la première punie ?

Nous sommes à mille lieues de vouloir innocenter la Prusse, et nous croyons bien que, tôt ou tard, elle verra s'accomplir la menace du Prophète : *Væ qui prædaris! Nonne et ipse prædaberis* (2) ? Mais enfin, l'impartialité oblige d'avouer que, par bien des côtés du moins, cette nation n'était point aussi criminelle que la nôtre. Les doctrines monstrueuses écloses du cerveau de ses savants et de ses professeurs restent, en général, à l'état de *luxe philosophique*, comme parle l'écrivain que nous citions tout à l'heure ; elles ne sortent guère de la sphère restreinte où elles se produisent, et n'obtiennent point, comme chez nous, ce succès de vulgarisation qui les fait pénétrer dans les masses popu-

---

(1) *Dieu et les malheurs de la France*, par le R. P. Caussette. (Toulouse. E. Privat. Janvier 1871.)

(2) « Malheur à toi, spoliateur ! Ne seras-tu point spolié à ton tour? » (*Is.* xxxiii, 1.)

laires. Pareillement, les raffinements du luxe et de la corruption *civilisée*, la pire de toutes les corruptions, sont demeurés presque inconnus en dehors des grandes villes. L'autorité, sous toutes ses formes, a gardé son prestige aux yeux de l'aristocratie, aussi bien que des autres classes de la population. Le Gouvernement, tout luthérien qu'il est, « s'empresse de reconnaître que le premier devoir de l'école est d'*éduquer* plus que d'instruire, et que la religion est le fondement de l'éducation ; la loi naturelle, la morale indépendante ne lui plaisent guère ; ce sont de faibles préservatifs contre l'esprit d'insubordination. A Berlin, l'État se reconnaît pour chrétien ; et si l'article 12 de la constitution proclame la liberté religieuse, l'article 14 déclare que la religion chrétienne est la base de toutes les institutions religieuses du pays (1). »

Pour ce qui regarde les rapports de la Prusse avec la Papauté, l'on a pu dire, non sans vérité, que « les deux Napoléon, à eux seuls, ont fait verser cent fois plus de larmes à Rome que toute la dynastie des Hohenzollern. »

En tout cas, il est clair que la Prusse n'a point,

---

(1) *La Prusse et l'Allemagne*, par M. V. Cherbuliez. Nous empruntons cette citation à l'ouvrage sus-mentionné du R. P. Caussette.

comme la France, forfait à une mission et à une vocation providentielle. A ce point de vue donc, comme sous d'autres rapports encore, nous pouvons appliquer à notre pays les sévères reproches que Salvien adressait aux Romains, lesquels se plaignaient aussi d'avoir été vaincus par des peuples hérétiques :

« La sainteté de la vocation augmente l'énormité de la faute. Elle décide du péché, et plus on a reçu de grâces, plus on pèche gravement. C'est pourquoi la pureté de notre religion nous accuse, et Sodome sera condamnée moins sévèrement que Capharnaüm, à cause des miracles dont celle-ci a été témoin. Quant aux Goths et aux Vandales, il est vrai que leur victoire les a comblés d'honneur, et que notre défaite nous a humiliés ; mais s'ils sont hérétiques, ne le sommes-nous pas aussi du côté des mœurs ? S'ils s'agrandissent par nos pertes, tandis que nous pleurons dans l'adversité, ne faut-il pas l'attribuer à nos crimes plutôt qu'à Dieu ? Nous ne sommes vaincus que par nos vices. — Les Goths sont fourbes, mais ils sont chastes. Les Saxons sont cruels, mais ils ne sont pas voluptueux. Et puis, ne les trouvez-vous pas moins criminels que les catholiques, en commettant les mêmes crimes ? Quoiqu'ils aient les mêmes Écritures, ils n'ont pas les mêmes interprétations que

nous, ni la vertu des Sacrements comme nous. S'ils sont hérétiques, c'est sans connaissance de cause. Ils pèchent par la faute de ceux qui les enseignèrent mal, au lieu que nous péchons par notre propre malice. De là vient que Dieu les favorise en cette vie, parce que leur ignorance leur sert d'excuse, et qu'il nous châtie avec sévérité, parce que le mépris que nous faisons de la vérité nous rend indignes de pardon (1). »

Voilà des paroles qui semblent avoir été écrites tout exprès pour nous autres, Français ; elles sont faites pour nous confondre et nous fermer la bouche, chaque fois que nous serions tentés d'adresser nos reproches à la Providence.

Pour achever de nous édifier à ce sujet, il ne sera point inutile de comparer un moment les armées françaises et allemandes au point de vue de la religion et de la moralité.

Il faut noter d'abord qu'un bon tiers des soldats allemands étaient catholiques, et, je ne crains pas de le dire, infiniment meilleurs catholiques que l'immense majorité des nôtres. Quant à ceux

(1) *De Gubern. Dei,* passim. Nous reproduisons également cette citation d'après le R. P. Caussette.

d'entre eux qui étaient protestants, il faut bien avouer encore que leur conduite avait souvent de quoi faire rougir nos soldats.

Écoutons un de nos aumôniers qui écrivait ceci peu de temps après la catastrophe de Metz, dont il avait suivi toutes les douloureuses péripéties :

« Nos troupiers se permettent des jurements à faire dresser les cheveux sur la tête. Beaucoup se livrent à des excès déplorables d'ivrognerie et d'immoralité.... Nous avons pu remarquer dans nos ambulances, que nos blessés guérissaient difficilement, et que nos amputés succombaient presque tous. Ceci provenait sans doute de la pénurie où nous nous trouvions, grâce au blocus, en fait de vivres et de médicaments, mais révélait en même temps un sang bien appauvri. Le soldat prussien est plus moral, se porte mieux et guérit plus vite. — Le troupier français conserve très-peu de foi, et rien ne brille moins chez lui que le sentiment religieux. On dirait même, à l'entendre, qu'il suffit de servir l'empereur pour être dispensé de servir Dieu.... L'Allemand est plus mystique et beaucoup plus penseur. Il porte une Bible dans son sac, avec un livre de prières, et, dans son cœur, comme sur son casque, cette belle devise : *Avec Dieu et le roi, pour le pays de nos pères !*

» Qu'on me pardonne cette brutale franchise, et qu'on ne m'accuse pas de manquer de patriotisme. Dieu sait combien j'aime nos pauvres soldats, ce que j'ai fait pour eux, et combien il m'en coûte de rendre ainsi justice aux ennemis de ma patrie. Mais la vérité a des droits imprescriptibles, et cacher le mal, ce n'est pas le guérir.

» Quant à nos officiers, je n'ai eu qu'à me louer de leurs aimables procédés, et j'ai voué à plusieurs d'entre eux une éternelle gratitude. Cependant le prêtre se fait difficilement pardonner sa présence au milieu d'eux, parce qu'il représente, à leurs yeux, des préceptes impraticables et des dogmes impossibles. Quelques-uns se montrent franchement catholiques, même dévots; les autres sont déistes ou spirites, et un trop grand nombre matérialistes. Les premiers peuvent être braves sans cesser d'être conséquents, car l'on comprend qu'un homme sache se battre quand il est convaincu qu'un trépas héroïque lui ouvre l'accès à un monde meilleur; mais on ne comprend guère la bravoure chez les derniers. Quand on est persuadé qu'on n'est qu'une machine plus ou moins bien organisée, on doit éprouver une furieuse tentation, celle de dérober cette machine précieuse aux coups de l'ennemi, de peur qu'il ne la démonte. — Telle est peut-être la raison profonde du

drame lugubre que nous avons raconté... » (*Le Drame de Metz,* par l'abbé Marchal.)

Voilà les faits dans leur triste réalité. Je le demande à présent : à laquelle de ces deux armées la Providence devait-elle accorder la victoire, même à ne tenir compte que de sa valeur morale et religieuse ?

CHAPITRE XV

Le prétendu scandale de la décadence des races latines.

A l'objection que nous avons essayé de résoudre dans le précédent chapitre, s'en rattache une autre plus générale, et, il faut bien le dire, beaucoup plus spécieuse.

Depuis longtemps, l'état respectif des nations catholiques et des peuples schismatiques ou protestants, donnait lieu à certains rapprochements qui ne laissaient pas que d'étonner, et même de scandaliser bien des esprits. Les ennemis du catholicisme faisaient ressortir avec une complaisance marquée ces contrastes vraiment humiliants à certains égards, et ils ne manquaient pas de jeter sur l'Église catholique une responsabilité qui leur semblait écrasante. L'abaissement de

l'Autriche en 1866 leur fournit un nouveau thème d'accusation, qu'ils exploitèrent avec grand empressement. Cependant, tant que la France demeurait encore debout avec son prestige presque intact, le *scandale,* comme on l'appelait quelquefois, n'était point encore à son comble; et, notre patriotisme aidant, nous trouvions dans l'état prospère de notre pays une victorieuse réponse à toutes ces déclamations. Mais depuis les désastres inouïs et les humiliations sans exemple que nous avons subis, les adversaires du catholicisme semblent triompher sur toute la ligne. On les entend proclamer sur tous les tons la décadence irrémédiable des races latines — ou plutôt des peuples catholiques; car c'est au catholicisme qu'ils s'en prennent de tous les abaissements et de toutes les dégénérescences survenues aux nations de l'ouest et du midi de l'Europe, tandis qu'on met au compte du protestantisme ou des religions schismatiques toutes les prospérités et tous les triomphes anciens et nouveaux qui semblent le privilége exclusif des races du nord et de l'est.

Il ne saurait être question ici d'aborder sous tous ses aspects très-complexes le problème que nous venons d'indiquer. Pour en donner une solution tout-à-fait complète, il ne faudrait rien

moins qu'un livre tout entier. Nous nous bornerons à exposer, dans ce chapitre et les suivants, quelques rapides considérations, lesquelles suffiront cependant, croyons-nous, pour éclairer tous les esprits droits et sincères.

Étant donc admis qu'à l'heure où nous sommes, les peuples catholiques se trouvent, *à certains égards,* dans un état d'infériorité par rapport aux peuples hérétiques ou schismatiques, il s'agit de savoir (car là est tout le nœud de la difficulté,) si les premiers ont dégénéré parce qu'ils sont catholiques, et si les seconds ont prospéré parce qu'ils ne le sont pas.

Eh! bien, je dis que la réponse à cette question ne peut être qu'absolument négative. En effet, quiconque a seulement feuilleté l'histoire, sait fort bien que les races latines ont eu leurs périodes d'épanouissement et de gloire incomparable, et cela justement au moment où la vie religieuse et catholique circulait avec plénitude dans leurs mœurs et leurs institutions. Quand donc ont-elles commencé à décliner ? C'est à partir du jour où la fibre religieuse et catholique est venue à se relâcher en elles. Et pourquoi se trouvent-elles en ce moment dans une situation si abaissée? Parce

qu'elles se sont laissé envahir par un mal qui est, de son essence, la chose du monde la plus anti-catholique : *l'esprit révolutionnaire.*

Il faut constater ici un phénomène très-étrange, je l'avoue, mais aussi réel qu'il est décisif au point de vue du problème qui nous occupe. Ce phénomène, dont nous aurons à rechercher plus loin les causes, c'est que l'esprit de la révolution, qui est certainement le fruit et la dérivation naturelle de la révolte religieuse du XVIe siècle, s'est infiltré, s'est développé et propagé beaucoup plus parmi les nations catholiques, que chez les nations qui ont divorcé avec l'unité religieuse. Les premières ont répudié le principe de la Réforme, et en ont admis les conséquences ; les secondes au contraire, ont eu la sagesse de repousser les conséquences, tout en acceptant le principe.

Voyez, par exemple, l'Angleterre. Malgré sa rupture avec le catholicisme, nul peuple n'est demeuré plus foncièrement conservateur en matière sociale et religieuse. Dans ce pays, dit un écrivain qui fait autorité, « tous les hommes éclairés voient dans la religion chrétienne le principe de la civilisation moderne, la source de la prospérité générale et le fondement de la liberté. L'opinion contraire n'est jamais soutenue par un

écrivain prétendant à l'estime de ses concitoyens ; elle serait considérée comme une attaque formelle contre la société. Ceux qui tenteraient de propager, à cet égard, les paradoxes ayant chez nous un cours habituel, seraient exclus de toute réunion respectable. On admet comme une vérité expérimentale et comme un axiome que la religion est le point de départ de tout progrès ; qu'elle n'en peut compromettre aucun, et que, même dans l'ordre économique, elle est un moyen indispensable de succès.

» Les hommes d'État, les savants, les littérateurs, les artistes ; ceux qui occupent dans le gouvernement, dans l'armée, dans l'administration, dans l'agriculture et dans l'industrie les situations les plus éminentes, tous ceux enfin qui peuvent prétendre à diriger l'opinion publique, s'empressent en toute circonstance de manifester hautement ces convictions. Il n'est point de solennité publique où le culte n'apparaisse.... Tout homme parvenu aux rangs supérieurs de la société sait qu'il se flatterait vainement de fixer, pendant une suite de générations, dans sa famille, l'amour du travail, les bonnes mœurs et le bien-être qui en découle, s'il n'assurait d'abord chez ses enfants, à l'aide des principes religieux, la continuité des bonnes traditions qu'il a lui-même reçues de ses

pères. Les convictions qui s'appliquent à la direction de la famille, s'étendent avec la même efficacité au gouvernement de la commune, de la province et de l'État. L'ordre public ne paraît être garanti, quels que soient les sentiments religieux des classes inférieures, que si les classes dirigeantes trouvent dans de fermes croyances le mobile de leurs actions et le principe de l'autorité qu'elles exercent. » (*La Réforme sociale,* par M. Le Play.)

Admettons, si l'on veut, qu'il y ait quelque empreinte d'exagération dans ces appréciations de l'éminent publiciste; toujours est-il qu'elles demeurent exactes et vraies quant à la substance (1).

Or, si l'Angleterre a gardé tant d'éléments de vie chrétienne, l'honneur en revient tout entier, non pas à la réforme de Henri VIII ou de ses successeurs, mais bien au sens judicieux de cette grande race anglo-saxonne, à son tempérament essentiellement conservateur, je dirais volontiers à ses instincts catholiques. Car, en dépit de tous les préjugés antipapistes qui l'ont égaré, le peuple anglais a maintenu une foule de traditions, de

---

(1) Si nous avons bonne mémoire, Mgr Manning, il y a quelques mois, s'exprimait à peu près dans le même sens dans un discours résumé par l'un des correspondants de l'*Univers*.

pratiques, de croyances qui sont autant de restes très-vivaces de son ancienne religion. Pour ce qui est de sa constitution politique et de ces admirables institutions locales qui font sa force et sa gloire, on sait aussi que c'est dans son passé catholique qu'il en faut chercher l'origine.

Il résulte très-clairement de tout cela qu'on ne peut en aucune façon attribuer les prospérités de la nation anglaise aux nouvelles croyances ou institutions religieuses qu'elle s'est données au XVIe siècle, mais bien, je le répète, à ses qualités naturelles, et aussi à ces profondes empreintes de catholicisme qu'elle a gardées.

Nous en dirons à peu près autant du peuple russe. La force de cet immense empire réside principalement dans ces paysans aux mœurs patriarcales, dont nos soldats ont admiré en Crimée la piété fervente, bien que peu éclairée. Ces masses appartiennent sans doute pour la plus grande partie au schisme ; mais elles n'y appartiennent que d'une manière inconsciente, pour ainsi dire ; et du plus grand nombre au moins on peut affirmer que ce sont des catholiques à l'état latent.

Quant à la Prusse luthérienne, il est incontestable que ses succès sont dus, pour la plus grande partie, à ses vertus naturelles, telles que l'esprit de discipline et la persévérance dans le travail.

Mais ces qualités, voudrait-on prétendre qu'elles sont un effet propre du protestantisme? On se tromperait étrangement, car enfin l'histoire nous montre ces mêmes qualités s'épanouissant avec autant ou plus d'éclat encore chez certains peuples païens, les Romains, par exemple.

C'est qu'en effet il existe un fonds, un *substratum* de vertus naturelles qui sont, jusqu'à un certain point, indépendantes de la religion surnaturelle. — Néanmoins, il est vrai aussi qu'elles ne reçoivent que de cette dernière leur perfection et leur complet développement. Et voilà pourquoi on remarquera toujours dans les civilisations non catholiques des côtés et des revers affreusement repoussants. Il n'y a guère d'exemple, dans l'histoire, d'une politique plus immorale et plus honteuse que celle qui a présidé à la formation et aux développements de la Prusse. La dernière guerre que cette puissance nous a faite a été marquée par des traits de barbarie et de rapacité féroce qui rappelaient parfois les plus hideux souvenirs de l'histoire des Vandales. Si les accusateurs du Catholicisme tenaient quelque peu à garder les apparences de l'impartialité, ils ne devraient point oublier ces choses. Vous portez à la gloire du Protestantisme des qualités naturelles qui ne lui appartiennent nullement; portez donc

aussi à sa charge les méfaits et les crimes qui ont tout au moins quelque connexion logique avec ses doctrines !

Non, le Protestantisme n'a rien à revendiquer dans les succès de la Prusse, pas plus que l'Anglicanisme ou le Photianisme dans les prospérités de l'Angleterre ou de la Russie (1).

Encore moins faudrait-il rendre le Catholicisme responsable des défaites et des abaissements de la France. La suprême injustice d'une pareille accusation pourrait au besoin se démontrer par un fait éclatant que tout le monde a pu constater dans la dernière guerre.

S'il était vrai que le Catholicisme fait nécessairement dégénérer les peuples, qu'aurions-nous vu au moment où la France a été envahie par l'Allemagne ? Évidemment, les provinces les plus catholiques de notre pays auraient donné au plus haut degré l'exemple de la défection et de l'aplatissement ; et, au contraire, l'énergie patriotique se serait montrée à sa plus haute puissance dans les provinces qui n'ont plus, pour ainsi dire, rien

(1) Voir l'ouvrage capital de Balmès : *Le Protestantisme comparé au Catholicisme dans ses rapports avec la Civilisation européenne.*

de commun avec le Catholicisme. Or, est-ce là ce qui a été vu et observé ? Non, c'est précisément l'inverse. On a constaté avec douleur qu'il s'est trouvé des populations qui ont trop faiblement acquitté leur dette envers la patrie, et dont l'attitude en face de l'ennemi nous faisait parfois rougir de porter le nom de Français. Je ne nommerai point ces populations, mais ce que je puis dire et ce qui est trop notoire, c'est qu'elles n'appartiennent pas aux provinces les plus renommées pour leur ferveur religieuse.

En revanche, les pays où la foi catholique a conservé son empire, tels que l'Alsace et la Bretagne, pour ne point en nommer d'autres, ont fait preuve d'un dévouement patriotique qui aurait sauvé la France, si les autres provinces avaient concouru dans la même proportion à la défense commune. Je sais bien qu'on a pu reprocher à la Bretagne Conlie et ce qui en a été la triste suite ; mais, en vérité, pour amener ces résultats, pour gaspiller ces ressources, ces forces, ces énergies, il a fallu des prodiges d'ineptie, dont on ne voudra point apparemment faire peser la responsabilité sur la foi armoricaine. En dépit de cela, et malgré quelques taches sur sa robe d'hermine, la vieille Armorique a porté bien plus que sa part

du fardeau de la guerre. Ses fils ont montré qu'ils savaient souffrir et mourir noblement. Et pourquoi? Parce qu'ils ne se prenaient pas pour de pures machines, et qu'ils ne cédaient point, comme tant d'autres, à la *furieuse tentation de dérober ces précieuses machines aux coups de l'ennemi.*

Que n'aurais-je point à dire de ces soldats catholiques par excellence, de ces zouaves de Pie IX, qui ont forcé leurs plus grands ennemis (je ne dis pas les Prussiens, mais les journalistes mécréants) à proclamer leur bravoure sans pareille et leur dévouement incomparable? Ce seul exemple en dit assez à tout homme de bonne foi.

La France a été vaincue, non point parce qu'elle était catholique, mais parce qu'elle n'était pas assez catholique, et surtout parce qu'elle était beaucoup trop révolutionnaire.

CHAPITRE XVI

Pourquoi les nations catholiques sont-elles devenues plus révolutionnaires que les peuples protestants ou schismatiques.

Voici bien, en effet, comme nous l'avons dit, un phénomène des plus étranges. En principe et en droit, la Révolution est l'antipode même du Catholicisme; et en fait, cependant, c'est parmi les nations catholiques que la maladie révolutionnaire est passée en quelque sorte à l'état endémique. Quelles sont donc les raisons de cette singulière antinomie?

Pour en donner l'explication, nous pourrions d'abord invoquer une raison purement physiologique.

Il est de ces prédispositions naturelles, de ces défauts de tempérament ou de caractère, que la

religion elle-même ne saurait jamais réformer radicalement. Sans doute, la vie des Saints nous fournit l'exemple de certaines transformations individuelles qui tiennent du prodige : la sainteté portée à son plus haut degré finit par créer des tempéraments au rebours des inclinations natives. Il en serait de même des nations, si elles étaiént capables d'une vertu héroïque ; mais on comprend que l'héroïsme de la vertu demeure comme nécessairement le partage d'un petit nombre. D'où il résulte qu'un peuple catholique, par exemple, pris dans sa masse, conservera toujours plus ou moins le fonds de défauts et de penchants désordonnés qu'il tient de sa constitution physiologique. Ce qui n'empêchera point toutefois que les croyances religieuses n'exercent sur ce peuple une influence très-réelle, pourvu qu'il pratique sa religion sérieusement, et non d'une manière toute superficielle.

Cela posé, remarquons seulement que les races latines sont naturellement plus remuantes, plus ardentes et plus inflammables que les races germanique ou anglo-saxonne. Il semble qu'il ne faille pas autre chose pour expliquer comment l'Italie et la France sont de caractère plus révolutionnaire que l'Angleterre et la Prusse.

Mais, bien que cette raison ne soit pas sans valeur et qu'il faille la faire entrer en ligne de compte pour sa juste part, il est nécessaire pourtant de recourir à des causes plus profondes.

L'une de ces causes, et la principale sans doute, c'est l'action occulte, et cependant très-visible dans ses effets, que les puissances infernales exercent sur l'humanité en général, et sur les sociétés catholiques en particulier. — Écoutons saint Cyprien :

« Nous comprenons, dit ce grand docteur, et nous pénétrons dans toute la lumière de notre cœur les saints et salutaires desseins de la Majesté divine, et les raisons pour lesquelles on a vu s'élever subitement cette nouvelle persécution, et pourquoi la puissance séculière s'est élevée contre l'Église, contre le bienheureux martyr Corneille et contre nous. Dieu, pour confondre les hérétiques, a voulu montrer... quels étaient ceux que l'ennemi attaquait, et quels étaient au contraire ceux que le monde épargnait, parce qu'ils lui appartenaient. Car *l'ennemi de Jésus-Christ ne persécute et n'attaque que les soldats et les camps de Jésus-Christ. Il ne s'embarrasse pas des hérétiques déjà tombés et devenus siens. Il cherche à terrasser ceux qui sont encore debout.* » (*Epist.* 58.)

Ces dernières paroles du saint évêque renfer-

ment, croyons-nous, la véritable solution du problème dont nous nous occupons. — Il est évident que les nations qui possèdent la pleine vérité religieuse, doivent être l'objet spécial de la haine et des poursuites de l'Esprit de mensonge, et l'on comprend que le *premier de tous les révolutionnaires*, ainsi qu'on l'a appelé, ne peut être étranger aux mouvements de la Révolution moderne contre certains peuples catholiques. Voyez plutôt de quel côté il dirige les efforts de ces deux grandes institutions qui sont, à cette heure, les principaux instruments de la Révolution, et, je dirai volontiers, les deux chefs-d'œuvre de la politique infernale : je veux parler des Sociétés secrètes et de la Presse antichrétienne.

Les Sociétés secrètes peuvent bien avoir quelquefois leurs centres dirigeants dans un pays hérétique ; mais vous remarquerez toujours qu'un instinct très-sûr les conduit à porter ailleurs leurs visées et leurs coups. De même pour le journalisme antichrétien. Vous ne le verrez guère embrigader ses combattants pour battre en brèche les institutions anglicanes, luthériennes, calvinistes ou moscovites. A peine de loin en loin quelques décharges de mousqueterie inoffensive. Mais la guerre sérieuse, la guerre sans repos ni trêve, la guerre à outrance et à mort, la guerre

inexpiable, comme parlait l'antiquité, vous savez à qui et à quoi on la fait. Serait-ce donc tout simplement par la haine de la superstition, comme ces honnêtes folliculaires se plaisent parfois à le dire ? On pourrait à la rigueur les croire, s'ils réservaient une partie de leurs colères contre le Protestantisme, par exemple ; mais non, le Protestantisme, pas plus que le Mahométisme ou le Bouddhisme, ne leur porte ombrage ; c'est au Catholicisme seul qu'ils ont voué cette haine que je ne puis caractériser autrement qu'en l'appelant *satanique*.

Le secret de cette tactique et le dernier mot de ce mystère d'iniquité nous ont été révéles par l'infaillible oracle du Maître : « *Vos ex patre Diabolo estis ; et desideria patris vestri vultis facere ;* vous êtes les enfants du démon, et vous ne voulez qu'accomplir les désirs de votre père. Il a été homicide dès le commencement ; il n'est point demeuré dans la vérité ; et il ne parle que mensonge.... » *(Joan.* VIII, 44.)

Il faut plaindre les esprits à courte vue qui ne savent voir qu'un phénomène purement naturel, dans cette attitude des Sociétés secrètes et de la Presse révolutionnaire vis-à-vis du Catholicisme. Quand on veut se donner la peine d'aller au fond des choses, on se convainc bien vîte qu'il y a là

une preuve palpable de l'intervention de l'Esprit des ténèbres ; et alors, bien loin de se scandaliser de ces efforts sans cesse renaissants que la Révolution dirige contre l'Église et les nations catholiques, on y trouve un signe assuré de la divinité du Catholicisme. Car il n'y a que le vrai, le surnaturel, le divin, qui aient le privilége de provoquer à ce point les haines et les fureurs de toutes les mauvaises passions (1).

Ajoutons ici quelques observations indispensables pour compléter ce qui précède.

On entend dire et répéter bien souvent, avec une sorte d'affectation, que certains peuples protestants l'emportent sur les nations catholiques en honnêteté, en droiture, en moralité. — Rien n'est certainement moins fondé en thèse générale, que cette prétendue supériorité des nations protestantes. Ce qu'on peut accorder, c'est qu'il y a

---

(1) Signalons aussi à la méditation des esprits réfléchis un autre fait non moins significatif. — Il est très-remarquable que l'affection morale qu'on appelle le *respect humain* ne se rencontre guère que parmi les catholiques. On cherchera vainement à se rendre compte de ce mystère, à moins d'admettre que le *respect humain* est le résultat de l'influence du démon sur l'opinion et par l'opinion.

parfois chez telle ou telle population protestante plus de qualités naturelles et moins de vices caractérisés, que chez telle ou telle population catholique, prise en particulier.

Cela se comprend sans peine après ce que nous venons de dire. Il y a d'abord la raison *physiologique*. Veuillez seulement rapprocher le tempérament anglais du tempérament italien ou espagnol, et vous vous rendrez compte de beaucoup d'anomalies qui choquent au premier abord.

De plus, songez que l'Esprit du mal, comme nous l'avons constaté avec saint Cyprien, s'attaque avec infiniment plus de violence aux membres de la véritable Église de Jésus-Christ. Lors donc que cet ennemi de tout bien prend un certain empire sur un peuple catholique, lorsque surtout il parvient à lui inoculer le virus rationaliste ou révolutionnaire, vous ne devez pas être surpris si vous voyez s'opérer au milieu de ce peuple un effroyable travail de décomposition morale. C'est qu'en effet les doctrines du Rationalisme et de la Révolution sont bien autrement corrosives et corruptrices que celles du simple Protestantisme. La négation protestante laisse du moins subsister un fonds de croyances surnaturelles; elle ne supprime point Dieu, Jésus-Christ, la loi divine et la prière; au

lieu que la négation révolutionnaire pleinement caractérisée fait table rase de toutes les croyances et pratiques religieuses, et n'épargne pas même les bases fondamentales de la morale naturelle. D'où il suit qu'un protestant resté fidèle à sa religion sera incomparablement meilleur qu'un catholique révolutionnaire. — Il serait plus juste de dire que ce dernier sera beaucoup plus *protestant* que le premier.

Nous n'ignorons point qu'un très-grand nombre de catholiques, tout en ayant pratiquement apostasié le catholicisme, n'ont pas pour cela arraché entièrement de leurs cœurs la foi de leur baptême. Aussi arrive-t-il fréquemment que le peu qu'ils en ont conservé les arrête et les retient encore jusqu'à un certain point sur la pente du vice ou du crime. Mais il n'arrive pas moins souvent que ce frein se trouve être totalement inefficace et impuissant. C'est le triste privilége du libre arbitre de pouvoir se soustraire d'une manière presque absolue aux influences des croyances religieuses; et même il n'est point rare que certains restes de foi demeurés encore vivants au fond des âmes dévoyées, contribuent, comme cause *occasionnelle,* à pousser ces âmes jusqu'aux plus extrêmes limites de la perversion. Car tant qu'on garde encore la foi, on garde aussi le remords; or, le

cœur humain est ainsi fait que, quand il veut étouffer ces derniers reproches de sa conscience, il se précipite avec frénésie dans les plus épouvantables excès. — « Heureux, disait Mathan, si je puis... *à force d'attentats perdre tous mes remords !* » — Voilà le secret de certaines vies, dont nous avons peine à comprendre les désordres et les crimes monstrueux.

Dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, c'est une loi que la profondeur des chutes soit en proportion directe de la hauteur d'où l'on tombe ; et la sagesse antique a dit avec infiniment de raison qu'il n'y a *rien de pire au monde que la corruption du meilleur : Corruptio optimi pessima.*

C'est en ce sens, j'imagine, qu'un général français a pu naguère stigmatiser, dans un discours célèbre, ce qu'il appelait la *corruption italienne*. A coup sûr, rien n'eût été plus injuste que cette parole, si on avait prétendu l'appliquer à la masse des populations de l'Italie ; mais rien n'est plus vrai ni plus juste si l'on entendait parler de certains mauvais catholiques, et surtout de certains sectaires révolutionnaires de ce pays ; car, en vérité, je ne sais s'il est au monde une engeance plus fausse, plus vile et plus lâchement scélérate.

En cette matière d'ailleurs, nous serions, pour

notre compte, tout disposé à faire toutes les concessions qu'on voudrait exiger, à la seule condition que la justice permette d'y souscrire. Mais toutes ces concessions faites aussi largement que possible, nous demanderons à notre tour à nos adversaires ce qu'ils prétendent en inférer contre une religion qui condamne, non-seulement tous les crimes et tous les vices, mais encore toutes les faiblesses et toutes les défaillances humaines ; — une religion pour laquelle il n'existe point d'autre idéal que cette parole de son fondateur : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait ! » Accusez, à la bonne heure ! le libre arbitre, les passions, le tempérament ; et surtout n'épargnez pas le grand coupable, l'ennemi du genre humain en général, et des peuples catholiques en particulier. Mais, de grâce, ne mettez point le Catholicisme en cause ; ou bien soyez jusqu'au bout conséquents avec vous-mêmes, et dites qu'en France, par exemple, c'est le Catholicisme qui a donné le mot à Voltaire et à sa troupe enragée, pour attaquer la foi et les mœurs ; dites que c'est le Catholicisme qui a soudoyé les romanciers licencieux et le journalisme corrupteur ; dites que c'est lui qui provoque la violation du dimanche, la désertion de l'église et de l'école religieuse ; que c'est lui enfin qui favorise et glo-

rifie le cabaret, et tous ces foyers de démoralisation dont l'influence délétère grangrène jusqu'à la moëlle nos villes, nos campagnes et nos centres industriels.

Nous pourrions maintenant prendre aussi à partie les nations protestantes; et certes, nous aurions beau jeu à mettre en relief certains côtés, assurément peu flatteurs, de leur caractère et de leurs mœurs privées et sociales (1). Mais à quoi bon user ici de ce droit de représailles? Après tout, la supériorité du Catholicisme resplendit avec un éclat qui défie toute comparaison.

Qu'on nous montre au sein de n'importe quelle hérésie un seul de ces prodiges de vertu chrétienne que l'Église catholique a produits et qu'elle ne cesse de produire en si grand nombre, et qui se nomment les *Saints*!

Qu'on nous montre parmi les sociétés schisma-

---

(1) Indiquons seulement en passant ce fait du paupérisme anglais, la chose la plus bestiale peut-être qui soit au monde; et puis cette politique abominablement égoïste dont lord Palmerston a été la personnification la plus cynique. Elle consistait à fomenter sur le continent les complots et attentats révolutionnaires pour le bien de l'Angleterre, premièrement, et pour le mal d'autrui, secondement.

tiques ou protestantes, ces œuvres et ces institutions de charité, de zèle et de dévouement, dont la merveilleuse expansion atteste encore aujourd'hui — et aujourd'hui surtout — la prodigieuse fécondité et l'intarissable vie du Catholicisme !

Enfin (et ceci est, en un sens, plus décisif que tout le reste), qu'on nous montre un seul catholique embrassant le Protestantisme pour devenir plus vertueux, plus humble et plus saint... Nous autres, nous ferons voir une infinité de protestants et d'anglicans qui reviennent au Catholicisme uniquement parce qu'ils se sont convaincus que là est la seule voie de la sainteté et du salut. En vérité nous faisons d'excellents échanges avec les églises séparées : nous leur cédons des Achilli, des Pantaleone, et autres gens de même espèce ; en retour, elles nous donnent des Stolberg, des Hurter, des Newman, des Manning, des Wilberforce, et tant d'autres dont nous avons le droit d'être fiers. Elles nous passent leur élite ; nous leur abandonnons notre écume !

CHAPITRE XVII

Quelques vues sur les desseins de la Providence dans la répartition des prospérités et des adversités entre les nations.

Nous abordons ici une nouvelle face de la difficulté que soulève l'état des nations catholiques comparé à celui des nations schismatiques ou protestantes. — Pourquoi voit-on la plupart de celles-ci prospères, florissantes, comblées de toutes les félicités temporelles, presque maîtresses et arbitres des destinées du monde ; tandis que les premières nous apparaissent trop souvent livrées à des disgrâces de toutes sortes, réduites parfois à une condition d'infériorité et presque d'ilotisme, parfois même à une espèce de martyre prolongé ?... — C'est encore là une de ces pierres d'achoppement où viennent s'aheurter bon nombre d'esprits. Du reste, nous ne chercherons pas à le

dissimuler, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, il n'a pas plu à la divine Providence de nous révéler tout le mystère de ses conseils, et il serait aussi inutile que téméraire de vouloir en sonder les intimes profondeurs. Peut-être nous sera-t-il donné cependant de répondre jusqu'à un certain point aux *pourquoi* dont il s'agit. Essayons du moins de poser quelques principes de solution aux difficultés principales.

Et d'abord, il est certain que c'est une loi générale du gouvernement providentiel de récompenser dans la vie présente les qualités et les vertus naturelles. Saint Augustin ne fait aucune difficulté de reconnaître que Dieu avait donné aux Romains l'empire du monde, comme prix et rémunération de ces vertus que l'Esprit Saint a louées dans le livre des Machabées. Un texte très-remarquable du prophète Ézéchiel nous fait voir la Providence livrant les richesses de l'Égypte à Nabuchodonosor, d'abord pour punir cette contrée, puis pour récompenser ce prince et son armée des fatigues qu'ils avaient endurées au siége de Tyr, en se faisant les instruments de la divine Justice contre cette ville. (*Ez.* XXIX, 18, etc.)

Or, si Dieu en a agi de la sorte à l'égard des peuples païens, pourquoi n'en ferait-il pas de

même à l'égard des peuples protestants ou schismatiques? On a dit, et non sans vérité, que l'Angleterre avait reçu la prospérité industrielle pour prix de sa fidélité à observer le repos du dimanche. Avec autant de raison l'on pourrait dire que la Providence a récompensé les vertus humaines de cette nation, en lui donnant le colossal empire des Indes et tant d'autres magnifiques colonies qui couvrent le globe. Assurément, il n'est rien en cela qui ne soit digne de la justice de Dieu.

Mais hâtons-nous de le remarquer, les plus grandes prospérités temporelles ne sont aux yeux de Dieu qu'un présent de peu d'importance et même de vil prix. Voilà pourquoi saint Augustin parlant des conquérants et de leur gloire, déclare que la récompense qu'ils ont reçue est vaine, comme eux-mêmes sont vains. *Receperunt mercedem suam, vani vanam.*

Les seules récompenses qui aient du prix aux regards de Dieu, sont celles de l'éternité ; quant à celles de la vie présente, il les distribue indifféremment aux méchants comme aux bons, de même qu'il fait lever le soleil et laisse tomber la pluie sur les injustes et les justes.

Écoutons encore saint Augustin commenté par Bossuet : « Dieu veut que nous sachions distinguer

entre les biens qu'il répand dans la vie présente, pour servir de consolation aux captifs, et ceux qu'il réserve au siècle à venir, pour faire la félicité de ses enfants ; *aliud est solatium captivorum, aliud gaudium liberorum.* La sage et véritable libéralité veut qu'on sache distinguer ses dons, ou pour dire quelque chose de plus fort, Dieu veut que nous sachions distinguer entre les biens vraiment méprisables qu'il donne si souvent à ses ennemis, et ceux qu'il garde précieusement pour ne les communiquer qu'à ses serviteurs : *Hæc omnia tribuit etiam malis, ne magni pendantur à bonis.* »

Après avoir ainsi exposé la doctrine de saint Augustin, Bossuet ajoute avec sa superbe éloquence :

« Et certainement, quand rappelant en mon esprit la mémoire de tous les siècles, je vois si souvent les grandeurs du monde entre les mains des impies ; quand je vois les enfants d'Abraham et le seul peuple qui adore Dieu, relégué en la Palestine, en un petit coin de l'Asie, environné des superbes monarchies des Orientaux infidèles ; et pour dire quelque chose qui nous touche de plus près, quand je vois cet ennemi déclaré du nom chrétien, soutenir avec tant d'armées les blasphèmes de Mahomet contre l'Évangile ; abattre sous son croissant la croix de Jésus-Christ, notre

Sauveur; diminuer tous les jours la chrétienté par des armes si fortunées; et que je considère d'ailleurs que tout déclaré qu'il est contre Jésus-Christ, ce sage distributeur des couronnes le voit, du plus haut des cieux, assis sur le trône du grand Constantin, et ne craint pas de lui abandonner un si grand empire, comme un présent de peu d'importance : — ah! qu'il m'est aisé de comprendre qu'il fait peu d'état de telles faveurs et de tous les biens qu'il donne pour la vie présente! Et toi, ô vanité et grandeur humaine, triomphe d'un jour, superbe néant, que tu parais peu à ma vue, quand je te regarde par cet endroit (1)! »

Tel est le véritable point de vue où il faut se placer pour apprécier à leur juste valeur les grandeurs et les prospérités des nations. Le chrétien qui saura considérer les choses du haut de ces sommets lumineux, ne sera pas tenté un seul instant de se scandaliser à la vue des agrandissements de la Prusse ou de la Russie.

On se figure d'ordinaire que c'est toujours une heureuse fortune pour un peuple de s'élever à un

(1) Sermon pour le jeudi de la deuxième semaine du Carême, sur la *Providence*. — On sait que l'Empire turc, devenu depuis longtemps l'*homme malade*, était alors la terreur de l'Europe chrétienne.

plus haut degré de puissance et d'influence. — « La Providence favorise quelquefois les peuples en leur donnant l'occasion de grandir tout à coup. » — Ainsi parlait Napoléon III dans une proclamation au début de la campagne d'Italie en 1859. S'il avait raison ou non de prendre pour une faveur de la Providence les agrandissements qu'il augurait pour le Piémont, l'avenir le fera voir plus complètement encore que le présent, déjà pourtant si instructif. L'élévation subite de certains peuples n'a souvent d'autre conséquence que de les exposer à une chute plus profonde; *tolluntur in altum, ut lapsu graviore ruant.* Qui ne sait par cœur les admirables réflexions de Bossuet sur les conquêtes d'Alexandre? « Il expira dans la fleur de son âge, plein des tristes images de la confusion qui devait suivre sa mort.... La Macédoine, son ancien royaume, tenu par ses ancêtres depuis tant de siècles, fut envahi de tous côtés comme une succession vacante; et après avoir été longtemps la proie du plus fort, il passa enfin à une autre famille. Ainsi ce grand conquérant, le plus renommé et le plus illustre qui fut jamais, a été le dernier roi de sa race. S'il fût demeuré paisible dans la Macédoine, la grandeur de son empire n'aurait pas tenté ses capitaines, et il eût pu laisser à ses enfants le royaume de ses pères. Mais

parce qu'il avait été trop puissant, il fut cause de la perte de tous les siens ; et voilà le fruit glorieux de tant de conquêtes ! »

Il est vrai que les agrandissements territoriaux flattent prodigieusement les vanités nationales, et parfois aussi ils favorisent les intérêts commerciaux et industriels. Mais au point de vue de la félicité réelle des peuples, le sort des petits États est souvent bien plus enviable que celui des grands. Il n'y a peut-être pas aujourd'hui au monde une population plus véritablement heureuse et prospère sous tous les rapports, que les deux modestes millions d'habitants du Canada. Fénelon ne se trompait guère quand il disait : « Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire ! » — Et encore rien n'empêche qu'un tout petit État ne fasse aussi bonne figure dans l'histoire que les puissances territoriales les plus considérables. Telles petites républiques italiennes ont eu plus de gloire littéraire et artistique que n'en aura probablement jamais tout l'immense empire de Russie.

C'est donc se tromper étrangement que de croire qu'un peuple catholique est moins favorisé qu'une nation protestante, quand il est placé dans une condition inférieure d'influence ou de développement de territoire.

Cette infériorité même lui vaut un avantage qui mérite d'être remarqué. « Ceux qui commandent aux autres, dit la sainte Écriture, seront jugés avec la plus grande rigueur ; les petits obtiennent facilement miséricorde ; mais les puissants sont puissamment punis (1). » En d'autres termes, les hommes ont à l'égard de Dieu une responsabilité qui s'accroît en proportion de la puissance qu'ils exercent ; et sans nul doute la même responsabilité existe pour les nations comme pour les individus. De même donc qu'en certaines circonstances la vie privée vaut beaucoup mieux que la vie publique — surtout dans ces situations troublées où le devoir devient étrangement difficile à remplir, et parfois peut-être plus difficile encore à connaître ; — de même aussi il vaut souvent beaucoup mieux pour un peuple se trouver réduit à un état d'influence médiocre ou presque nulle ; car, par ce fait même, il est dégagé des devoirs formidables qui s'imposent aux grandes nations. S'il n'a point les honneurs de la magistrature suprême, il n'en a pas non plus les charges, les soucis et la responsabilité.

---

(1) Judicium durissimum his qui præsunt fiet. Exiguo enim conceditur misericordia ; potentes autem potenter tormenta patientur. (*Sap.* VI, 6, 7.)

Ainsi, tout bien considéré, il n'y a certainement pas lieu de plaindre une nation quelconque, parce qu'elle est moins puissante qu'une autre. On serait même souvent bien plus dans le vrai, si l'on considérait cette condition inférieure comme un bienfait de la Providence.

Un préjugé et une erreur encore, c'est de se figurer que les nations catholiques ne devraient jamais être éprouvées par des adversités et des châtiments. Ce serait au contraire un grand malheur pour ces peuples et une espèce de marque de réprobation, si Dieu ne les punissait point quand ils le méritent. Il faut citer à ce sujet une page magnifique du second livre des Machabées. L'auteur sacré, avant de raconter les persécutions d'Antiochus, prémunit ainsi ses lecteurs contre toute tentation de scandale :

« Je conjure ceux qui liront ce livre de ne se point troubler à cause de tant de calamités, mais de considérer que ces maux sont arrivés, non pour perdre, mais pour régénérer notre nation. Car c'est la marque d'une grande miséricorde de Dieu envers les pécheurs, de ne pas les laisser longtemps vivre selon leurs désirs, et de les châtier promptement. En effet, le Seigneur n'agit pas à notre égard comme à l'égard des autres nations

qu'il souffre avec patience, se réservant de les punir dans la plénitude de leurs péchés, lorsque le jour du jugement sera arrivé. Pour nous, il n'attend point à nous châtier que nos péchés soient parvenus à leur comble ; mais, par un conseil de miséricorde sur nous, il nous punit quand nous sommes coupables, et ainsi nos châtiments même sont une preuve qu'il ne nous a point abandonnés. » (II *Mach.* VI, 12-16.)

On voit clairement par là que quand la Providence châtie une nation catholique, elle le fait par miséricorde, et parfois, sans aucun doute, par un sentiment de prédilection toute spéciale. « Dieu châtie ceux qu'il aime (1). »

L'expérience de tous les siècles constate qu'il n'y a rien de plus dangereux pour un peuple que les prospérités prolongées. Alors le luxe et tout son cortége corrupteur viennent infailliblement s'abattre sur ce peuple et dévorer lentement ses entrailles. Alors aussi, point d'autre remède pour lui, point d'autre moyen de régénération, que l'énergique médicamentation de la souffrance et de l'adversité.

De plus, songeons qu'il y a pour les nations des

---

(1) Quem enim diligit Deus, castigat. (*Hébr.* XII, 6.)

intérêts incomparablement plus précieux que ceux de la prospérité temporelle; ce sont les intérêts des âmes et de leur éternel avenir. Or, à ce point de vue, les châtiments et les adversités produisent souvent les effets les plus salutaires.

On rapporte que, après le désastre de Pavie, François Ier entendit, dans je ne sais plus quel couvent, des moines qui psalmodiaient ce texte du roi David : *Bonum mihi quià humiliâsti me.* Ce fut comme un trait de lumière pour le royal prisonnier; il reconnut et adora la main qui l'avait frappé, et, rentrant en lui-même, il répéta à son tour, avec toute la reconnaissance de sa foi : « Oui, Seigneur, il est bon pour moi que vous m'ayez humilié ! »

Les adversités qui frappent les peuples sont faites pour leur donner les mêmes avertissements. Le divin Pêcheur des âmes jette ses filets au milieu de ces eaux déchaînées des calamités publiques, et c'est alors qu'il en tire une pêche plus abondante pour le ciel.

Quelquefois aussi la Providence permet qu'une nation catholique soit livrée à l'oppression et au martyre, et cela à cause d'un dessein tout particulier sur cette nation. Tel est sans aucun doute le secret de la destinée de l'Irlande. Grâce à Dieu, ce généreux pays a vu tomber depuis quelques an-

nées les plus lourds anneaux de sa chaîne séculaire; mais, au plus fort même de l'odieuse persécution que l'*Ile-Sœur* faisait peser sur lui, quelle grande et noble mission ne remplissait-il pas dans le monde! C'était la mission même qu'avait jadis remplie le peuple d'Israël, quand il était dispersé parmi la gentilité : *Ideo dispersit vos inter gentes quæ ignorant eum, ut vos enarretis omnia mirabilia ejus, et faciatis scire eos quia non est alius Deus omnipotens præter illum.* (*Tob.* XIII, 4.) Forcée d'abandonner son infortunée patrie, la race irlandaise est allée porter dans le Nouveau-Monde ce sens éminemment croyant et catholique qui est comme le fond de son âme et de sa vie. Et voyez quels ont été les résultats de ce vaste mouvement d'immigration. Grâce à l'appoint de l'élément irlandais, l'Église romaine a poussé des racines profondes sur le sol des États-Unis ; son épiscopat, son clergé, ses corporations religieuses, ses œuvres de zèle et d'apostolat, y prennent d'année en année de nouveaux accroissements, et tout nous promet que cette jeune Église américaine est appelée à devenir un jour l'un des plus fermes appuis du Catholicisme dans le monde.

N'accusons donc point la Providence si elle a longtemps soumis l'Irlande au joug persécuteur ; en cela, la Providence se proposait un bien plus

général et un intérêt supérieur. Jamais, sachons-le, elle ne permet le mal qu'en vue et à cause du bien qu'elle en doit faire sortir.

Et voilà aussi la pensée qui peut adoucir les amertumes que nous cause depuis longues années la situation de la noble Pologne. Ses malheurs sont, je l'avoue, l'un des plus douloureux mystères du temps présent; mais les âmes restées fidèles à l'infortune, les âmes qui n'ont pas oublié les immortels services de la patrie de Sobieski, ne peuvent se résigner à croire que la Providence ait ratifié le *Finis Poloniæ* de Kosciusko... Que la Pologne espère jusqu'au bout, et Dieu brisera le joug qui l'écrase. *A custodiâ matutinâ usque ad noctem, speret Israël in Domino... Et ipse redimet Israël...*

Du reste, si à l'heure où nous sommes, la Russie, la Prusse et l'Angleterre semblent avoir conquis en Europe une prééminence si marquée, rien assurément ne prouve que cette grande situation politique leur soit assurée pour toujours. Quand on regarde de près ces trois grands colosses, on découvre bien vite qu'ils ont des pieds d'argile, et que dans leurs entrailles s'amassent de jour en jour les plus terribles éléments de dissolution et de ruine. L'heure n'est peut-être pas éloignée où la divine Justice leur demandera compte à leur

tour de leurs crimes et du monstrueux abus qu'elles ont fait de leur puissance. *Judicabit in nationibus, implebit ruinas; conquassabit in terrâ capita multorum.*

Et quand la Providence aura déchiré cette carte politique de l'Europe dressée par l'iniquité des princes et par le génie pervers de la Révolution; alors, espérons-le, les nations catholiques se relèveront de leurs humiliations momentanées et reprendront dans le monde une prééminence sans rivale. Qui sait même si les crises révolutionnaires dont elles sont en ce moment travaillées, n'auront point en définitive servi à préparer leur guérison? Il n'est point rare que les crises les plus violentes produisent les réactions les plus salutaires.

S'il est un pays en faveur duquel il soit permis de concevoir ces consolantes espérances, c'est assurément l'Italie, en dépit de tous les scandales et de toutes les infamies qui la souillent en ce moment. Tous ceux qui ont pu observer de près l'état moral de ce pays s'accordent à dire que la grande masse des populations est demeurée fidèle et croyante. L'écume seule et la fange pestilentielle s'agitent à la surface; il en sera un jour sans doute de cette écume et de cette fange comme des eaux marécageuses auxquelles, il y a quelques années, Pie IX faisait ouvrir un écoule-

ment vers la mer. Et alors le vieux sol italien retrouvera sa glorieuse fécondité d'autrefois. Retrempée par l'épreuve comme par un nouveau baptême, cette nation si heureusement douée sous tant de rapports, aura réappris la forte discipline des esprits et des caractères, la science de l'éducation robuste et virile, la pratique des puissantes initiatives individuelles, et surtout de ces grandes énergies collectives, dont elle commence à nous donner le consolant spectacle dans ses nouvelles *Associations catholiques*.

CHAPITRE XVIII

Les épreuves de l'Église et leurs raisons d'être.

Le divin fondateur de l'Église lui prédisait ses destinées quand il prononçait ces étonnantes paroles : « Vous serez en haine à tous les hommes à cause de mon nom.... Le disciple n'est pas au-dessus du maître, ni le serviteur au-dessus du seigneur ; il suffit au disciple d'être traité comme son maître, et au serviteur d'avoir le même sort que son seigneur. Si donc ils ont appelé le Père de famille Béelzébub, à combien plus forte raison ses serviteurs doivent-ils s'attendre à souffrir les mêmes traitements ? » *(Math.* x, 22, 24, 25.)

Tout l'Évangile, tous les écrits apostoliques, sont pleins de semblables prédictions, et chacune des phases de la vie de l'Église nous en offre la confirmation éclatante; car son histoire tout entière n'est que l'histoire même des luttes, des

persécutions, des épreuves de tout genre, que cette fille du Ciel a rencontrées dans son pèlerinage sur la terre.

Pourquoi donc la divine Providence a-t-elle établi cette espèce de loi qui condamne l'Église à souffrir, à vivre d'une vie perpétuellement militante? — Les réponses à cette question sont trop élémentaires pour qu'il soit nécessaire de les développer longuement; mais aussi trop oubliées de beaucoup de personnes, pour qu'il ne soit pas utile de les rappeler en quelques mots.

Le sens chrétien le plus vulgaire nous dit que l'Église, étant le corps de Jésus-Christ et le prolongement de sa vie dans l'humanité, doit être soumise aux mêmes conditions d'existence que son divin chef. *Il a fallu que le Christ souffrît et entrât ainsi dans sa gloire*; c'est le Sauveur lui-même qui a prononcé cet oracle; les apôtres ne faisaient donc que tirer la plus juste conclusion de cette divine parole, quand ils disaient : *Il faut que nous passions par beaucoup de tribulations pour entrer dans le royaume des cieux.* — Saint Paul n'a pas craint d'écrire cette phrase si étrange au premier abord : « *J'achève et j'accomplis* (par mes souffrances) *ce qui manque à la passion de Jésus-Christ.* Ce qui revient à dire : Le corps propre

et personnel du Sauveur a eu ses souffrances; il est donc nécessaire que son corps mystique ait aussi les siennes; autrement il demeurerait incomplet, inachevé; il lui manquerait un caractère essentiel; et voilà pourquoi, moi, membre de ce corps, j'accepte avec joie ma part de tribulations et de souffrances, afin qu'il ne lui manque rien, autant que cela dépend de moi. » Telle est certainement la pensée de ce grand docteur chrétien par excellence.

Rien de plus facile d'ailleurs que de saisir la raison philosophique de cet enseignement. En effet, quel est le but suprême de la vie chrétienne? C'est de réaliser l'idéal tracé par ces paroles de Jésus-Christ : « *Dieu est esprit, et tous les vrais adorateurs doivent l'adorer en esprit et en vérité* (1). » En d'autres termes, le premier devoir de l'humanité est de se dégager de tout ce qui est terrestre et charnel, de se spiritualiser en quelque sorte, afin de s'assimiler, autant qu'elle en est capable, à son Père céleste dont la nature est toute spirituelle. Or, il est manifeste que, étant donné l'état présent de l'humanité, elle ne peut accomplir

---

(1) Spiritus est Deus, et eos qui adorant eum, in Spiritu et veritate oportet adorare. *(Joan.* IV, 24.)

cette loi d'assimilation qu'en passant par l'épreuve de la souffrance.

Quand l'Église jouit des douceurs de la paix, quand les tribulations lui sont épargnées pour un temps, les éléments humains dont elle se compose sont beaucoup plus sujets à se laisser entraîner sur la pente fatale de la nature dégénérée. Les abus, les désordres se glissent plus nombreux dans son sein ; et, bien que ces choses ne lui fassent jamais perdre l'apanage de sainteté qui lui est essentiel, néanmoins elles ternissent l'éclat de sa beauté et la couvrent comme d'un nuage. Alors la Providence se charge de soustraire l'Église à ces influences corruptrices ; elle suscite les épreuves et les persécutions, semblables à ces orages qui purifient et assainissent l'atmosphère. « Le Seigneur, disait saint Cyprien en parlant de la persécution de l'empereur Dèce, le Seigneur a voulu que sa famille fût éprouvée ; et parce qu'une longue paix avait énervé la discipline, la punition céleste a réveillé la foi qui était pour ainsi dire endormie ? *(De Lapsis.)*

Enfin, les épreuves de l'Église ont une autre raison d'être : elles servent à faire ressortir avec un nouvel éclat sa divine origine. Si, dès son apparition dans le monde, elle n'y avait rencontré

que la bienveillance et la sympathie, ou du moins la simple tolérance des gouvernements et la neutralité des passions des hommes, son existence n'aurait point paru surnaturelle et miraculeuse ; rien n'eût semblé plus naturel que de la prendre pour une institution humaine. Mais non, depuis son bèrceau jusqu'à nos jours, son sort à peu près invariable a été d'être combattue à outrance, et de voir se déchaîner contre elle, sous les formes les plus diverses, toutes les forces de la terre et de l'enfer. Dès lors, il devient évident pour tous que c'est la vertu de Dieu même qui la soutient, et son caractère divin resplendit à tous les regards.

Notre siècle semble destiné à donner sous ce rapport le spectacle le plus grandiose peut-être qui se soit jamais déroulé sur la scène de l'histoire. Une lutte sans exemple, un duel d'une incomparable grandeur s'est engagé entre l'Église et la Révolution. Celle-ci parut triompher à la fin du dernier siècle ; elle fut vaincue pourtant, mais non terrassée. A l'heure où nous sommes, ses forces ont grandi et grandissent de jour en jour d'une manière prodigieuse ; elle a poussé ses hordes victorieuses jusqu'au cœur même de la grande métropole catholique. Il semble que c'en est fait

de la Papauté. Et cependant la Révolution s'arrête comme épouvantée devant son auguste captif ; une main invisible la retient et l'empêche de consommer le dernier de ses sacriléges attentats. Du haut du Vatican où il est prisonnier, Pie IX domine le monde avec la majesté d'une apparition surnaturelle. Toutes les âmes capables d'admirer ce qui est beau et ce qui est grand, s'inclinent avec une religieuse vénération devant ce représentant du Christ triomphant dans sa faiblesse. Et c'est qu'en effet il triomphe déjà avec toute la splendeur de la victoire morale; car il personnifie en lui le droit, la justice, l'inviolable honneur, la vertu, la sainteté ; et ces choses-là ne sont jamais plus victorieuses que quand elles sont opprimées et même vaincues en apparence.

Mais ce triomphe n'est que le prélude d'un autre plus splendide et plus glorieux. A l'heure marquée par le doigt de la Providence, l'hydre révolutionnaire tombera broyée sous le pied du Christ ; l'Église, miraculeusement délivrée apparaîtra de nouveau victorieuse, et victorieuse par sa faiblesse, comme la frêle chapelle bâtie par saint Louis apparaissait naguère intacte et rayonnante au milieu des feux de l'incendie qui l'enveloppaient de toutes parts.

CHAPITRE XIX

Une raison plus profonde qui explique les infirmités de l'Église.

S'il est certain que Dieu veut manifester clairement la divinité de sa religion, il n'est pas moins constant qu'il veut aussi laisser autour d'elle quelques ombres et quelques ténèbres. *Assez de lumière pour rendre l'incrédulité inexcusable; assez d'obscurité pour rendre la foi méritoire* : tels sont les traits distinctifs sous lesquels nous apparaît la vérité révélée.

Si je ne me trompe, c'est là qu'il faut chercher la dernière raison de beaucoup de choses qui étonnent à première vue les esprits superficiels. Ils voudraient, par exemple, que les hommes qui représentent l'Église aux degrés divers de sa hiérarchie, fussent tous à peu près impeccables et presque étrangers aux infirmités de la condition humaine. Ils voudraient encore que le Catholi-

cisme rendît ses défenseurs et ses disciples supérieurs à tous les autres hommes, non seulement en moralité, en vertu ; mais encore en science, en connaissances de tout genre, en sagesse politique, en sagacité militaire, en habileté économique et commerciale, que sais-je encore ? En un mot, ils voudraient que la religion de Jésus-Christ fût entourée d'un tel prestige humain et d'un tel rayonnement de gloire terrestre, que l'humanité entière fût comme forcée de se jeter à genoux et de s'écrier : *Je crois !*

Cette manière de concevoir les choses tient incontestablement à un sentiment de zèle très-louable pour l'honneur du Catholicisme ; mais Dieu a ses raisons pour penser autrement.

Avant tout, il tient à compter avec le libre arbitre de l'homme ; car, selon une parole admirable des saintes Écritures, *il ne dispose de nous qu'avec un grand respect*, ne voulant point forcer notre volonté et lui permettant même de s'égarer, plutôt que de la contraindre.

De plus, il entre dans ses conseils de soumettre la foi chrétienne à des épreuves qui procurent à celle-ci l'honneur et le mérite de la tentation vaincue. *Il faut* — c'est saint Paul qui parle ainsi — *il faut qu'il y ait des hérésies, afin qu'on reconnaisse par là ceux qui ont une foi solide et à*

l'épreuve de tous les assauts de l'ennemi (1). Prise dans son sens général, cette parole signifie qu'il est nécessaire que notre foi soit exercée, éprouvée par des contradictions et même, pour employer une autre formule du même apôtre, par des apparences de *scandale* et de *folie* (2). « C'est pourquoi, dit Bossuet, dans la doctrine de l'Évangile, il a plu à notre grand Dieu qu'il y eût tant de choses étranges, dures, incroyables, extravagantes selon la sagesse du monde ; afin que la raison humaine étant confondue, la seule grâce de Jésus-Christ triomphât des cœurs par l'humilité chrétienne (3). »

Conformément à ce même dessein de Dieu, il faut aussi qu'il y ait dans l'Église catholique certains caractères qui déconcertent la sagesse humaine, un je ne sais quoi de divinement *paradoxal* (si je puis employer ce mot), qui porte un défi aux vues et aux pensées de la prudence charnelle. De même, il est nécessaire qu'on remarque dans cette grande institution de Dieu certaines faibles-

---

(1) Oportet et hæreses esse, ut et qui probati sunt, manifesti fiant in vobis. (I *Cor.* XI, 19.)

(2) Christum crucifixum, Judæis quidem scandalum; gentibus autem stultitiam. (*Ibid.* I, 23.)

(3) *Sermon pour le 2e dimanche de l'Avent.*

ses, certaines infirmités, certaines bassesses : tout cela pour éprouver notre foi et montrer qu'elle se fonde, *non sur une certitude humaine, mais sur la vertu de Dieu* (1).

Supposez que le Catholicisme fût exclusivement professé, représenté et soutenu par des hommes tels que les voudraient les personnes dont je parlais tout-à-l'heure ; supposez que l'Église fût presque totalement affranchie des humiliantes misères de l'humanité : alors, j'oserai le dire, la vérité catholique serait *trop humainement croyable,* et le mérite surnaturel de la foi serait comme anéanti.

Je ne prétends point que ce soit là une raison suffisante pour Dieu de vouloir *directement* qu'il y ait, par exemple, des défauts dans les chefs ou les enfants de son Église ; mais je dis que c'est une raison suffisante pour qu'il *permette* ces défauts et qu'il ne suspende pas, afin de les empêcher, le cours ordinaire des lois de sa Providence ; indépendamment même des autres raisons qu'il a de ne point faire violence au libre arbitre.

---

(1) Ut fides vestra non sit in sapientiâ hominum, sed in virtute Dei. (I *Cor.* II, 5.) La même loi du gouvernement surnaturel se trouve énoncée en termes équivalents dans un autre texte de saint Paul : « *Ut non evacuetur crux Christi;* » la croix de Jésus-Christ ne peut être frustrée de ses effets. C'est un mot d'une admirable profondeur.

Du reste, si nous voulons bien y réfléchir, nous verrons que cette économie de la Providence fait ressortir d'une manière plus merveilleuse la divinité du Catholicisme.

Un jour Louis XIV, qui se mêlait volontiers de faire la leçon à l'Église, disait au nonce du Pape : « Si le Pape veut toujours me résister et braver ainsi les puissances, il compromettra l'Église, il perdra le Saint-Siége. » — « Depuis dix-sept cents ans, répartit le nonce, nous y travaillons de toutes nos forces, et nous ne pouvons pas y réussir. »

Cette réplique n'était pas seulement une fine et spirituelle ironie; elle exprimait sous une forme originale et piquante, une vérité très-profonde. — La religion de Jésus-Christ et son Église étant l'œuvre de Dieu, les défauts, les infirmités, les imprudences des hommes en qui se personnifient ces institutions, n'ont pas le pouvoir d'en compromettre les destinées. D'où il suit manifestement que ces mêmes institutions sont divines; car, si elles ne l'étaient point, elles seraient infailliblement perdues par ceux qui les représentent.

Il serait beau sans doute que les chefs et les membres de l'Église catholique fussent sans aucune exception vertueux et saints; mais, en un sens, il est plus beau et plus merveilleux encore que l'Église accomplisse sa mission avec des ins-

truments pleins d'infirmités et de misères, sans que, ni ces misères, ni ces infirmités, puissent réussir à la perdre. Qu'une liqueur se conserve pure et sans mélange dans un vase d'or, et cela pendant des siècles entiers : ce sera un prodige, si vous le voulez; mais le prodige sera bien autrement étonnant, si cette même liqueur se conserve inaltérable dans un vase d'argile sans cesse exposé aux chocs qui peuvent le renverser et le mettre en pièces.

Sachons nous élever à ces hautes pensées, et nous nous expliquerons, ce semble, avec infiniment moins de peine toutes les choses qui peuvent nous paraître plus ou moins humiliantes pour le Catholicisme. Ainsi, par exemple, pour ne faire ici qu'une application entre mille, quand nous verrons *les enfants du siècle* se montrer, comme il arrive si fréquemment, *plus prudents et plus avisés que les enfants de lumière* (1), souvenons-nous que Dieu veut éprouver notre foi, et n'oublions point que le Christ a dit : *Heureux celui qui ne se sera point scandalisé de moi* (2).

---

(1) Filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis in generatione suâ sunt. (*Luc.* xvi, 8.) — Oh ! que cette parole est vraie !

(2) Beatus est qui non fuerit scandalizatus in me. (*Math.* xi, 6.)

CHAPITRE XX

Pourquoi les innocents frappés avec les coupables ? — Pourquoi l'impunité et la prospérité des méchants ?

La conscience de tous les peuples l'a reconnu : il existe une réelle solidarité entre les membres de la famille humaine, et cette solidarité règne d'une manière plus étroite et plus intime entre les groupes particuliers qui composent l'immense famille : cités, provinces, royaumes. Il y a plus : ç'a été une persuasion universelle parmi les hommes, qu'il existe une loi générale qui condamne les innocents à souffrir, à expier, pour les coupables. De là ce fait suprenant qui remplit l'histoire tout entière de l'humanité : l'usage constant du *sacrifice* sous les formes les plus diverses. Pour peu qu'on veuille étudier ce grand fait afin de s'en rendre compte, on est forcé d'en rapporter l'origine à

une tradition primitive fondée sur la révélation même de Dieu (1).

Et en effet, nous le savons, la religion que Dieu a révélée aux hommes repose tout entière sur cette croyance : — Le genre humain déchu de ses priviléges surnaturels et exclu de la félicité céleste en vertu de sa solidarité avec le premier homme prévaricateur, a été réintégré dans ses droits et réhabilité par sa participation aux mérites de la victime innocente par excellence : Jésus-Christ, immolé sur la croix.

Rien donc de plus certain, de plus indubitable : Dieu veut que l'innocence et la vertu souffrent, versent des larmes et du sang au besoin, pour la rédemption des coupables. Cette loi ne s'est pas seulement accomplie sur le Calvaire, elle a reçu aussi sa perpétuelle exécution à travers tous les âges chrétiens, depuis les martyrs sans nombre des trois premiers siècles jusqu'aux nobles victimes de la dernière guerre et jusqu'aux ôtages sacrifiés par la Commune...

Ah! je le sais, je touche ici à une vive et profonde blessure qui fait toujours saigner les cœurs vraiment français... Comment songer sans une

(1) Voir dans les *Etudes* de M. Auguste Nicolas le chapitre relatif au *Sacrifice*. Voir aussi les *Soirées de St-Pétersbourg*.

émotion poignante à ces veuves, à ces orphelins de la guerre ; à ces familles ruinées par le pillage et l'incendie ; à ces valeureux jeunes hommes moissonnés à l'entrée d'une carrière qui s'annonçait si brillante ; à ces prêtres, à ces religieux immolés par la rage féroce d'une démagogie en délire ?....

Mais ô vous, âmes chrétiennes, que la vue de tant de malheurs a douloureusement troublées et meurtries, gardez-vous d'accuser la divine Providence ! Dieu ne serait-il pas en droit de vous répondre que cette loi de l'expiation, il l'a subie tout le premier, puisqu'il a sacrifié son propre Fils pour la rédemption du monde ?

La France, ne l'oubliez point, était prodigieusement coupable devant Dieu et devant les hommes. Il lui fallait donc une somme de sacrifices expiatoires proportionnée à la multitude et à l'énormité de ses crimes ; il lui fallait une immense rédemption nationale (1).

Il l'avait bien compris, ce brave général chrétien

(1) L'idée de rédemption nationale était connue de l'antiquité. On sait l'histoire de Codrus, de Curtius, etc. On sait aussi la fameuse parole prononcée par Caïphe sans qu'il eût conscience de sa signification profonde : *Expedit vobis ut unus moriatur homo pro populo.* (Joan. XI, 50.)

qui, en conduisant les zouaves de Pie IX sur le champ de bataille de Patay, s'écriait : « La France a besoin qu'un sang pur soit versé pour elle... »

Il l'avait aussi compris, ce vaillant religieux qui, à la veille d'être saisi par les séides de la Commune, adressait à ses frères réunis ces prophétiques accents : « Et maintenant, il faut à notre France ce qu'il fallut au monde, *le rachat par le sang*; non pas le sang des coupables, qui se perd dans le sol et reste muet et infécond, mais *celui des justes qui crie au Ciel, conjurant la justice et invoquant la miséricorde!* (1) »

En vérité, je ne sais aucune pensée plus capable de nous consoler des pertes douloureuses qui sont venues s'ajouter pour le familles chrétiennes aux grandes calamités de la patrie. Si ces victimes qu'elles ont tant pleurées étaient vraiment innocentes et pures, elles ont reçu, non-seulement la récompense des prédestinés ordinaires, mais encore le surcroît de gloire promis au sacrifice volontaire et au martyre. Leur mort, en consacrant leur éternelle félicité, est aussi devenue pour nous tous un gage d'espérance, et elle nous sera

---

(1) Paroles du R. P. Olivaint, citées dans les *Actes de la captivité et de la mort des RR. PP. Olivaint, Ducoudray, etc.*, par le R. P. de Ponlevoy.

comptée comme l'un de nos meilleurs titres à la future rédemption de notre France....

Et il en sera de même de toutes ces récentes et si poignantes douleurs que les âmes chrétiennes ont supportées, — des vôtres surtout, généreux catholiques de l'Alsace et de la Lorraine, aujourd'hui violemment séparés de la grande patrie ! Ah ! vous étiez mille fois plus dignes de porter le nom de Français, que tant d'autres qui ont déshonoré et qui déshonorent encore ce nom autrefois si glorieux ! La France chrétienne (vous le savez bien, ce n'est pas celle-là qui a été la cause de votre malheur, mais la France antichrétienne !) la vraie France, dis-je, vous aimera pour jamais comme les plus fidèles de ses enfants, et, pour me servir d'une parole de Bossuet, elle sent toujours à ses tressaillements maternels que vous êtes à peine sortis de ses entrailles... Vous êtes à cette heure livrés à l'inconsolable douleur de l'exil; mais, je me plais à le croire et je m'en assure, cette douleur même, chrétiennement acceptée, entrera pour sa grande part dans l'œuvre de l'expiation commune ; elle contribuera puissamment à désarmer la justice de Dieu irritée par nos crimes, et à ramener sur nous l'effusion de ses bontés paternelles; car devant cette justice toujours miséricordieuse, aucun mérite n'est perdu; pas une

larme de juste n'est stérile, pas une douleur résignée ne demeure inféconde.

Quand Dieu laisse tomber ses coups sur les innocents, il se propose un autre dessein qu'il importe de bien comprendre :

« Un jour, dit l'Évangile, quelques Juifs vinrent raconter à Jésus la mort des Galiléens, dont Pilate avait mêlé le sang avec celui de leurs sacrifices. Le Sauveur prenant alors la parole leur dit : *Pensez-vous que ces Galiléens fussent les plus grands pécheurs de toute la Galilée, parce qu'ils ont été traités de la sorte? Non, je vous en assure; mais si vous ne faites pénitence, vous périrez tous pareillement. Croyez-vous aussi que ces dix-huit hommes sur lesquels la tour de Siloé est tombée et qu'elle a écrasés, fussent plus redevables à la divine Justice que tous les autres habitants de Jérusalem qui ont été préservés de cet accident? Non, je vous en assure; mais si vous ne faites pénitence, vous périrez tous pareillement.* » *(Luc.* XIII, 1-5.)

Quel est ici au juste l'enchaînement logique entre les faits rapportés par le Sauveur et la leçon morale qu'il en tire? Si je ne me trompe, la pensée de ce texte évangélique est celle-ci :

La sagesse de Dieu qui est l'ordre par excel-

lence, gouverne le monde et l'humanité par des lois générales et constantes. Parfois, il est vrai, elle suspend momentanément l'action des causes secondes; par exemple, quand elle veut faire droit à une prière qui vient s'interposer selon toutes les conditions prescrites à son efficacité. Mais en dehors de ces cas miraculeux et par là même rares, les causes naturelles suivent leur cours uniforme, et tous les hommes, les bons comme les méchants, demeurent assujettis à leur empire. Les lois physiques sont égales pour tous : qu'une tour tombe, elle écrasera sans distinction le juste et l'impie qui se trouveront sous sa masse. De même dans la guerre : les flèches ou les balles lancées par l'ennemi ne se détourneront point quand elles trouveront sur leur chemin la poitrine d'un homme vertueux. Vouloir qu'en pareil cas Dieu multiplie les exemptions et les priviléges, c'est vouloir renverser l'ordre de sa sagesse ; et puis, c'est vouloir aussi détruire les dispositions arrêtées par sa Providence en ce qui touche au salut éternel des âmes. La Providence, en effet, a établi cette loi, que tous les hommes doivent se trouver prêts à comparaître devant leur souverain Juge, quel que soit le moment où les causes naturelles amèneront pour eux la cessation de cette vie d'épreuve. Ils en sont avertis une fois pour toutes : la mort les frappera

indistinctement quand son heure sera venue ; elle n'épargnera pas plus les justes que les pécheurs ; elle observera à l'égard des uns et des autres la plus stricte impartialité. C'est pourquoi, que tous se tiennent sur leurs gardes ; que les bons persévèrent, que les méchants se convertissent : sinon les premiers comme les seconds périront de la même manière : *Nisi pœnitentiam egeritis, omnes similiter peribitis* (1).

On le voit, nous avons tort de murmurer et de nous plaindre quand nous voyons les innocents frappés en même temps que les coupables. Si regrettables et si douloureux que puissent nous paraître parfois ces sortes de malheurs, nous devons les accepter comme la conséquence nécessaire du plan général tracé par la divine Sagesse. Après

---

(1) Nous ne saurions affirmer avec certitude que tel soit le sens très-précis et très-rigoureux de ce passage du saint Évangile, et, à dire le vrai, les commentateurs semblent en donner une interprétation un peu différente. Toutefois notre explication s'adapte parfaitement et aux paroles citées et à celles qui les suivent immédiatement dans le texte sacré. Au surplus, l'important ici c'est que ces considérations soient vraies en elles-mêmes, quoi qu'il en puisse être de leur justesse simplement exégétique. Or, à cet égard, nul doute n'est possible.

tout, il n'y a rien en cela qui préjudicie aux véritables intérêts des justes ; car, s'ils meurent dans l'état de justice et d'innocence d'âme, ils ne font qu'échanger une vie misérable contre une vie d'éternelle félicité. *Vita mutatur, non tollitur!* s'écriait une admirable mère chrétienne, en encourageant son fils au martyre (1).

Passons à la seconde difficulté qui fait l'objet de ce chapitre ; elle est tirée de l'impunité et de la prospérité des méchants.

Ici encore les desseins de Dieu nous sont en partie révélés par les mêmes considérations que nous venons d'indiquer. Du moment, en effet, que la divine Providence gouverne l'humanité par des lois générales, on comprend qu'elle n'intervienne point toujours d'une manière directe et immédiate

(1) Il serait superflu de répéter ici ce que nous avons dit plus haut sur les avantages des épreuves et des souffrances pour le perfectionnement des âmes. Un philosophe païen, Sénèque, a fort bien résumé ces avantages dans son traité sur *la Providence* ; *Bonum virum* (Deus) *in deliciis non habet; experitur, indurat, sibi eum præparat.* « Dieu n'entretient point l'homme de bien dans les délices ; il l'éprouve, il le fortifie, il le prépare afin de le rendre digne de lui. »

pour châtier les crimes et les désordres moraux ; sans quoi, elle devrait troubler sans cesse l'action régulière des causes secondes.

« Qui ne voit d'ailleurs que si le châtiment suivait infailliblement et immédiatement le crime, il n'y aurait plus ni vice ni vertu, puisque l'on ne s'abstiendrait du crime, que comme l'on s'abstient de se jeter au feu (1) ? » Évidemment, ce serait là l'équivalent de la suppression du libre arbitre.

Autre inconvénient non moins grave : si le coupable était frappé à l'instant même où le délit vient de se consommer, quelle serait la place laissée au repentir ? et comment Dieu manifesterait-il ses plus douces et ses plus chères perfections : la miséricorde, la patience et cette puissance même *qui se plaît par-dessus tout à pardonner* (2) ? Combien l'auteur inspiré avait meilleure idée de cette justice paternelle, lorsque, admirant sa conduite à l'égard d'un peuple criminel, il s'écriait : « Seigneur, vous avez compassion de tous les hommes... et vous dissimulez leurs péchés afin qu'ils en fas-

(1) M. de Maistre, dans sa traduction paraphrasée du Traité de Plutarque, intitulé : *Les Délais de la Justice divine dans la punition des coupables.*

(2) *Deus qui potentiam tuam miserendo, maximè, et parcendo manifestas..* Sublime prière de la Liturgie.

sent pénitence... car vous ne haïssez rien de ce que vous avez fait... et vous êtes indulgent envers tous, parce que tout est à vous, ô Seigneur, qui aimez les âmes!... C'est pour cela que vous ne punissez que par degrés ceux qui s'égarent; vous leur faites sentir par vos avertissements les fautes qu'ils commettent, afin que, revenant de leur malice, ils croient en vous, ô Seigneur!... Étant juste comme vous l'êtes, vous gouvernez toutes choses justement... et comme vous êtes le dominateur souverain, vous êtes patient et tranquille dans vos jugements, et vous ne disposez de nous qu'avec une grande réserve, parce qu'il vous sera toujours libre d'user de votre puissance quand il vous plaira (1). »

Bien que, en traçant ces magnifiques paroles, l'auteur du livre de la Sagesse n'eût en vue que la conduite spéciale de Dieu vis-à-vis d'un certain peuple en particulier, nous devons néanmoins tenir pour assuré que la Providence agit de la même manière à l'égard de la généralité des hommes coupables, toujours pour les ramener au repentir de leurs fautes.

Mais gardons-nous de croire que ces coupables restent pour cela totalement impunis. Si Dieu use

---

(1) *Sap.* XI, XII, *passim.*

envers eux de miséricorde, c'est d'une *miséricorde sévère,* comme parle saint Augustin : *severa misericordia ;* car, d'une manière ou d'une autre, mais surtout par la voix intérieure de la conscience, il leur fait sentir la peine de leurs crimes. « Vous l'avez ordonné, Seigneur, dit encore saint Augustin, et il en est bien ainsi, — que toute âme sortie de l'ordre et du bien, trouve son supplice en elle-même ; *Jussisti, Domine, et sic est, ut anima deordinata pœna sit ipsa sibi.*

On sait que les Grecs avaient leur Némésis et leurs Furies infernales ; ce n'étaient point là, croyons-le bien, de pures fictions ni des mythes dénués de tout sens. Némésis et les Furies, tout comme les tragiques visions de Macbeth immortalisées par le génie de Shakespeare, et mille autres créations semblables de la poésie, n'étaient autre chose que la personnification de la conscience coupable et de ses déchirements vengeurs.

Il faut entendre ici M. de Maistre traduisant et interprétant Plutarque :

« Je ne sais, dit-il, si, au lieu de suivre Platon, qui nomme la peine une *suivante du crime,* il ne vaudrait pas mieux écouter Hésiode lorsqu'il nous dit : *Le crime est avant tout nuisible à son auteur,* et ailleurs encore : *Qui cherche à perdre autrui cherche*

à périr lui-même. On dit que la mouche cantharide porte en elle le contre-poison du venin qu'elle communique. Par un effet tout contraire, le crime, avec le faux plaisir qui nous séduit, verse dans l'âme la douleur et le remords, et non point dans un avenir reculé, mais dans l'instant même où l'homme se rend coupable. Comme le criminel marchant au supplice est condamné à porter lui-même la croix sur laquelle il doit expirer ; de même le méchant livré à sa conscience porte avec lui le supplice qu'il a mérité ; le crime, après qu'il a déshonoré une vie entière, étant encore le bourreau le plus cruellement inventif pour la remplir de trouble, d'inquiétude, de cuisants remords et d'interminables frayeurs. — Certains hommes, dans les jugements qu'ils portent sur le bonheur des méchants, ne ressemblent pas mal à des enfants admis pour la première fois à contempler, sur la scène, des misérables jouant les rôles les plus nobles. Vêtus de pourpre et de brocart, le front ceint de couronnes, ces rois de théâtre en imposent à l'œil de l'enfance, qui les prend pour de grands personnages et s'extasie sur leur bonheur, jusqu'à ce que tout à coup on les voit frappés de verges, percés de coups, ou même brûlés vifs dans leur royale parure. C'est ainsi en effet que lorsqu'on voit des coupables illustres entourés

de serviteurs, distingués par une haute naissance et revêtus de grands emplois, on ne peut se déterminer à croire qu'ils soient punis, jusqu'à ce qu'on les voie poignardés ou précipités ; ce qui est cependant moins une punition que la fin et le complément de la punition. — Que sont donc ces prétendus *retards* dont on fait tant de bruit ? En premier lieu nous appelons de ce nom, dans notre ignorance, le temps que la Justice divine emploie à soulever l'homme qu'elle veut précipiter ; mais si nous voulons d'ailleurs nous exprimer rigoureusement, il n'y a point de retard, car c'est une loi divine que le supplice commence toujours avec le crime. L'ingénieuse antiquité a dit que la peine était *boiteuse* (1) : sans doute qu'elle n'atteint pas tout de suite le coupable; mais jamais elle ne cesse de le poursuivre ; et le bruit de sa marche que nous appelons *remords*, tourmente sans relâche le coupable, de manière que lorsqu'elle le saisit enfin, ce n'est plus que la fin de son supplice. — Hérodique de Sélibrée parvint, en joignant la gymnastique aux remèdes intérieurs, à trouver

---

(1) Le poëte romain a fort bien dit :

Raro antecedentem scelestum
Deseruit pede pœna claudo.

un palliatif, dont il fit le premier usage sur lui-même, contre la phthisie, maladie qui jusqu'à lui avait résisté entièrement à tous les remèdes ; sur quoi Platon disait que ce médecin, et pour lui et pour les autres, avait inventé l'*art de faire durer la mort*. Ce mot heureux est applicable à la punition des méchants : on la croit lente parce qu'elle est longue ; et, parce que les coupables vieillissent sous la peine, on dit que la peine n'atteint que leur vieillesse... Si nous ne voulons compter pour rien les souffrances, les angoisses et les remords qui déchirent la conscience du méchant, il vaudrait autant dire que le poisson qui a mordu l'hameçon n'est point encore pris, jusqu'à ce qu'il soit grillé ou dépecé dans nos cuisines. Le crime est pour nous un véritable hameçon dont la volupté est l'amorce : à l'instant même où le méchant la saisit, *il est pris*. Il devient prisonnier de la Justice divine : sa conscience le traîne et l'agite douloureusement, comme le poisson qui, ne vivant plus que pour souffrir, se débat vainement sous la main qui l'entraîne à la mort (1). »

Qu'on ne dise donc plus que la justice de Dieu

(1) De Maistre dans sa traduction déjà citée. — Voir aussi divers passages de ses *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

laisse les méchants jouir en paix du bénéfice de leurs crimes. Sans doute les effets de sa vengeance ne se manifestent pas toujours avec la même intensité terrible ; Aman ne sera pas toujours pendu au gibet qu'il avait préparé pour Mardochée ; Dunkan ne viendra pas toujours dire à Macbeth : *Tu ne dormiras plus !* Mais qu'on y prenne garde : il y a un oracle bien connu des saintes Ecritures que rien jusqu'ici n'est venu démentir, c'est qu'*il n'y a point de paix pour les ennemis de Dieu : Non est pax impiis, dicit Dominus ! (Is.* XLVIII, 22.)

Les âmes honnêtes, ne pouvant entrer dans une conscience criminelle, ne peuvent non plus se faire une juste idée de ce qui s'y passe. Cependant, malgré tout le soin attentif que mettent les coupables à dérober à tous les regards le secret de leur châtiment intérieur, d'ordinaire on en peut saisir bien des indices significatifs. Tels hommes dont la tranquillité apparente en impose au vulgure, laissent souvent échapper de ces cris qui trahissent une âme affreusement déchirée (1). Être

(1) Il y a peu d'années, un des écrivains apostats les plus scandaleusement célèbres de ce temps-ci, disait à un ecclésiastique : *Priez pour moi ; Je suis bien malheureux !* — On serait étrangement surpris de ces paroles si nous faisions connaître le nom de celui qui les a prononcées.

condamnés, comme le sont la plupart de ces hommes, à ne jamais obtenir la seule estime qui puisse compter, la seule aussi qu'on puisse ambitionner, celle des honnêtes gens; avoir sans cesse à porter ce mépris vengeur qui tombe sur eux (ces misérables le sentent bien!) de toute sa hauteur et de tout son poids; ne pouvoir pas même accorder à leur propre personne un peu de respect sincère et de considération méritée, et cela malgré l'insolent orgueil dont ils font parade : non, croyons-le bien, ce n'est pas là un médiocre supplice! Le poëte ancien avait bien deviné ce genre de châtiment quand il souhaitait pour punition aux déserteurs de la vertu et de l'honneur le cuisant regret de les avoir abandonnés :

Virtutem, videant intabescantque relictâ!

Parmi les punitions que Dieu inflige aux grands coupables, sa justice semble affectionner de préférence celle qui porte à leur orgueil la blessure la plus douloureuse; et le plus souvent cette blessure vient les atteindre au moment même où ils se croient parvenus au terme de leur ambition. — Ces vils courtisans de la fortune se sont dit que par tous les moyens ils arriveront à gouverner leur pays : un jour, en effet, je ne sais quel heureux accident vient les servir au gré de leurs désirs

et les porter au sommet des affaires. Un temps leur est alors donné pour se repaître du vent des honneurs et pour déployer sur un vaste théâtre ce grand mérite dont ils étaient si infatués. — Vous vous révoltez intérieurement contre cette élévation scandaleuse ; vous ne sauriez même vous résigner à ce *silence triste* des honnêtes gens dont Tacite a parlé quelque part; — mais attendez quelques moments : les voilà déjà par terre, tombés non pas tant sous le poids de leurs excès et de leurs monstrueux abus de pouvoir, que sous la simple constatation de leur impuissance et de leur nullité : « *Juste retour*, Messieurs, *des choses d'ici-bas* », dirait le poëte comique. La Providence a souvent de ces jeux et de ces ironies terribles. Et certes nous en avons vu d'assez illustres exemples dans notre histoire la plus récente ! Quel homme qui se respecte voudrait aujourd'hui porter devant ses semblables le stigmate d'ignominie qui restera éternellement gravé sur le front de telles et telles de ces *grandes incapacités* trop longtemps *méconnues* (1)?

---

(1) *Une grande incapacité méconnue* : On sait de qui ce mot fut dit très-plaisamment.... Hélas ! après celle-là, il en est venu d'autres que nous n'avons que trop bien appris à connaître.

Mais la Providence ne se contente pas toujours d'infliger à ses ennemis le châtiment de la honte : parfois aussi elle s'arme, pour les frapper, de ses foudres les plus redoutables. Lisez plutôt, dans le livre de Lactance, le récit de la mort des persécuteurs ; repassez dans votre esprit l'histoire de tous les princes qui ont osé porter une main sacrilége sur l'arche sainte de la Papauté ; rappelez-vous ces punitions mystérieusement effrayantes qui, depuis nombre d'années, viennent périodiquement frapper les ministres et les agents de la Révolution en Italie : et vous conviendrez que la divine Justice sait bien se manifester, quand il lui plaît, par des interventions extraordinaires.

Toutefois, redisons-le, la Providence ne s'est pas imposé pour loi d'exercer toujours ses jugements avec la même rigueur.

« L'ordre et le dessein de Dieu, dit un orateur chrétien, c'est de ne garder en apparence aucune uniformité dans ses châtiments, afin de mettre par là les pécheurs hors de mesures... ; punissant quelquefois avec lenteur pour signaler sa patience, et quelquefois avec promptitude pour faire appréhender sa sévérité ; quelquefois en secret pour éviter le scandale, et quelquefois avec éclat pour faire des exemples publics ; quelquefois séparant les méchants d'avec les justes, pour faire adorer

son discernement, et tantôt confondant même les justes avec les méchants, pour obliger les justes à fuir ou à corriger les méchants ; quelquefois s'attachant aux fautes les plus légères, pour montrer que rien n'est impuni, et quelquefois laissant échapper les plus grands crimes, *pour nous montrer que ce n'est pas ici-bas que tout doit être puni, et qu'il y a une autre peine et une autre vie* (1). »

La vie future avec ses châtiments et ses récompenses, voilà la grande et décisive réponse aux esprits chagrins qui se scandalisent de la prospérité des méchants et du malheur des justes. Nous reviendrons tout à l'heure sur ce sujet.

(1) Sermon sur la *Providence*, par le Père de la Rue.

CHAPITRE XXI

Principes généraux de solution à toutes les difficultés contre la Providence.

On ne réfléchit guère quand on accuse la divine Providence ou que l'on murmure contre elle; la passion, la colère, l'exaltation de la douleur, nous aveuglent et nous empêchent de faire usage de notre plus simple bon sens. Si nous prenions le temps d'interroger un seul instant « ce maître de la vie humaine », nous comprendrions tout de suite ceci : Toute plainte, toute accusation formulée contre la manière dont Dieu agit à l'égard des hommes se réduit forcément à cette énorme sottise : *J'ai raison ; donc Dieu a tort ; mon jugement ne se trompe évidemment point ; donc Dieu est évidemment injuste !*

Analysez tant qu'il vous plaira le fond de vos pensées accusatrices : si votre intelligence est en libre possession d'elle-même, vous serez forcés de

les traduire en dernier résumé par ce monstrueux raisonnement !

Eh ! quoi, insensés ! vous prétendez que Dieu est injuste ! Mais la raison et la foi ne vous disent-elles pas avec la plus absolue certitude que Dieu est la justice même, la justice éternelle, infaillible, infiniment parfaite ; la justice aussi toujours tempérée par la bonté paternelle, et par conséquent toujours inclinée *à punir au-dessous du mérite et à récompenser au-dessus* ? Voilà ce qui est certain, indiscutable, évident, *à priori*, dans tous les cas et dans toutes les hypothèses possibles. Donc il est également certain, évident, que tout sentiment, toute pensée, toute parole contraires à ces principes sont autant d'absurdités et d'intolérables blasphèmes.

Dites, à la bonne heure ! que les desseins de la Providence déconcertent parfois votre raison et que vous n'y comprenez absolument rien ; ce ne sera que la pure vérité. Seulement, n'allez pas ensuite vous ériger en censeurs et en juges de ce que vous ne comprenez point ! Comment vos petites intelligences rampantes comme le ver luisant et à peine plus lumineuses que ce pauvre insecte, auraient-elles la prétention de juger les conseils de la souveraine Sagesse et de l'Intelligence infinie ? Mais le malheur est que ce sont

presque toujours les esprits les plus dénués et les plus ignorants à qui il en coûte le plus de renoncer à ces sottes prétentions. Par une espèce de loi morale, très-surprenante en apparence et très-simple au fond, la témérité et la présomption se trouvent chez les hommes en proportion de leur ignorance. Au contraire, plus un esprit est véritablement savant, plus aussi il est humble et disposé à s'incliner devant les mystères qui dépassent sa compréhension (1)! Jamais à coup sûr aucune intelligence ne pénétra plus avant dans les secrets divins que celle du grand saint Paul ; jamais non plus aucun homme n'a dit avec plus de conviction : *O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu! Que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impénétrables* (2) *!*

---

(1) J'ai lu dans une église de Ferrare cette magnifique épitaphe sur le monument d'un célèbre professeur de l'Université de Padoue : *Ex diuturno studio in primis hoc didicit : Mortalia omnia contemnere et* IGNORANTIAM SUAM NON IGNORARE. — Avoir appris *à ne pas ignorer son ignorance!* c'est à peu près le dernier terme de la science humaine....

(2) O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei! Quàm incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus! *(Rom.* XI, 33.)

En résumé, pour un homme qui sait réfléchir et raisonner, il ne saurait jamais y avoir aucune difficulté réelle contre les décrets de la divine Providence. La raison et la foi nous fournissent deux principes de solution qui répondent sur le champ à toutes les objections possibles.

— Premièrement, Dieu étant la perfection absolue de la justice, de la sainteté et de la bonté, ses conseils sont toujours souverainement justes et souverainement bons, et il répugne essentiellement qu'il en puisse jamais être autrement.

— Secondement, lorsque nos raisonnements bornés sont en opposition avec les jugements divins, le plus vulgaire bon sens nous dit que nous devons soumettre notre raison, adorer en silence, et reconnaître avec le Roi-Prophète que les jugements du Seigneur se justifient par eux-mêmes et par leur essentielle rectitude : *Judicia Domini vera, justificata in semetipsa.*

A ces principes généraux de solution, ajoutons-en un autre qui répond péremptoirement à la plus ordinaire comme à la plus spécieuse des difficultés qu'on a coutume d'opposer à la justice providentielle. Laissons parler Bossuet : les admirables considérations qu'il va nous développer sont à peu

près hors de circulation dans le commerce des idées contemporaines ; nous n'avons donc pas à craindre de citer trop longuement. Voici comment s'exprime cet incomparable génie dans un de ses sermons sur la Providence :

« Quand je considère en moi-même la disposition des choses humaines confuse, inégale, irrégulière, je la compare souvent à certains tableaux que l'on montre assez ordinairement dans les bibliothèques des curieux comme un jeu de la perspective. La première vue ne nous montre que des traits informes et un mélange confus de couleurs qui semble être ou l'essai de quelque apprenti ou le jeu de quelque enfant, plutôt que l'ouvrage d'une main savante. Mais aussitôt que celui qui sait le secret vous les fait regarder par un certain endroit, aussitôt toutes les lignes inégales venant à se ramasser d'une certaine façon dans votre vue, toute la confusion se démêle, et vous voyez paraître un visage avec ses linéaments et ses proportions, où il n'y avait auparavant aucune apparence de forme humaine (1). — C'est, ce me semble, une image assez naturelle du monde, de sa confusion apparente et de sa justesse cachée que nous ne

(1) Ce phénomène est connu en physique sous le nom d'*anamorphose*.

pouvons jamais remarquer qu'en le regardant par un certain point que la foi en Jésus-Christ nous découvre.

» J'ai vu, dit l'Ecclésiaste, un désordre .étrange sous le soleil ; j'ai vu que l'on ne commet pas ordinairement, ni la course aux plus diligents, ni les affaires aux plus sages, ni la guerre aux plus courageux. . — Presque tous les siècles se sont plaints d'avoir vu l'iniquité triomphante et l'innocence affligée... Le libertin inconsidéré s'écrie aussitôt qu'il n'y a point d'ordre ; il dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu, ou ce Dieu abandonne la vie humaine aux caprices de la fortune : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus!* (*Psalm.* LII, 1.) Mais arrêtez, malheureux, et ne précipitez pas votre jugement dans une affaire si importante ! Peut-être que vous trouverez que ce qui semble confusion est un art caché, et si vous savez rencontrer le *point* par où il faut regarder les choses, toutes les inégalités se rectifieront, et vous ne verrez que sagesse où vous n'imaginiez que désordre.

» Oui, oui, ce tableau a son *point,* n'en doutez pas ; et le même Ecclésiaste qui nous a découvert la confusion, nous mènera aussi à l'endroit par où nous contemplerons l'ordre du monde. J'ai vu, dit-il, sous le soleil l'impiété à la place du juge-

ment et l'iniquité dans le rang que devrait tenir la justice. *Vidi sub sole in loco judicii impietatem, et in loco justitiæ iniquitatem.* C'est-à-dire, si nous l'entendons, l'iniquité sur le tribunal, ou même l'iniquité dans le trône où la seule justice doit être placée. Elle ne pouvait pas monter plus haut ni occuper une place qui lui fût moins due. Que pouvait penser Salomon en considérant un si grand désordre? Quoi? Que Dieu abandonnait les choses humaines sans conduite et sans jugement? Au contraire, dit ce sage prince en voyant ce renversement : Aussitôt j'ai dit en mon cœur : *Dieu jugera le juste et l'impie,* ET ALORS CE SERA LE TEMPS DE TOUTES CHOSES ; *et dixi in corde meo : Justum et impium judicabit Deus, et tempus omnis rei tunc erit.* (*Eccles.* XVII.)

» Voici un raisonnement digne du plus sage des hommes ; il découvre dans le genre humain une extrême confusion, il voit dans le reste du monde un ordre qui le ravit ; il voit bien qu'il n'est pas possible que notre nature qui est la seule que Dieu a faite à sa ressemblance, soit la seule qu'il abandonne au hasard ; ainsi convaincu par raison qu'il doit y avoir de l'ordre parmi les hommes, et voyant par expérience qu'il n'est pas encore établi, il conclut nécessairement que l'homme a quelque chose à attendre, et c'est ici tout le mystère

du conseil de Dieu ; *c'est la grande maxime d'état de la politique du ciel.* Dieu veut que nous vivions au milieu du temps dans une attente perpétuelle de l'éternité : il nous introduit dans le monde, où il nous fait paraître un ordre admirable pour montrer que son ouvrage est conduit avec sagesse ; où il laisse de dessein formé quelque désordre apparent pour montrer qu'il n'y a pas mis la dernière main. Pourquoi ? Pour nous tenir toujours en attente du grand jour de l'éternité, où toutes choses seront démêlées par une décision dernière et irrévocable, où Dieu séparant encore une fois la lumière d'avec les ténèbres, mettra par un dernier jugement la justice et l'impiété dans les places qui leur sont dues, et alors, dit Salomon, ce sera le temps de chaque chose ; *et tempus omnis rei tunc erit.*

» Ouvrez donc les yeux, ô mortels !... S'il vous paraît quelque désordre (en ce monde), s'il vous semble que la récompense court trop lentement à la vertu, et que la peine ne poursuive pas d'assez près le vice : songez à l'éternité de ce premier Être ; ses desseins formés et conçus dans le sein immense de cette immuable éternité ne dépendent ni des années ni des siècles qu'il voit passer devant lui comme des moments ; et il faut la durée entière du monde pour développer tout à fait

les ordres d'une sagesse si profonde. Et nous mortels misérables, nous voudrions en nos jours qui passent si vite, voir toutes les œuvres de Dieu accomplies! Parce que nous et nos conseils sommes limités dans un temps si court, nous voudrions que l'Infini se renfermât aussi dans les mêmes bornes, et qu'il déployât en si peu d'espace tout ce que sa miséricorde prépare aux bons, et tout ce que sa justice destine aux méchants : *Attendis ad dies tuos paucos, et diebus tuis paucis vis impleri omnia... Ut damnentur omnes impii, et coronentur omnes boni. (S. Aug.)* Il ne serait pas raisonnable : laissons agir l'Éternel suivant les lois de son éternité, et bien loin de la réduire à notre mesure, tâchons d'entrer plutôt dans son étendue : *Junge cor tuum æternitati Dei, et cum illo æternus eris. (S. Aug.)*

» Si nous entrons dans cette bienheureuse liberté d'esprit, si nous mesurons les conseils de Dieu selon la règle de l'éternité, nous regarderons sans impatience ce mélange confus des choses humaines. Il est vrai, Dieu ne fait pas encore de discernement entre les bons et les méchants; mais c'est qu'il a choisi son jour arrêté, où il le fera paraître tout entier à la face de tout l'univers, quand le nombre des uns et des autres sera complet. C'est ce qui a fait dire à Tertullien ces excel-

lentes paroles : Dieu, dit-il, ayant remis le jugement à la fin des siècles, il ne précipite pas le discernement qui en est une condition nécessaire. *Qui enim semel æternum judicium destinavit post sæculi finem, non præcipitat discretionem.* Il se montre presque égal sur toute la nature humaine ; et les biens et les maux qu'il envoie en attendant, sur la terre, sont communs à ses ennemis et à ses enfants : *Æqualis est interim super hominum genus, et indulgens, et increpans : communia voluit esse et commoda profanis, et incommoda suis.* Oui, c'est la vérité même qui lui a dicté cette pensée. Car n'avez-vous pas remarqué cette parole admirable : *Dieu ne précipite pas le discernement?* Précipiter les affaires, c'est le propre de la faiblesse qui est contrainte de s'empresser dans l'exécution de ses desseins, parce qu'elle dépend des occasions, et que ces occasions sont certains moments dont la fuite soudaine cause une nécessaire précipitation à ceux qui sont obligés de s'y attacher. Mais Dieu qui est l'arbitre de tous les temps, qui du centre de son éternité développe tout l'ordre des siècles, qui connaît sa toute-puissance, et qui sait que rien ne peut échapper à ses mains souveraines, ah ! il ne précipite pas ses conseils ! Il sait que la sagesse ne consiste pas à faire toujours les choses promptement, mais à les faire dans le temps qu'il faut.

Il laisse censurer ses desseins aux fous et aux téméraires, mais il ne trouve pas à propos d'en avancer l'exécution pour les murmures des hommes. Ce lui est assez que ses amis et ses serviteurs regardent de loin venir son jour avec humilité et tremblement ; pour les autres, il sait où il les attend, et le jour est marqué pour les punir ; il ne s'émeut pas de leurs reproches, parce qu'il voit que son jour doit venir bientôt : *Quoniam prospicit quod veniet dies ejus.* » (Psalm. XXXVI.)

Que pourrions-nous ajouter à ces pages grandioses où semblent se refléter les plus purs rayons de la majesté biblique ? Nos commentaires ne pourraient que les affaiblir ou les défigurer.

Disons donc seulement que ces grandes pensées sont bonnes à méditer dans les temps où nous vivons, en présence de ces défaillances honteuses de la justice, de ces insolents triomphes de l'iniquité, de ces turpitudes et de ces infamies de tout genre dont nous sommes les spectateurs attristés.

Oui, quand l'indignation et le dégoût viennent soulever nos cœurs, quand le murmure est sur le point d'éclater sur nos lèvres, transportons-nous parfois en esprit dans cette Vallée de Josaphat où toutes ces choses seront dévoilées au grand jour

et flétries, comme elles le méritent, par la justice de Dieu et par le vrai suffrage universel de l'humanité.

C'est là que nous verrons enfin châtiés et couverts d'une éternelle confusion ces conspirateurs de tout grade, qui, après avoir préparé par toutes les scélératesses l'invasion du patrimoine de saint Pierre, se sont jetés comme des loups sur la métropole de la catholicité pour y faire régner *l'abomination de la désolation.* — C'est là que les grands hommes et les héros de la dernière guerre auront à rendre compte devant l'éternelle Justice de toutes les hautes œuvres de leur politique, de chacune des gouttes de sang et de chacune des larmes qu'ils ont fait répandre. — C'est là que sera faite l'enquête suprême sur tous les insignes coupables qui ont jeté en de si profonds abîmes notre glorieuse France, depuis les indignes chefs de son gouvernement jusqu'au dernier des traîtres et des honteux spéculateurs qui ont trafiqué du sang de nos soldats, jusqu'à ces abominables écrivains qui ont souillé des pieds à la tête la société française et tué dans son sein le principe de l'honneur et du patriotisme, jusqu'à ces folliculaires dont la plume vénale (les preuves juridiques seront faites alors) a si puissamment aidé au triomphe de nos deux grands ennemis : la Prusse

et la révolution italienne. — C'est là qu'apparaîtront dans l'attitude qui leur convient ces ténébreux Machiavels des sociétés occultes, artisans infatigables de complots infâmes, et ces entremetteurs de l'éducation athée aussi acharnés que Satan leur père, à perdre l'âme innocente de l'enfance et de la jeunesse. — C'est là enfin que sera révélée à la face du monde la moralité de ces libres-penseurs, journalistes et autres, qui semblent s'être fait un métier d'épier les quelques rares scandales du sanctuaire pour les livrer triomphalement à l'indignation de tous les hommes incorruptibles de leur espèce : vrais tartuffes de l'impiété, non moins hideux que le personnage célèbre si justement flétri par le poëte (1).

Quidquid latet apparebit ;
Nil inultum remanebit.

(1) Un trait choisi entre mille et encore moins révoltant que beaucoup d'autres que nous pourrions citer. — Dans une ville que je ne nommerai point, des religieuses étaient chargées de distribuer aux pauvres une somme assez considérable qu'on mettait chaque année à leur disposition : au su et au vu de tout le monde, les dignes Sœurs s'acquittaient parfaitement de leur tâche charitable. Mais cela n'était guère du goût des francs-maçons de la cité :

Devant les clartés vengeresses qui perceront de part en part les intimes profondeurs des consciences, les pécheurs, les impies, tous les coupables, seront en proie, dit la sainte Écriture, *à une effroyable épouvante. En voyant les justes sauvés, ils diront en eux-mêmes avec les déchirements du remords et du désespoir : « Voilà ceux que nous avions tournés en dérision.... Insensés que nous étions, leur vie nous semblait une folie.... Et les voilà placés parmi les enfants de Dieu et les saints. Nous nous sommes donc misérablement égarés :* ERGO ERRAVIMUS !... *A quoi nous a servi notre orgueil ? Quel fruit avons-nous tiré de la vaine ostentation de nos richesses ?... — Alors les justes s'élèveront avec une grande force contre ceux qui les ont persécutés.... Ils recevront de la main du Seigneur un royaume de gloire et un diadème d'éternel honneur...* (*Sap.* V. *passim.*)

« Abus, empiètement », crièrent-ils. Bref, ils firent si bien qu'une bonne partie de la somme fut soustraite aux Sœurs pour être affectée à une *société* dont ces personnages font partie. Qu'arriva-t-il ? Les pauvres se trouvèrent-ils mieux partagés ? Je ne sais ; ce qu'il y a de sûr, c'est que quelques semaines après, on apprenait qu'un des membres de ladite société usait largement du bien des pauvres pour en faire des libéralités à ses deux anciennes maîtresses....

Ainsi sera solennellement vengée la justice de Dieu ; ainsi la Providence apparaîtrà, aux yeux mêmes de ses blasphémateurs, toujours sainte et parfaite dans ses conseils, juste dans ses châtiments, magnifique dans ses récompenses, adorable dans toutes ses voies.

« Au dernier jour, dit le prophète, vous comprendrez le mystère des desseins de Dieu ; *In novissimis diebus intelligetis consilium ejus.* » (*Jerem.* XXIII, 20.)

Sachons donc attendre cette heure de la suprême réparation ; mais sachons l'attendre sans impatience, sans murmure et sans colère contre les ennemis de Dieu. L'esprit de la charité chrétienne condamne ce zèle amer et vindicatif. Ah ! prions plutôt pour que tous les coupables réparent d'eux-mêmes le scandale de leur vie, et qu'ils échappent ainsi aux formidables jugements de Dieu !

Plaignons aussi les esprits aveugles qui n'ont point, pour résoudre les terribles énigmes de la vie présente, la radieuse lumière de nos solutions révélées.

Ils prétendent se faire une morale qu'ils appellent *indépendante*, — indépendante de Dieu, indépendante des récompenses et des châtiments de la

vie future, indépendante surtout de la vraie raison et du vrai sens commun !

« Philosophe, disait un jour Rousseau, ta morale est fort belle ; mais, de grâce, montre-m'en la sanction ! » Où est-elle la *sanction* de la morale *indépendante* ? — Dans la conscience, dira-t-on.

Il est certain, en effet, que les avertissements de la conscience ne s'éteignent jamais entièrement dans l'âme des coupables ; mais il est d'expérience aussi que ces cris vont s'affaiblissant à mesure que les crimes s'entassent sur les crimes. Il s'ensuivrait donc cette merveilleuse conséquence, que la sanction de la loi morale serait exactement en raison inverse du degré de la culpabilité ! Et d'ailleurs, qu'est-ce que la conscience pour ceux qui ne croient ni à Dieu, ni à l'immortalité de l'âme ? Un fantôme, un préjugé de vieille femme. « La conscience, disait un despote anglais, est un mot à l'usage des lâches et inventé pour en imposer aux forts. Qu'un bras vigoureux soit notre conscience ; que nos épées soient notre loi (1). » Supprimez Dieu et la vie future, il n'y a plus ni droits, ni devoirs ; il ne reste qu'une société de

(1) Richard III, dans le drame de Shakespeare. Le grand poëte a dicté là le programme de la *Commune* et de l'*Internationale*.

bêtes humaines, à peine réglementée par une police et une justice dérisoire, lesquelles (on l'a souvent vu) ne peuvent ou n'osent atteindre les plus affreux de tous les scélérats. L'honnête père de famille qui sacrifie ses jours pour la patrie, et le despote (impérial ou démagogique) qui a immolé à ses sanglants caprices des milliers et des milliers de victimes innocentes ; le saint prêtre assassiné par les misérables auxquels il donnait le pain de chaque jour, et le héros du pétrole qui s'en va comploter à Londres de nouveaux forfaits avec les millions qu'il a volés ; tous ces hommes, les saints et les monstres, saint Vincent de Paul et Robespierre, Belzunce et Marat, seront égaux devant la mort et devant le néant ; égaux entre eux, égaux à la bête qui crève dans une fosse !

O morale de l'immoralité !

On l'a dit avec raison, des hommes comme le prince de Bismark (et il en est de pires que lui !) sont une démonstration vivante de la vie future !

CHAPITRE XXII

Conclusion. — Deux mots sur les devoirs actuels des catholiques envers Rome et la France.

Les temps que nous traversons sont graves et solennels ; c'est une phase de l'histoire, c'est une époque. Manifestement la Providence intervient *en grand* ; nous serions tenté de dire avec le poëte :

> Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles ?

Il n'y a pas encore deux années, les représentants de l'Église universelle étaient rassemblés à Rome : leur tâche providentielle était de condamner toutes les grandes erreurs modernes et de consacrer par une définition de foi le dogme de l'infaillibilité doctrinale du Souverain Pontife. Pendant que le saint Concile œcuménique tra-

vaillait à cette œuvre, Dieu retenait les orages prêts à éclater; un vaste silence s'était fait dans le monde. Au sein de l'auguste assemblée, l'Esprit divin employait, s'il m'est permis de parler de la sorte, ses procédés ordinaires : *il changeait les obstacles en moyens*; il se servait de ceux mêmes qui niaient l'*opportunité* de la définition pour la rendre *nécessaire*, si bien que cette définition fut prononcée avec cette unanimité qu'on avait crue impossible.

Aussitôt les orages suspendus comme par miracle, se déchaînent sur l'Europe (1); une guerre effroyable et sans exemple vient déchirer les entrailles de la France; Rome elle-même ne tardera pas à sentir le contre-coup de ces catastrophes; elle sera livrée aux outrages de la Révolution triomphante. Mais l'Église avait fini à temps; en proclamant le dogme de l'Infaillibilité, elle avait fait comme le capitaine de navire qui lève plus haut son fanal pour rallier les autres vaisseaux dispersés dans la nuit, et jette la plus forte de ses ancres en prévision d'une tempête plus formidable.

Est-ce donc en vain, ou seulement pour quel-

---

(1) La définition de l'Infaillibilité eut lieu le 18 juillet : le lendemain 19, la déclaration de guerre contre la Prusse était annoncée au Corps législatif.

ques résultats insignifiants, que Dieu a fait cette merveille d'un grand Concile au XIXe siècle ?

Quelques jours avant l'ouverture de cette sainte Assemblée, j'entendais à Rome une de ces paroles qu'on ne peut oublier : « Ce Concile, me disait un savant prêtre, vient à son heure pour préparer le monde à mourir ; ce sera pour lui le *Sacrement de l'Extrême-Onction.* » — Je ne saurais exprimer combien de protestations s'élevèrent dans mon âme contre cette vaticination pessimiste. Non, non, me disai-je, les destinées de l'Église ne sont pas encore si près d'être closes, et la Providence n'a point ménagé cet immense événement pour servir de prélude aux funérailles de l'humanité. Ou bien, si c'est vraiment le Sacrement suprême que Dieu veut donner au monde, hélas ! trop malade, en effet ; ce sera cette Extrême-Onction qui ramène le malade à la santé ; car il est aussi écrit dans l'épître de saint Jacques : « Quelqu'un parmi vous est-il infirme? Qu'il appelle les prêtres de l'Église, et qu'ils prient sur lui, en l'oignant d'huile au nom du Seigneur ; *et la prière de la foi sauvera le malade; le Seigneur le soulagera, et s'il est dans le péché, son péché lui sera remis.* (*Jacob*, v, 14, 15.)

Ah ! il n'est que trop vrai, les lamentables événements qui ont suivi de si près le concile du Vatican semblent avoir donné raison au prophète

de malheurs. Mais ouvrons les annales de l'Église : n'est-ce pas une loi de son histoire, que le temps du triomphe n'est jamais plus proche pour elle qu'au moment où ses tribulations sont à leur comble ? Et n'est-ce pas encore une autre loi, que la magnificence des élévations qui lui sont préparées, est toujours proportionnée à la grandeur des humiliations qu'elle a subies ? — Plus donc elle se trouve, à cette heure, honnie par la secte révolutionnaire, abaissée, foulée aux pieds, renversée dans le torrent des calamités humaines ; plus aussi elle sera exaltée, glorifiée : *De torrente, in viâ bibet,* PROPTEREA *exaltabit caput.*

Et tel est bien l'universel pressentiment des âmes chrétiennes ; elles attendent, en communion de foi et d'espérance avec Pie IX, le moment prochain de la délivrance et de la victoire. Ce n'est pas en vain que ce grand et saint Pape a souffert et pleuré ; ce n'est pas en vain qu'il offre, *avec un grand cri et des larmes, ses prières et ses supplications à Celui qui peut le délivrer (Hébr.* v, 7) ; ce n'est pas en vain que le Ciel, par un privilége unique, lui a donné de voir les années de Pierre : cette faveur, évidemment toute providentielle, lui promet et lui assure d'autres faveurs plus extraordinaires encore.

Si aucun secours humain n'apparaît, si les

puissances de ce monde trahissent leur mission et leur devoir, si nulle lueur d'espérance ne surgit aux horizons de la terre.... raison de plus d'espérer ! Bossuet l'a dit dans une phrase immortelle comme la vérité : *Quand Dieu veut faire voir qu'un ouvrage est tout de sa main,* IL RÉDUIT TOUT A L'IMPUISSANCE ET AU DÉSESPOIR ; PUIS IL AGIT. — Dieu agira, et, s'il le faut, par de grands miracles.

Confiance donc, et inébranlable confiance dans l'avenir de l'Église ! Et n'attendons pas seulement pour elle l'indéfectibilité qui toujours et en toute hypothèse lui demeure assurée par les promesses de son fondateur, mais attendons une victoire éclatante, un triomphe solennel ; car, bien que la foi proprement dite ne nous oblige point d'y croire, des raisons puissantes et décisives ne nous permettent pas d'en douter.

Ce n'est pas tout : hâtons par nos prières l'avénement de ces grands jours. — « La prière persévérante des justes est grandement puissante devant Dieu. » (*Jac.* v, 16.) La prière est la première puissance du monde. Dieu lui-même n'y résiste pas et n'y peut point résister, car il s'est engagé d'honneur à nous accorder *tout ce que nous lui demanderons au nom de son Fils.* Mais prions tous et avec la pieuse unanimité des cœurs, avec un zèle brû-

lant et saintement passionné pour les intérêts de Dieu et de son Église. Ceux-là sont les indignes fils de cette Jérusalem nouvelle, qui ne savent pas lui dire comme David à l'ancienne Jérusalem : « *Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma main droite tombe desséchée ! Que ma langue s'attache à mon palais, si ton nom s'échappe de ma mémoire, et si je ne te place au commencement de toutes mes joies !* »

Et à la prière unissons l'action — l'action autant qu'elle nous est permise — ; mais, dans ces limites, aussi énergique, aussi entreprenante que le comportent nos forces.

Ah ! nous avions espéré que notre Assemblée nationale et son gouvernement auraient accueilli avec faveur les pétitions, d'ailleurs si mesurées, des évêques et des catholiques français ! Quelle gloire pour la France, si du moins, en élevant une généreuse protestation contre la sacrilége invasion de Rome, elle avait adressé un appel à la justice et à la conscience de toutes les puissances européennes (1) ! Mais non ; l'on a mieux aimé

---

(1) Telles étaient, on le sait, les conclusions présentées par les deux rapporteurs de la commission des pétitions. Voir la note D à la fin du volume.

suivre les conseils d'une politique mesquine et d'une prudence pusillanime...

Eh bien ! nous catholiques français, n'acceptons pas cette attitude humiliée et humiliante qu'on a voulu imposer à notre pays. Élevons de nouveau nos voix, et protestons à la face du monde entier. Adressons encore une fois, et plusieurs fois s'il le faut, nos pétitions et nos réclamations aux représentants de la France (1). Désabusons l'opinion indignement égarée par les sycophantes de la secte antichrétienne. Fils de l'Eglise et de Pie IX, ne reculons pas devant les fils de Voltaire et de la Révolution ! Eh ! quoi, nous avons pour nous la justice évidente, le droit imprescriptible, la cause de Dieu même ! et nous aurions peur de ces hommes, parce qu'ils défendent le mensonge et la cause du père du mensonge !...

Et qu'on ne vienne pas dire que le devoir du patriotisme français exige ici que nous étouffions les libres manifestations de nos sentiments catholiques. — Mille fois non ; ces deux devoirs, bien loin d'être en opposition l'un avec l'autre, demeu-

(1) Une seconde pétition, extrêmement modérée dans les termes, a été publiée par le journal l'*Univers*; à l'heure où nous écrivons ces lignes, elle a reçu plus de 50,000 signatures. Mais il en faudrait des millions.

rent liés entre eux comme deux anneaux d'une même chaîne. Nous l'avons assez démontré, c'est surtout pour avoir déserté son poste d'honneur près de Pie IX, que la France s'est attiré tant de malheurs et de catastrophes. Que faut-il donc avant tout pour ramener sur notre patrie la divine protection qui s'en est retirée ? *Il faut qu'à force de dévouement pour Rome, nous nous fassions pardonner le crime de l'avoir trahie et livrée.*

Espérer, prier, agir : voilà donc quels sont nos devoirs envers l'Eglise.

Nos devoirs envers la France sont les mêmes : *espérer, prier, agir.*

Mais ici, je dois l'avouer, quand je parle d'espérance pour la France, un doute terrible vient traverser mon esprit. C'est qu'en effet la *Fille aînée de l'Eglise* n'a pas reçu les mêmes promesses ni les mêmes assurances divines que sa glorieuse mère ; Dieu ne s'est point engagé ni obligé à se servir toujours du bras de la France pour défendre sa cause et venger sa querelle. Et puis, l'état présent de notre malheureuse patrie n'est-il pas fait pour désespérer à jamais de son avenir ?

Étrange et lamentable situation que la nôtre ! Dieu nous a effroyablement châtiés, et nous

n'avons pas voulu comprendre! Les coupables, les plus grands coupables surtout, se sont prodigieusement endurcis; un grand nombre de villes n'ont fait que s'enfoncer de plus en plus profondément dans la boue révolutionnaire; les populations de la campagne semblent, pour la plupart, se précipiter chaque jour davantage vers l'abîme de la décomposition morale. — Et qu'y a-t-il pour arrêter les progrès incessants de cette invasion dissolvante? — Je vois encore debout un grand nombre de ces personnages qu'on aurait pu croire à jamais écrasés sous le mépris public et sous les ruines du régime insurrectionnel qui les avait échelonnés à tous les degrés du pouvoir. Et non-seulement ils restent encore debout; mais quelques-uns ne sont-ils pas tout-puissants ou sur le point de le redevenir? Oh! combien l'on a eu raison de dire que « le mépris ne tue plus en France », puisque le ridicule même a cessé de le faire! — Il y a d'autres hommes sur lesquels les honnêtes gens avaient fondé de meilleures espérances; hélas! le même esprit de vertige qui a perdu l'Empire semble s'être aussi emparé de ces politiques qu'on croyait si habiles. — Enfin la grande Assemblée nationale elle-même, malgré la magnifique élite d'hommes distingués, et même de chrétiens, qui en compose la majorité, malgré les

accents généreux et vraiment patriotiques qui ont plus d'une fois retenti dans son sein, l'Assemblée nationale a trop souvent montré qu'elle ne savait pas *vouloir efficacement* le salut de la France....

Et cependant le travail de la démoralisation sociale avance toujours à grands pas ; on mine sourdement le sol ; de toutes parts on sème les germes empoisonnés ; la presse impie et les sociétés occultes, ces deux grands bras de l'Esprit des ténèbres, se resserrent de plus en plus sur notre malheureuse France pour l'étouffer dans leurs impures étreintes....

O Dieu ! nous réservez-vous un nouveau châtiment plus effroyable encore que l'invasion des barbares prussiens !

Je le dis avec une amère douleur, la situation morale de la France reste toujours caractérisée par la parole d'Isaïe que j'appliquais au temps de la guerre : *In omnibus his non est aversus furor ejus : sed adhùc manus ejus extenta : Et populus non est reversus ad percutientem se...* La divine Miséricorde, après nous avoir frappés une première fois, a laissé tomber sur nous un regard de pitié ; elle nous a accordé une trêve, un répit, pour nous laisser le temps de nous reconnaître ; et nous n'avons mis ce temps à profit que pour reprendre notre course

effrénée sur la voie qui conduit infailliblement aux catastrophes !

Aussi quel est à cette heure l'homme sensé et clairvoyant qui ose regarder l'avenir sans trembler ? Il y a dans les âmes un pressentiment universel et profond qui leur dit que, sous une forme ou sous une autre, il viendra bientôt sur nos têtes des maux et des fléaux plus épouvantables que tout ce que nous avons vu. Que dis-je ? Nombre de bons esprit inclineraient presque à souhaiter l'explosion prochaine de ces malheurs, et cela dans l'espoir et la conviction que le bien finira par sortir de l'excès du mal, et que la France épuisée de forces, meurtrie et haletante, sera forcée de se jeter à genoux comme Saul sur le chemin de Damas, en s'écriant aussi comme lui : *Seigneur, que faut-il que je fasse* ?

Quant à nous, sur ces conjectures, et à plus forte raison sur ces espèces de vœux et de souhaits, nous nous abstiendrons de prononcer, et nous dirons seulement, dans le sens où un chrétien peut dire ces paroles : *Fata viam facient aut invenient !*

Hâtons-nous d'ajouter que, si Dieu nous envoie de nouveaux châtiments, ces châtiments non plus ne seront pas pour la ruine, mais pour la régénération de notre pays, *non ad interitum, sed ad cor-*

reptionem generis nostri. Non, le Seigneur ne nous frappera point jusqu'à nous exterminer, *non interficiet usque ad internecionem* (*Is.* LI, 14); ou bien si la main de Dieu va jusqu'à nous écraser, la France pourra toujours s'écrier avec la même confiance sublime que le patriarche d'Idumée : « Et quand le Seigneur m'écraserait, j'espérerai encore en lui. » *Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo*! (*Job* XIII, 15.) Car « le Seigeur ôte la vie et la rend quand il lui plaît ; il conduit aux portes de la mort, et il en ramène selon sa volonté. » *Dominus mortificat et vivificat, deducit ad inferos, et reducit.* (I *Reg.* II, 6.)

Et pourquoi cette espérance obstinée, cette espérance vraiment en contradiction avec toute espérance terrestre : *Contrà spem in spem* ?

Écoutons une des plus grandes voix épiscopales de notre siècle : « Pour ceux-là qui n'ont pas la foi dans leur cœur, s'écriait naguère Mgr l'évêque de Poitiers, il n'y a désormais de fondé, il n'y a de logique que le désespoir. Aussi que de désespérés autour de nous ! Certes si je ne croyais pas aux destinées surhumaines de l'Église, et si la France ne m'apparaissait, par tout l'ensemble de son histoire, par le spectacle de l'état présent du monde, par les pressentiments des bons et les oracles des saints, si la France ne m'apparaissait comme l'instrument réservé de la régénération

religieuse de la terre, moi aussi je dirais adieu à l'espérance, et je croirais mon pays désormé voué aux furies infernales (1) !... »

Ainsi donc, en dépit de tous les motifs humains qui pourraient et qui devraient nous commander le découragement et le désespoir, il y a des raisons d'espérer et des gages de confiance qui planent, lumineux et magnifiques, dans une sphère supérieure.

Oui « les destinées surhumaines de l'Église, le spectacle de l'état présent du monde, l'ensemble de notre histoire » : tout cela nous annonce et nous promet une glorieuse résurrection pour la France.

Nul assurément n'osera prétendre que le monde et l'Église soient voués à la ruine et à la mort. Le monde se relèvera donc, et l'Église, nous venons de le prouver, recevra tôt ou tard le prix triomphal de ses humiliations présentes. Mais quel sera l'instrument de cette restauration religieuse et sociale ? Regardez et cherchez. Les autres nations catholiques sont encore plus malades ou plus impuissantes que la France ; la Prusse sur laquelle

(1) Discours prononcé par Mgr Pie, le 13 août de cette année, pour la fête de sainte Radegonde. (*Univers*, n° du 25 août.) Il faut lire en entier ces pages splendides.

quelques esprits par trop naïfs avaient fondé leur espoir, démasque de plus en plus ses plans anti-catholiques (1). Qui donc, encore une fois, se lèvera pour accomplir l'œuvre de Dieu ?

Je n'hésite pas à répondre, comme le faisait le comte de Maistre au commencement de ce siècle : Un changement est nécessaire dans le monde : « Or, ou il n'y a plus d'analogie, plus d'induction, plus d'art de conjecturer, ou c'est la France qui est appelée à le produire. »

« Les catholiques de la terre n'espèrent et n'attendent le secours divin que par notre entremise, » dit encore Mgr de Poitiers ; et, comme lui, beaucoup d'autres de nos évêques et de nos publicistes

(1) Dès 1868, j'entendais en Allemagne un ecclésiastique éminent de ce pays développer avec preuves à l'appui cette thèse, que la politique très-arrêtée de la Prusse était celle-ci : ménager les catholiques tant que l'absorption ne serait pas consommée ; puis, les traiter comme la Russie fait de la Pologne. — On n'en est pas encore là tout à fait, mais on y marche à grands pas. Comment donc un certain publiciste catholique d'Italie a-t-il pu se faire illusion, jusqu'à soutenir que *les intérêts du Catholicisme n'avaient rien à craindre des agrandissements de la Prusse ?* Nous lisions, il n'y a pas longtemps, cette incroyable assertion dans un recueil estimé.

les plus éminents tiennent pour assuré que la France est *l'instrument réservé de la régénération religieuse de la terre.* En remarquant cette coïncidence frappante qui existe entre nos malheurs et ceux de Rome, ils ont cru pouvoir augurer sans crainte que Rome et la France seraient associés dans le triomphe après l'avoir été dans l'épreuve.

Avec beaucoup plus de force encore et d'autorité que nos évêques, Pie IX a manifesté les mêmes espérances et les mêmes assurances. En toute occasion et à mille reprises différentes, l'auguste Pontife s'est plu à répéter, au milieu de ses épanchements privés, qu'il serait délivré une seconde fois de la captivité par celle qu'il appelait naguère, dans un document solennel, *la très-noble nation française.* Au plus fort même de nos désastres militaires, il prononçait ces paroles devant Mgr l'évêque de Moulins qui les a publiées : *Tous mes vœux sont pour la France ; mes meilleures sympathies sont pour elle : elle est la fille aînée de l'Eglise, le centre des bonnes œuvres, le pays qui donne le plus de vertus, le plus de défenseurs au Saint-Siége, le plus de missionnaires, le plus de Sœurs charité. Non ! non ! la France ne périra pas ; si la France périssait, la fin des temps serait arrivée...*

Les voilà, proclamés par Pie IX, nos titres d'espérance; voilà le ferme appui de notre confiance ;

voilà le panégyrique, j'allais presque dire la canonisation de la France chrétienne ! Affirmons-le donc sans hésiter : Dieu ne laissera jamais s'éteindre cet immense foyer de vie catholique ! Il ne voudra point disperser aux vents tous ces trésors de noble désintéressement, ces germes de dévouement généreux, ces flammes de zèle et d'expansion apostolique qu'il a déposés dans l'âme de la vraie France !

Et vous, Vierge glorieuse et bénie, vous vous souviendrez qu'un de nos rois vous a confié le sceptre de protectrice et de Reine de notre France, et qu'un illustre Pape a nommé ce royaume votre royaume, *Regnum Franciæ Regnum Mariæ* ! Ah ! je le sais, une grande partie de la France s'est rendue indignement coupable et ingrate envers vous ; naguère encore des langues impures blasphémaient publiquement votre nom ; des mains sacriléges ont profané vos autels et jusqu'à votre sanctuaire vénéré de Notre-Dame-des-Victoires ; mais vous le savez aussi, ô Mère de Miséricorde, des milliers de cœurs fidèles ont fait et continuent de faire réparation pour ces outrages. Quand donc l'expiation sera pleine et surabondante, j'ose le dire, vous serez tenue d'honneur à sauver celui de tous les peuples qui vous a le plus honorée, le mieux servie et glorifiée !

Et vous, Christ Rédempteur et Sauveur, vous que nos pères, dans leur foi naïvement confiante, nommaient l'*ami des Francs, Christus amat Francos !* si votre bras s'appesantit encore sur nous, vous vous souviendrez cependant de vos anciennes miséricordes : *Cùm iratus fueris, misericordiæ recordaberis !* Oui, vous vous souviendrez de Rémi, de Clotilde et de Clovis, les fondateurs de la France chrétienne ; vous vous souviendrez de nos grands rois, vos serviteurs fidèles et les dévoués défenseurs de votre Église : Pépin, Charlemagne, saint Louis votre glorieux *sergent*; vous n'oublierez point ces nobles Croisés qui allaient gaîment sacrifier leur vie pour délivrer votre sépulcre, et ces saints de notre race : évêques, prêtres, moines, guerriers, saintes femmes de toute condition, qui ont fait la France « comme les abeilles font leur ruche ; » vous compterez ces innombrables missionnaires français, ces vases d'élection que vous vous êtes formés parmi nous pour porter votre nom jusqu'aux extrémités de la terre ; vous entendrez la voix du sang de nos martyrs qui crie vers vous du fond de la Chine et du Tonkin, et aussi la voix de tant de néophytes qu'ils vous ont convertis et qui aujourd'hui nous tendent les bras pour demander de nouveaux ouvriers apostoliques ! Vous ne compterez pas pour rien

ces admirables zouaves de votre Pontife, et leur sang généreux versé à Castelfidardo, à Mentana, à Patay et sur tant d'autres champs de bataille! Vous mettrez aussi parmi nos titres à votre pardon le sacrifice de nos soldats chrétiens immolés dans la guerre, et celui de nos otages massacrés en haine de votre nom, et les souffrances de tant d'innocentes victimes de nos malheurs, et les larmes de nos frères d'Alsace et de Lorraine douloureusement arrachés à la patrie! Vous regarderez d'un œil favorable ces chrétiens de tout âge, de tout sexe, de toute condition, qui n'ont pas courbé le genou devant Baal; et vous compterez leurs associations pieuses, leurs prières, leurs pèlerinages aux sanctuaires de Marie, leurs œuvres de charité, d'apostolat, de propagande religieuse, de préservation, de patronage, d'éducation, de miséricorde temporelle et spirituelle, de pénitence et d'expiation volontaire, de réparation et d'adoration silencieuse devant votre auguste Sacrement! Par dessus tout, ô Christ Sauveur, vous regarderez les vœux, les supplications, les espérances, les promesses et les bénédictions de votre saint et glorieux serviteur Pie IX! Et alors, tous nos saints protecteurs du Ciel, redoublant en notre faveur leurs intercessions ferventes, votre Cœur que vous avez un jour révélé à la France comme son salut

suprême, votre Cœur se laissera toucher et attendrir; vous pardonnerez à cette infortunée, vous la délivrerez des erreurs, des mensonges, des vices et des souillures d'impiété qui l'ont profanée et perdue, et, après l'avoir refaite grande et chrétienne, vous reprendrez avec elle et par elle la trame interrompue de vos Gestes immortels dans le monde!

Confiance donc encore une fois et espérance invincible dans les destinées réservées à la France! Si sombres que soient les orages qui s'amassent sur les horizons prochains, regardons plus haut; les horizons plus éloignés nous découvrent des perspectives consolantes et radieuses : *Levate capita vestra, ecce appropinquat redemptio vestra!* (1)

---

(1) J'ai omis à dessein de compter parmi nos motifs d'espérances ces fameuses *prophéties* qui, à cette heure, préoccupent si fortement bon nombre d'esprits. Il y a là incontestablement de la *bonne monnaie;* mais aussi des pièces, ou fausses, ou très-douteuses. Comment opérer un juste discernement? Puis, comment établir la concordance là où les prédictions semblent en manifeste contradiction les unes avec les autres? Pour notre compte, nous avouerons que les *criterium* nous font défaut. Cependant nous devons convenir aussi que, toutes divergentes et même contradictoires qu'elles paraissent sur certains points, les prophéties

Forts de cette confiance, *agissons,* aidons-nous afin que le Ciel nous aide. Relevons par tous nos efforts réunis la France, et pour cela commençons par l'aimer véritablement comme une mère. La France n'est-elle pas *le plus beau des royaumes après celui du Ciel* (1) ? N'imitons pas ces faux *humanitaires* qui affectent de mépriser la patrie pour tout sacrifier à ce qu'ils appellent l'*humanité,* — à la condition bien entendu (ils l'ont assez prouvé) que l'humanité, comme la patrie, passera bien loin après les intérêts de leur secte et de leur ambition sans mesure. Pour nous, aimons notre patrie, moins que l'humanité sans doute, mais beaucoup plus que nous-mêmes. Ou plutôt toutes ces affections se confondent ; une sorte de nœud divin les

---

sont parfaitement unanimes sur le résultat général : *triomphe éclatant de l'Église et de la France.* Le fait de cette unanimité constitue évidemment un argument d'une très-haute valeur. — Du reste, en cette matière, il faut s'en tenir toujours au juste milieu tracé par les deux préceptes de saint Paul : *Ne croyez pas à tout esprit ; — Ne méprisez pas les prophéties.*

(1) Ce mot si souvent cité a été, si je ne me trompe, prononcé pour la première fois par un célèbre protestant, Grotius.

a comme indissolublement entrelacées : aimer la France, j'entends la vraie France, c'est nous aimer nous-mêmes, c'est aimer l'humanité, c'est aimer l'Église, c'est aimer Dieu. Et voilà pourquoi le véritable patriotisme ne vit et ne s'épanouit pleinement que dans un cœur chrétien et catholique ; le patriotisme est pour nous une sainte passion, une espèce de culte.

Ah ! quand j'ai parlé plus haut des crimes et des hontes de la France contemporaine, mes paroles ont pu paraître empreintes d'amertume et de colère. Oui sans doute : j'ai dû flétrir la fausse France, et ses faux fils — j'allais dire les *métis* de la France antichrétienne et de Voltaire. Mais à Dieu ne plaise qu'une seule de mes paroles ait seulement effleuré la France noble, loyale, chrétienne, la véritable France enfin ! Celle-là, au contraire, nous la vénérons, nous l'aimons avec un redoublement de tendresse filiale à cause même de ses malheurs ; comme un fils redouble d'amour pour sa mère et l'embrasse avec plus de larmes dans les yeux, quand il la retrouve meurtrie par des étrangers barbares et des enfants indignes.

Mais comment les fils de la France lui témoigneront-ils leur dévouement ? Comment doivent-ils lui faire preuve de vrai et sincère patriotisme ?

Le premier sans contredit et le plus fondamental devoir du patriotisme, c'est que tous, tant que nous sommes, nous revenions franchement et entièrement à Dieu. Pendant le temps de la guerre avec la Prusse, j'écrivais et je disais à certaines personnes : *Quiconque aujourd'hui ne craint pas d'offenser Dieu, se met du côté des Prussiens.* Quelques-unes de ces personnes s'étonnèrent de ces paroles ; elles n'exprimaient pourtant que la très-simple vérité. En ce moment je dis et j'écris avec une conviction plus forte encore : *Quiconque parmi nous se fait ou consent à rester l'ennemi de Dieu, se met du côté des pétroleurs et des plus exécrables ennemis de la France.*

On a prétendu, et je n'y veux point contredire, que la France a besoin de se faire des alliances ; mais il en est une qui peut lui tenir lieu de toutes les autres et sans laquelle aucune autre ne lui servira de rien : c'est l'alliance avec Dieu ; car il est écrit : *Heureux le peuple qui a Dieu avec lui !* et encore : *Si le Seigneur ne protége la cité, c'est en vain qu'on travaille à la bâtir.*

Faisons donc alliance avec Dieu ; détachons-le de la coalition de nos ennemis ; désarmons sa colère par notre conversion sincère. Gardons-nous de blasphémer encore sa Providence en disant qu'elle nous a injustement frappés. Ah ! plutôt

confessons nos fautes personnelles et nationales et travaillons à les réparer. Avant tout reconnaissons les droits absolus de Dieu sur la société comme sur les individus. Il faut à tout prix le remettre dans nos lois, dans nos institutions, dans l'éducation, dans la famille, dans les mœurs privées et publiques. Partout et en tout observons fidèlement sa loi, ses préceptes, et plus que tous les autres, celui que nous avons le plus scandaleusement transgressé, le précepte de la sanctification du dimanche.

Et pour obéir plus sûrement à Dieu, suivons la voie que nous trace son Eglise. (Je reviens à nos obligations envers elle, parce que nos devoirs comme chrétiens, comme catholiques et comme Français, se touchent et se compénètrent par tous les points.) A l'égard de l'Eglise donc quelques-uns d'entre nous ont des devoirs particuliers à remplir. Le dogme de l'Infaillibilité pontificale a été solennellement défini : quiconque, sciemment, refuse ou suspend son adhésion de foi se sépare lui-même de l'âme de l'Eglise. Cela n'a pas été assez assez dit, ni assez compris; il est nécessaire de le redire pour qu'on le comprenne.

De même pour les illusions dites *libérales*. A une certaine époque, on pouvait avec une parfaite bonne foi partager jusqu'à un certain point ces

illusions, surtout lorsque, admettant pleinement les principes et la *thèse,* on se bornait à vouloir élargir un peu plus que de raison le terrain de l'*hypothèse.* Mais après les avertissements si fréquemment réitérés et si fortement accentués du Saint-Père, après la leçon des événements et l'évidence en quelque sorte *fulgurante* qui s'en échappe, il n'est plus permis de paraître même favoriser les atténuations de l'erreur. Du reste, en repoussant le *libéralisme,* nous ne cesserons point d'aimer et de vouloir la liberté vraie, juste et sage ; tout comme, par exemple, nous aimons et cultivons la philosophie en condamnant le *philosophisme.*

Ne nous y méprenons point : nous ne devons pas être catholiques à demi ; il faut que nous le soyons tout entiers et tout d'une pièce. L'intérêt même du patriotisme l'exige ; nos erreurs *libérales* et autres doivent être incontestablement comptées parmi les causes de nos malheurs et de nos châtiments ; nous devons donc comprendre ces erreurs entre les objets de la *réforme* radicale et absolue qui s'impose à nous comme une nécessité à la fois religieuse, sociale et patriotique.

Le travail de cette réforme doit atteindre aussi nos malheureux défauts de caractère : légèreté, futilité, amour du luxe et du plaisir.

Quand Venise était sous le joug étranger, — moins lourd, à vrai dire, pour elle que ne devait l'être celui de ses libérateurs, — toutes les femmes, en cela dignes de l'ancienne et fière République, ne portaient que des vêtements de deuil. Il est douloureux de penser qu'un grand nombre de femmes françaises n'ont pas su montrer cette dignité ; au moment où la patrie était en proie aux horreurs de la guerre étrangère et civile, leur luxe insolent venait trop souvent insulter à notre deuil et à notre douleur. Arrière donc cet étalage de parures qui, même à cette heure de calme relatif, contraste d'une manière par trop malséante avec l'état d'abaissement de la France ! Arrière aussi ces fêtes indécentes, comme celle dont la seconde ville de notre pays donnait naguère le honteux spectacle pour célébrer le triomphe de l'athéisme dans ses écoles ! Arrière surtout ces dégoûtantes réjouissances par lesquelles d'autres villes ont solennisé l'anniversaire vraiment si glorieux du 4 septembre, et cela au lendemain de l'anniversaire de Sedan ! Voilà ce qui fait de nous un objet d'insultante pitié pour les peuples étrangers ! Voilà ce qui leur fait dire que la France a perdu jusqu'à la dignité du malheur, et qu'il n'y a plus qu'à désespérer d'elle ! Ah ! notre honneur national n'était déjà que trop abaissé ! Depuis une année,

nos marins, dans leurs voyages lointains, n'osent presque plus avouer leur nom de Français, tant il s'est amassé d'ignominies autour de ce nom! De grâce, relevons notre honneur. Refaisons-nous enfin des mœurs austères, graves et dignes. Une nation descendue à l'état où nous en sommes ne se relève que par là. Il s'agit bien aujourd'hui de reprendre notre vie de grands enfants! de courir les eaux, les bals, les concerts, les cafés, les spectacles, le turf, et que sais-je encore? N'avons-nous donc pas assez appris où nous mènent ces choses avec le déplorable énervement social qu'elles engendrent? Et par pudeur aussi, sachons imiter un peu ces nobles habitants de Metz et de l'Alsace qui, par leur fière attitude de vaincus, commandent le respect à leurs conquérants, l'admiration au monde entier; et ne leur donnons pas à croire, par notre incorrigible légèreté, que nous avons oublié leur malheur et le nôtre.

Nous avons à combattre un ennemi plus funeste encore : la propagande de mensonge et d'impiété pratiquée par la presse et, en particulier par le journalisme antichrétien. Il ne dépend pas de nous, hommes privés, de mettre un terme aux ravages de cette contagion : cette tâche incombe à d'autres qui n'y songent guère! Mais ce qui est en

notre pouvoir, c'est de restreindre en une certaine mesure et même très-large, l'extension du mal, ou, tout au moins, de nous en préserver personnellement. Qu'est-ce qui vous oblige, vous, père de famille, à souscrire un abonnement à une feuille impie et corruptrice? Vous ne le pouvez pas, vous ne le devez pas! Comment? Vous ne ne voudriez pas introduire sous votre toit, admettre à votre table un homme taré, un corrupteur...; et vous introduisez dans l'intime de votre intelligence, dans la sanctuaire de votre cœur, les mensonges, les calomnies, les infamies de tout genre débités par un empoisonneur public et attitré! Et ce poison, vous ne craignez pas de le verser à votre femme, à vos fils et à vos filles! Et de votre bourse vous soudoyez l'empoisonneur pour l'encourager à continuer son infâme métier!

En vérité, quand on y songe, il y a là quelque chose de révoltant. Mettons donc une barrière d'airain entre ces hommes et nous; faisons le vide autour de ceux que M. Guizot a nommés quelque part *les malfaiteurs intellectuels*.

Si Dieu nous a donné le don d'exercer à un certain degré, même très-modeste, l'apostolat de la plume, faisons cette œuvre, l'une des plus importantes sans contredit et des plus nécessaires que réclame notre époque; faisons-la avec convic-

tion, avec zèle, avec un ardent désir de nous rendre sérieusement et pratiquement utiles : heureux et mille fois heureux s'il nous est donné de dissiper un préjugé, de confondre une erreur, de guérir une âme !

En tout cas, nous pouvons du moins ou créer des bibliothèques, des cercles, ou les développer, ou les favoriser ; propager de mille manières les bons livres, les brochures saines, les journaux chrétiens. Grâce à Dieu, ces publications utiles ne manquent point, mais la plupart du temps elles n'arrivent pas à leur véritable adresse. A qui la faute, si ce n'est à l'incurie des honnêtes gens ? Quand donc saurons-nous faire pour sauver la société la dixième partie seulement de ce que fait l'*Internationale* pour la perdre ?

Il est temps que nous le sachions, tout homme qui peut, sans qu'il lui coûte presque aucun effort, assainir l'esprit de son semblable, l'arracher à des influences perverses, le ramener à la vérité, au bien ; tout homme qui peut aisément faire cela et néglige de le faire, trahit son devoir ; il oublie que Dieu a donné à chacun de nous charge d'âmes vis-à-vis de ceux qui nous sont proches : *Mandavit unicuique de proximo suo (Eccli.* XVII, 12.)

De bonne foi, qu'en coûterait-il à une femme chrétienne de faire remplacer par une feuille hon-

nête la feuille criminelle qui pervertit ou sa famille ou une maison amie ? Quelle dépense d'efforts et de démarches faudrait-il à un homme influent et considéré, pour faire supprimer un journal de café ou de cabaret, qui empoisonne toute une population, bien mieux encore que l'alcool ou l'absinthe ?

O vous, hommes des classes dirigeantes : propriétaires, chefs d'industrie, commerçants, administrateurs, officiers de l'armée ou de la marine, ne vous y trompez point : une formidable responsabilité pèse sur vos épaules ; vous avez à réparer, à guérir, chacun en ce qui vous concerne, le mal immense qui s'est fait dans toutes les sphères où vous êtes placés. Vous avez à régénérer la France en régénérant les classes agricoles et ouvrières, les administrations, les armées de terre et de mer. Commencez donc par leur donner l'exemple d'une vie chrétienne, l'exemple avant tout ; puis l'encouragement d'une parole qui peut souvent être décisive, et enfin tous les conseils et toutes les facilités en votre pouvoir pour que vos inférieurs puissent s'instruire, se préserver et fréquenter l'église.

Dans une sphère plus restreinte, celle de la famille, il est d'autres obligations qui s'imposent

comme une des conditions les plus essentielles — la plus essentielle peut-être — de la régénération sociale. La société en effet sera ce que l'éducation l'aura faite, et l'éducation se fait avant tout par la famille. Considérez donc, pères et mères de famille, quelle est la mission que la Providence vous a confiée : c'est un sacerdoce domestique ! Souvenez-vous que le Christ, sauveur de l'âme de vos enfants, a dit : *Si quelqu'un scandalise un de ces petits, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui suspendît une meule de moulin au cou, et qu'il fût précipité au fond de la mer*. Or, vous le savez bien, le *scandale* peut venir ou de votre mauvais exemple, ou de votre parole, ou de votre faiblesse et de votre imprudence, ou de ceux à qui vous avez confié vos enfants, à moins que vous ne les ayez choisis entre mille. Quelle que soit la cause qui amène le scandale, si vous y avez coopéré directement ou indirectement, je vous le dis avec le Maître : *Il vaudrait mieux pour vous qu'on vous eût suspendu une meule de moulin au cou et qu'on vous eût précipités au fond de la mer.*

Enfin (car je ne puis entrer dans tous les détails), nous tous catholiques français, chacun selon son état, chacun dans sa sphère d'influence et d'action, travaillons de toutes nos énergies à l'œuvre capitale

de la réforme et de la guérison de notre France. Fuyons comme la peste les divisions intestines, les misérables jalousies, les polémiques inutiles, les abstentions rancuneuses et mille autres fléaux qui engendrent d'incalculables déperditions de forces. Fondons des associations nouvelles et améliorons celles qui existent. Que notre fervent concours soit assuré à toute pensée salutaire, à toute initiative féconde, à toute œuvre de vie ; mais surtout aux pensées, aux initiatives, aux œuvres qui promettent un résultat plus urgent, plus sûr, plus large et plus universel. Et par conséquent embrassons de préférence les œuvres qui tendent à éclairer, à préserver, à moraliser les classes populaires : ces œuvres *démocratiques* sont et seront sans aucun doute le plus impérieux besoin social des temps modernes.

Dirai-je maintenant un mot de la politique ? Je voudrais m'en abstenir ; mais il y a aujourd'hui de telles questions de principes et de salut public; il y a de si importantes obligations et de si graves devoirs engagés et compris sous ce nom de politique, que notre plume ne peut se refuser à y toucher, au moins en passant. Rien d'*illégal* d'ailleurs, ni d'*inconstitutionnel* dans la manifestation de nos idées à ce sujet. Puisqu'il est convenu que nous vi-

vons en régime *provisoire*, chaque *citoyen* conserve son droit d'exprimer ses convictions personnelles, du moins en attendant que la *nation* ait prononcé. Les partisans de la liberté *absolue* des opinions ne peuvent ni raisonnablement, ni décemment, s'en plaindre. Voudraient-ils donc justifier toujours le mot sanglant que Montesquieu semble avoir écrit pour eux? « La liberté est un avantage si précieux que chacun veut avoir même celle d'autrui. »

Je dis donc que la politique repose, comme tout le reste, sur les principes. Ces principes étaient très-nettement définis par la vieille constitution française. A la fin du dernier siècle, ils reçurent une consécration nouvelle par les vœux unanimes des trois états du royaume, dont l'expression était consignée dans les fameux *cahiers* remis aux États-Généraux de 1789. Cette Assemblée, prenant ses inspirations, non dans les vœux de ses commettants, mais dans les théories antichrétiennes de Rousseau et de son école, entreprit d'abolir les bases traditionnelles de la société, et ouvrit ainsi cette ère funeste des révolutions qui n'est pas encore fermée.

Quand un voyageur s'aperçoit qu'il a fait fausse route, il ne doit point hésiter à retourner sur ses pas. La France s'est manifestement égarée : une expérience de quatre-vingts ans l'a par trop prou-

vé; il est donc temps qu'elle retourne en arrière. Ceci peut se dire sans irrévérence pour un siècle qui s'appelle le siècle du *progrès :* « Le progrès, dit M. Guizot, quand on est sorti de la voie, c'est d'y rentrer. »

Et qu'il ne soit pas pour cela question du retour possible des abus de l'ancien régime : les *cahiers* de 89, en maintenant toutes les prérogatives de la monarchie, provoquaient en même temps toutes les réformes nécessaires, réformes que la monarchie aurait certainement réalisées beaucoup mieux que la révolution, et qu'elle saura réaliser encore, *quand nous le voudrons*, en les élargissant, en les complétant de manière à satisfaire tous les besoins de notre époque. Nous en avons pour garant les solennelles promesses d'un Prince honnête homme, la plus loyale et la plus noble figure de notre siècle après Pie IX.

Laissons donc là une bonne fois la révolution et les révolutionnaires. Après les hommes de septembre et de la Commune, en face des menées de l'*Internationale*, nous devons savoir enfin, ou nous ne le saurons jamais, quels sont les plus grands ennemis de la France. Ces ennemis, traitons-les comme tels ; n'usons point sans doute à leur égard des procédés sinistres qu'ils nous préparent et

qu'ils ont déjà essayés ; mais exigeons (c'est bien notre droit apparemment) qu'ils nous laissent en paix panser nos blessures. Que les vrais hommes d'ordre s'organisent, qu'ils se tiennent prêts à tout événement, afin que si Dieu permet encore le règne de la Commune et du pétrole, on puisse au moins *localiser* le fléau, en attendant de pouvoir voler au secours des victimes.

Quand nous sommes convoqués à l'urne électorale, choisissons des représentants franchement catholiques et français, et non ceux qui perdent le pays avec leur système de concessions meurtrières. Repoussons surtout les hommes de la secte antichrétienne : quiconque dépose un bulletin en faveur de ces ennemis de Dieu, commet un crime. Et celui-là n'est guère moins coupable qui se retranche dans la prétendue neutralité de l'abstention. Non, il ne reste pas neutre en s'abstenant ! N'est-ce pas cette indifférence des honnêtes gens qui nous a valu tant de hontes électorales et tant de calamités qui en ont été la suite ? S'abstenir, c'est trahir un rigoureux devoir de la conscience, c'est trahir la cause de Dieu et de la patrie.

Le chef actuel du gouvernement terminait naguère son premier manifeste par ces paroles : « Soyons unis, travaillons sans trouble ; et, dirigé

par vous, l'État retrouvera à la fois la patrie, l'ordre, la liberté, le bien-être; et à toutes ses vieilles gloires, il ajoutera la gloire *de s'être sauvé lui-même* du plus grand et du plus menaçant des naufrages. »

Certes nous ne demanderions pas mieux que de souscrire sans réserve à ces espérances; mais nous devons proclamer tout au moins que la France ne suffira pas toute seule *à se sauver elle-même*. Et voilà pourquoi le patriotisme français nous impose un nouveau et suprême devoir, celui de la *Prière*.

Comment ne pas gémir en voyant qu'à l'élan de nos supplications si ferventes pendant la guerre, sont venues succéder l'indifférence, la prostration et la plus mortelle langueur! Et pourtant il ne fut jamais plus nécessaire qu'aujourd'hui de demander au Ciel grâce, pitié, miséricorde! Rallumons donc ce feu de notre zèle étouffé sous la cendre. Organisons la croisade, la levée en masse de la prière! Que cette organisation de la *toute-puissance suppliante* s'étende à chaque diocèse de France, à chaque paroisse, à chaque communauté, à chaque famille.

Et que tous nos frères de la grande famille

catholique dispersée sur toute la surface du monde, unissent aussi leurs voix aux nôtres pour redire sans cesse avec nous le cri de la vieille France chrétienne : DIEU SAUVE LA FRANCE !

Il nous est doux de le penser, dans le sein immense de cette catholicité qui enveloppe les deux hémisphères, des supplications sans nombre s'élèvent au Ciel pour le salut et la régénération de notre patrie. — Il y a peu de semaines, un missionnaire des Indes anglaises nous écrivait que, le 28 mai dernier, lui et ses néophytes priaient pour la France dans un sanctuaire dédié à Notre-Dame de la Salette, sur une montagne à plus de 7,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Ayant appris que, ce même jour, la guerre civile venait de se terminer à Paris, le vénérable missionnaire ajoutait : « Qui sait si, dans les voies mystérieuses du Ciel, les prières de nos pauvres, mais fervents Indiens, n'ont pas contribué pour leur part à cette victoire sur l'anarchie... ? »

Quel catholique d'ailleurs, connaissant ce qu'a fait la France chrétienne et ce qu'elle pourrait faire encore, voudrait rester indifférent à ses destinées ? Aujourd'hui plus que jamais, nous en avons la confiance et la conviction, toutes les âmes dévouées à l'Église, sont profondément pénétrées de la pensée que j'entendais un jour exprimer

dans un monastère d'Italie. « Nous autres, me disait un des moines, nous nous sommes fait un devoir de prier tous les jours pour la France. » Et comme je lui en demandais les motifs : « Ah ! me répondit-il, *c'est que de la France vient le plus grand bien et le plus grand mal !...* »

Puisque j'ai nommé l'Italie, qu'il me soit permis en terminant de rappeler un autre souvenir qui se rattache à cette terre si chère et qui se présente à ma pensée comme le résumé, en quelque sorte *pittoresque,* des considérations développées dans ce chapitre.

Un jour, je faisais un de ces pèlerinages qui laissent dans l'âme une impression aussi durable que la vie. C'était à cette grotte immortelle, où saint Benoit passa tant d'années dans la préparation féconde de son œuvre providentielle. Je venais de m'arracher à regret à ce lieu, presque unique au monde et par les splendeurs de la nature grandiose qui se déploie aux alentours, et par les trésors d'art chrétien qu'il renferme, et par le parfum de sainteté qui en émane. Au moment où

je descendais vers le monastère de sainte Scholastique, en longeant la route creusée dans le roc, qui domine en surplombant le cours de l'Anio, un spectacle d'une incomparable beauté vint fixer mes regards. Tout autour, à l'horizon, s'étendaient les superbes montagnes de la Sabine ; ici dressant leurs parois abruptes et leurs cimes sauvages ; plus loin, déroulant leurs flancs boisés et leurs ondulations gracieuses. Au-dessus de ces magnificences de la terre planaient d'autres magnificences plus admirables encore. Le ciel était comme découpé en deux parties presque égales ; l'une, en avant, éclairée par un soleil splendide, avec ce bleu profond dont rien sous nos climats du nord ne peut donner une idée ; l'autre, en arrière, chargée de nuées sombres et sinistres comme une nuit d'orage. Mais sur ce fond noir se détachait avec un éclat magique un arc-en-ciel qui semblait couronner, comme un immense nimbe de gloire, la grotte sanctifiée par le patriarche de l'ordre monastique en Occident.... A cette vue, un rapprochement soudain vint traverser mon esprit. — Ces deux moitiés du ciel, me disai-je, ce contraste des ténèbres et de la lumière, n'est-ce pas là l'image fidèle et du siècle de saint Benoit et des temps qui le suivirent ? Quand il parut dans le monde, on pouvait croire que le flambeau de

la civilisation allait s'éteindre ; la barbarie triomphait ; la religion chrétienne elle-même semblait sur le point de disparaître : c'était la nuit sombre qui couvrait l'humanité. Mais Dieu n'avait pas abandonné son Église ; en suscitant le solitaire de Subiaco et l'Ordre glorieux dont il devait être le père, la Providence avait placé pour ainsi dire l'arc-en-ciel de l'espérance sur le monde désespéré. Bientôt les ténèbres allaient faire place à la pleine lumière ; de ce sanctuaire même du *Sacro-Speco* devaient sortir, « avec la règle et l'institut de saint Benoit, la fleur de la civilisation chrétienne, la victoire permanente de l'âme sur la matière, l'affranchissement intellectuel de l'Europe et tout ce que l'esprit de sacrifice, réglé par la foi, ajoute de grandeur et de charme à la science, au travail, à la vertu.... Moins d'un siècle après la mort de Benoit, tout ce que la Barbarie avait conquis sur la civilisation est reconquis ; et, de plus, ses enfants s'apprêtent à aller prêcher l'Évangile dans les contrées que les premiers disciples du Christ n'avaient pu atteindre. Après l'Italie, la Gaule, l'Espagne, reprises à l'ennemi, la Grande-Bretagne, la Germanie, la Scandinavie, vont être tour à tour envahies, conquises et incorporées à la chrétienté. L'Occident est sauvé. Un nouvel empire est fondé. Un nouveau monde commence... »

(*Les Moines d'Occident*, par le comte de Montalembert.)

Eh! bien, n'est-ce pas là aussi ce qui va une fois encore s'accomplir dans le temps où nous sommes? Hélas! au moment présent, nous passons, comme l'humanité au v[e] siècle, sous la partie la plus sombre et la plus orageuse du ciel. Une barbarie d'un nouveau genre règne dans le monde; la Révolution et ses sinistres agents soufflent de tous côtés les orages et les tempêtes; les peuples catholiques semblent perdus sans ressource; Rome elle-même a vu revenir le temps des Goths et de Totila.... Mais, en inspirant à Pie IX la salutaire initiative du Concile du Vatican, — de ce Concile qui est, non point achevé, mais seulement *suspendu* et *prorogé*; — la divine Providence a fait briller au-dessus de nos têtes l'arc-en-ciel consolateur. L'horizon s'éclaircira; le soleil reparaîtra plus radieux que jamais. Dieu nous enverra de nouveau les instruments privilégiés de ses merveilles, *des Saints*, puissants en paroles et en œuvres; des Saints qui, comme Pie IX et avec Pie IX, travailleront à chasser la barbarie et à ramener la véritable civilisation, la civilisation chrétienne... Que tous les hommes de cœur mettent donc la main à l'ouvrage! Nous surtout, catholiques français, à l'exemple de Benoit et de ses disciples, devenons une armée de tra-

vailleurs; défrichons de nouveau ce sol de notre patrie ; arrachons cette végétation parasite dont elle est couverte ; chassons les bêtes sauvages qui l'infestent; et par-dessus tout prions sans cesse, prions le Ciel de bénir notre travail ! Alors Dieu abrégera les temps, et *il nous enverra son Esprit, et il se fera une création nouvelle, et la face de la terre sera renouvelée.* EMITTE SPIRITUM TUUM, ET CREABUNTUR, ET RENOVABIS FACIEM TERRÆ.

FIN.

NOTES & PIÈCES JUSTIFICATIVES

NOTE A (page 7.)

Textes de la sainte Écriture sur la Providence.

Nous croyons utile de reproduire ici ces textes que nous avons choisis avec beaucoup de soin, et classés dans leur ordre logique.

In principio creavit Deus cœlum et terram. *Gen.*, I, 1. Universa in cœlis et in terris, visibilia et invisibilia. *Coloss.*, I, 16. Ex nihilo fecit illa Deus. II *Machab.*, VII, 28. Dixit et facta sunt. *Psalm.* XXXII. Et sine ipso factum est nihil. *Joan.*, I, 3. Omnia in mensura et numero et pondere disposuisti. *Sap.*, XI, 21. Gyrum cœli circuivi sola. *Eccli.*, XXIV, 8. Concentum cœli. *Job.*, XXXVIII, 37. Educit in numero militiam eorum. *Is.*, XL, 26. Appendit terram super nihilum. *Job.*, XXVI, 7. Certa lege et gyro vallabat abyssos... librabat fontes aquarum... legem ponebat aquis... eram cuncta componens. *Prov.*, VIII, 27-30. Cunctis diebus terræ sementis et messis, frigus et æstus, æstas et hiems, nox et dies, non requiescent. *Gen.*, VIII, 22.

Et aït : Germinet terra herbam virentem et facientem semen et lignum pomiferum faciens fructum juxta genus suum, cujus semen in semetipso sit super terram.... Producant aquæ reptile animæ viventis... Producat terra animam viventem in genere suo, jumenta et reptilia et bestias terræ secundum species suas.... crescite et multiplicamini... *Gen.*, I, 11 *et seq.*

Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram. *Gen.*, I, 26. Creavit hominem inexterminabilem. *Sap.*, II, 23. Replete terram et subjicite eam, et dominamini piscibus maris, etc. *Gen.*, I, 28. Disciplinâ intellectûs replevit illos. Creavit illis scientiam spiritus; sensu implevit cor illorum, et mala et bona ostendit illis. Posuit oculum suum super corda illorum, ostendere illis magnalia operum suorum, ut nomen sanctificationis collaudent. *Eccli.*, XVII, 5 *et seq.*

Quomodo autem posset aliquid permanere nisi tu voluisses? Aut quod à te vocatum non esset conservaretur? *Sap.*, XI, 26. Omnia serviunt tibi. *Psalm.*, CXVIII, 91. Numquid mittes fulgura, et ibunt, et revertentia dicent tibi : adsumus? *Job.*, XXXVIII, 35. Portans omnia verbo virtutis suæ. *Hebr.*, I, 3. Pater meus, usquemodo operatur. *Joan.*, V, 17. Attingit à fine usque ad finem fortiter et disponit omnia suaviter. *Sap.*, VIII, 1. Considerate lilia agri... nec Salomon in omni gloriâ suâ coopertus est sicut unum ex istis... fœnum agri... Deus sic vestit... respicite volatilia cœli... Pater vester pascit illa. *Mat.*, VI, 26 *et seq.* Nonne quinque passeres veneunt dipondio, et unum ex illis non est in oblivione coram Deo? *Luc.*, XII, 6. Unus ex illis non cadet super terram sine Patre vestro. *Mat.*, X, 29.

Quantò magis vos? *Mat.*, VI, 30. Tua autem, Pater, providentia gubernat. *Sap.*, XIV, 3. Visitatio tua custodivit spiritum meum. *Job.*, X, 12. In ipso enim vivimus, et movemur et sumus. *Act.*, XVII, 28. Fugitivi perpetuæ Providentiæ.

Sap., XVII, 2. Quò ibo à spiritu tuo?... Si ascendero in cœlum, tu illic es; si descendero in infernum, ades. Si sumpsero pennas meas diluculo et habitavero in extremis maris; etenim illuc manus tua deducet me et tenebit me dextera tua. *Psalm.*, CXXXVIII, 7-10. Omnia enim opera nostra operatus es nobis. *Is.*, XXVI, 12. Tu quidem gressus meos dinumerâsti. *Job.*, XVI, 16. Vestri autem capilli capitis omnes numerati sunt. *Mat.*, X, 30. Scrutans corda et renes, Deus. *Psalm.*, VII, 10. Oculi Domini multo plus lucidiores sunt super solem, circumspicientes omnes vias hominum... et hominum corda intuentes in absconditas partes. *Eccli.*, XXXIII, 28.

Oculi ejus in gentes respiciunt. *Psalm.*, XLV, 7. Non est enim potestas nisi à Deo. *Rom.* XIII,, 1. Per me reges regnant et legum conditores justa decernunt. Per me principes imperant et potentes decernunt justitiam. *Prov.*, VIII, 15, 16. Dominatur Altissimus in regno hominum, et cuicumque voluerit dabit illud. *Dan.*, IV, 14. Quando dividebat Altissimus gentes... constituit terminos populorum juxta numerum filiorum Israël. *Deuter.* XXXII,, 8. Fecit ex uno omne genus hominum inhabitare super faciem terræ, definiens statuta tempora et terminos habitationis eorum. *Act.*, XVII, 26. Tu fecisti priora, et illa post illa cogitâsti, et hoc factum est quod voluisti;. omnes enim viæ tuæ paratæ sunt, et tua judicia in tuâ Providentiâ posuisti. *Judith.*, IX, 4, 5. Perdam sapientiam sapientium et prudentiam prudentium reprobabo. II *Cor.*, 1, 19. Neque dicas... Non est Providentia; ne forte iratus Deus contra sermones tuos dissipet cuncta opera manuum tuarum. *Eccl.*, V, 5.

Bona et mala, vita et mors, paupertas et honestas à Deo sunt. *Eccli.*,XI,14. Judicia Domini vera, justificata in semetipsa. *Psalm.*, XVIII, 10.

Universa propter semetipsum operatus est Dominus. *Prov.*,

xvi, 4. Diligis enim omnia quæ sunt, et nihil odisti eorum quæ fecisti, nec enim odiens aliquid constituisti aut fecisti... Domine qui amas animas. *Sap.*, xi, 25, 27. Illuminans omnem hominem venientem in hunc mundum. *Joan.*, i, 9. Et per nationes in animas sanctas se transfert. *Sap.*, vii, 27. Quærere Deum, si fortè attrectent. *Act.*, xvii, 27. Omnes homines vult... ad agnitionem veritatis venire. I *Tim.*, i, 4. Reliquit illum in manu consilii sui. *Eccli.*, xv, 14. Cum magnâ reverentiâ disponis nos. *Sap.* xii, 18. Solem suum oriri facit super bonos et malos. *Mat.*, v, 45. Sinite utraque crescere usque ad messem. *Mat.*, xiii, 30. Justum et impium judicabit Deus, et tempus omnis rei tunc erit. *Eccl.*, iii, 17. Reddet unicuique secundum opera ejus. *Mat.* xvi, 27.

Altissimus est patiens redditor. *Eccli.*, v, 4. Eos qui exerrant partibus corripis, et de quibus peccant admones et alloqueris... dans tempus et locum, per quæ possent mutari à matitiâ. *Sap.*, xii, 2, 20. Dissimulas peccata hominum propter pœnitentiam. *Sap*, xi, 24. Quod notum est Dei manifestum est in illis ; Deus enim illis manifestavit .., à creaturâ mundi... ita ut sint inexcusabiles... qui ostendunt opus legis scriptum in cordibus suis, testimonium reddente illis conscientiâ illorum. *Rom.*, i, 19, 20 ; ii, 15.

Non enim est alius Deus quàm tu, cui cura est de omnibus, ut ostendas quoniam non injustè judicas judicium. *Sap.*, xii, 13. Dives in omnes qui invocant illum. *Rom.*, x, 12. Prope est Dominus omnibus invocantibus eum... voluntatem timentium se faciet et deprecationem eorum exaudiet... custodit Dominus omnes diligentes se. *Psalm.*, cxliv, 18, 20. Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum. *Rom.*, viii, 28. Deus tentavit eos et invenit eos dignos se ; tanquàm aurum in fornace probavit illos... justi autem in perpetuum vivent et apud Dominum merces eorum. *Sap.*, iii, 5, 6 ; v, 16.

NOTE B (page 21.)

Déclaration des savants anglais, au sujet de l'abus qu'on fait de la Science contre la Religion.

Voici la suite de cette pièce importante :

« .... Nous ne pouvons nous empêcher de déplorer que les sciences naturelles soient considérées avec défiance par beaucoup de personnes (qui ne les étudient pas), uniquement à cause de la façon inconsidérée dont plusieurs les mettent en opposition avec la sainte Ecriture. Nous croyons que le devoir de tout homme qui étudie les sciences est de poursuivre l'investigation de la nature dans le seul but d'éclaircir la vérité, et que, s'il trouve que quelques-uns des résultats obtenus par lui semblent être en contradiction avec la parole écrite, — ou plutôt avec l'interprétation qu'il en fait lui-même, laquelle peut être erronée, — il ne doit pas affirmer présomptueusement que ses conclusions ne peuvent qu'être justes et les affirmations de l'Écriture fausses ; mais plutôt il doit maintenir les unes et les autres à leur place respective, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous faire voir la façon dont on peut les concilier. Au lieu d'in-

sister sur les différences apparentes entre la Science et les Écritures, il serait aussi bien de s'en tenir à la foi sur les points où elles sont d'accord. »

Il ne serait point sans intérêt de savoir comment cette Déclaration des 150 savants anglais a été accueillie par leurs collègues, et si elle n'aurait point ultérieurement reçu quelques nouvelles adhésions. Les renseignements nous font défaut à cet égard. Mais le numéro du *Times* qui publiait cette pièce, renfermait en même temps une lettre très-curieuse qu'on peut considérer comme un indice de l'état des bons esprits en Angleterre sur les questions dont il s'agit. Cette lettre était écrite par M. Daubeny, professeur de botanique à Oxford. L'honorable savant exprimait son refus de signer la Déclaration, mais uniquement parce qu'elle lui semblait *inopportune et sujette à malentendu.* Les termes de cette profession de foi, disait-il, « donneraient à entendre que les personnes appliquées à l'étude de la nature sont particulièrement exposées à l'imputation d'impiété. C'est là, ajoutait-il, une imputation contre laquelle je protesterais avec indignation, si je ne pensais qu'il vaut mieux la laisser passer sous le silence du mépris. Sans doute, en ces dernières années, des savants ont, dans le cours de leurs recherches, mis accidentellement en lumière quelques faits dont certaines personnes qui prennent un plaisir pervers à combattre les doctrines reçues, se sont fait une arme pour attaquer le Christianisme. Mais je ne sache pas que ces attaques aient jamais pu provenir des hommes spécialement livrés aux études physiques. » — M. Daubeny convenait, du reste, qu'il y avait « dans l'esprit et dans les termes de la Déclaration beaucoup de choses auxquelles tous les chrétiens doivent donner leur plein assentiment. » En ce qui le concernait, il aurait volontiers souscrit à la proposition qui

affirme que *la parole de Dieu écrite dans le livre de la nature et la parole de Dieu écrite dans la sainte Écriture, ne peuvent se contredire réellement.* « Bien plus, disait-il, appréciant comme je le fais (autant du moins que ma capacité bornée me permet de les bien examiner), les raisons qui peuvent avoir porté le grand Auteur de la nature à faire entrer (dans la Bible) l'ensemble des traditions d'une époque reculée et les grossières conceptions d'un peuple ignorant...., je suis tout prêt à admettre que la Sagesse qui a présidé à ce mélange de l'élément humain avec l'élément divin dans les Livres sacrés, sera dans l'avenir plus pleinement manifestée, au fur et à mesure que la science fera de nouveaux progrès. »

Si l'on y regardait de près, on trouverait sans doute, et dans cette lettre, et dans la Déclaration qui précède, certaines nuances de pensées qui ne sont point tout à fait exactes. Mais n'insistons pas, et louons une fois encore les convictions chrétiennes et vraiment scientifiques manifestées par ces honorables savants.

Du reste, tout en proclamant qu'ils croient aux divines Écritures, ils réservent les droits et l'indépendance de la science. Rien de plus légitime pourvu que l'on s'entende.

On dit que le très-illustre savant Laplace, après avoir donné dans sa *Mécanique céleste* une admirable théorie des marées, écrivit à la fin de sa démonstration, avec une intention que l'on devine et en rappelant un beau vers d'*Athalie* : « *Voilà celui qui met un frein à la fureur des flots* ! »

Hélas! Et voilà aussi comment le plus magnifique génie peut étrangement s'abuser ! — Une simple comparaison très-vulgaire. Un voyageur arrive dans une île inconnue et y trouve une société fonctionnant avec la plus parfaite régularité. Là-dessus il s'étonne, se creuse la tête pour cher-

cher la cause de ce bel ordre, quand tout à coup un code de lois, le code Napoléon, je le suppose, lui tombe sous les yeux : « Eh! voilà, s'écrie-t-il, ce que je cherchais! C'est ce livre qui explique tout; c'est la *loi*, c'est la *raison dernière !...* » — Tu plaisantes, habile homme! Et cette loi, qui l'a faite? Qui l'a appliquée, interprétée, mise en exécution?...

Certes nous ne voulons pas dire qu'un savant, en tant que tel, doive dans ses calculs, ses expériences, ses démonstrations, se préoccuper directement de la *Cause* première ou d'autres considérations semblables. Les sciences par elles-mêmes restent étrangères à cet ordre d'idées ; elles s'en tiennent à leur objet propre et il serait parfaitement déplacé de vouloir y introduire sans raison des éléments métaphysiques ou théologiques. Ainsi, par exemple, nous serions des premiers à sourire, si nous voyions un mathématicien s'interrompre au beau milieu d'une opération de calcul infinitésimal, pour se demander s'il existe un rapport quelconque entre le signe ∞ et la notion métaphysique de l'Infini. *Non erat hic locus*, dit le poëte. Mais il en sera tout autrement si, l'occasion donnée, le savant se fait pour un moment philosophe et philosophe chrétien. Qui pourrait blâmer Newton d'avoir placé dans ses splendides *Scholies* quelques hautes considérations de philosophie religieuse? Qui pourrait même blâmer le grand Kepler lorsqu'il a pris pour point de départ certaines *hypothèses* théologiques un peu subtiles peut-être, et, en un sens, tout à fait extra-scientifiques, mais qui, on ne doit pas l'oublier, l'ont certainement mis sur la voie de ses prodigieuses découvertes? On ne saurait nier d'ailleurs que les hautes vues philosophiques, quand elles sont vraiment solides, sûres, exemptes de tout excès et de toute exagération, ne s'harmonisent merveilleusement avec les sciences,

Celles-ci en profitent toujours de mille manières, et tout au moins elles y gagnent singulièrement en grandeur et en majesté. Leurs cimes, si je puis ainsi parler, s'illuminent de vives clartés, comme les sommets des montagnes frappés par les rayons du soleil; alors les horizons s'agrandissent et les relations respectives des sciences se découvrent dans une espèce de panorama grandiose.

Et encore cependant, nous ne songerions nullement à faire un reproche aux savants qui n'auraient pas le goût de ces spéculations élevées, ou qui croiraient devoir s'en abstenir par raison de prudence ou tout autre motif semblable. Après tout, les sciences sont dans leur droit rigoureux quand elles se renferment strictement dans leurs limites spéciales, et dans leurs recherches purement désintéressées. Mais ce qui est un manifeste abus, ce qu'une conviction spiritualiste et chrétienne ne pourrait trop déplorer, c'est qu'un homme de la science, au lieu de faire jusqu'à un certain point abstraction des vérités philosophiques et religieuses dans la sphère propre de ses études, exclue positivement ces vérités et les tienne absolument comme non avenues, réglant tout le cours de ses idées et toute la conduite de sa vie, comme si elles n'existaient pas. Tranchons le mot : c'est là de la folie.

NOTE C (p. 145)

La Franc-Maçonnerie et la Commune. — Les Sociétés secrètes condamnées par l'Église.

Tout le monde a lu dans les journaux de Paris, durant le second siége, les détails si édifiants sur les rapports de la Franc-Maçonnerie avec la Commune. Depuis cette époque, les Francs-Maçons eux-mêmes ont jugé à propos de publier à ce sujet deux brochures qui, si nous en croyons un journaliste, *ne disent pas tout*, et fournissent cependant des renseignements inconnus jusqu'ici. N'ayant pu prendre personnellement connaissance de ces brochures, nous en donnons le compte rendu d'après le journaliste que nous venons de citer. A vrai dire, cet écrivain (c'est un rédacteur du *Figaro*, signant Saint-Genest ;) a pu céder à la trop naturelle tentation de tourner son récit en manière de *Satire Ménippée* ; mais nous n'en croyons pas moins utile d'appeler un instant l'attention de nos lecteurs sur ces scènes, dont ils sauront saisir la haute moralité.

» Bien des erreurs ont été répandues sur ces manifestations du Grand-Orient. Contrairement à ce qui a été dit, c'est le 26 avril seulement que la première loge *tenait sa tenue* extraordinaire en son temple de X. Et, dès le lendemain, une députation était envoyée aux membres de la Commune.

» Le frère Thirifoque prenait la parole, et annonçait « que » tous les moyens de conciliation ayant été épuisés, les » francs-maçons étaient résolus à planter leur bannière sur » les remparts, et que si l'armée continuait le feu, le Grand-» Orient déclarerait la guerre au gouvernement de Versail-» les. — Citoyens, dit-il, la *Commune est la plus grande* » *révolution qu'il ait été donné au monde de contempler.* » *C'est le nouveau temple de Salomon* que les francs-maçons » ont le devoir de défendre. »

» Là-dessus, le citoyen Jules Vallès dénouant l'écharpe qu'il avait au côté, la remit au frère Thirifoque, et la députation se retira après avoir enguirlandé sa bannière de l'écharpe rouge et fait entendre les triples batteries aux rites écossais et français.

» Le surlendemain, 29 avril, jour à jamais mémorable, la grande manifestation traversait les rues de Paris dans l'ordre, et suivant les usages prescrits :

» D'abord, les chevaliers Rose-Croix, ayant au cou le cordon d'azur, puis les chevaliers Cadoches, portant en sautoir l'écharpe frangée d'argent ; ensuite le Royal Arche ; le Frère Terrible ; le Prince du Liban ; le Chevalier du Serpent d'airain ; le sublime Maître de l'anneau lumineux ; les Grands Ecossais de la Voûte sacrée de Jacques VI ;

» Et enfin, les citoyens Félix Pyat, Lefrançais, Frankel, Clément et Potier. — « Tous graves, tous convaincus », dit la brochure.

» Arrivés à l'avenue Friedland, n° 59, le Grand-Orient tient une nouvelle tenue, et des estafettes sont envoyés au gouvernement de Versailles pour lui signifier d'avoir à cesser immédiatement le feu.

» Puis, la colonne se remet en marche, bannières déployées et maillets battants, suivie par une foule immense, aux cris de : « Vive la Commune ! vive le Grand Orient ! »

» Parvenus au rempart, les deux Tuileurs s'avancent les premiers, suivis des Neuf sœurs et des Chevaliers de l'Iris. L'Élémosinaire, escorté de ses deux acolytes, dresse l'Équerre vers l'Orient, et les princes du Tabernacle s'étant placés dans la posture consacrée, on voit bientôt les étendards d'azur flotter sur les bastions, mêlés aux drapeaux de la Commune.

» L'armée de Versailles a-t-elle été prévenue de cette imposante manifestation ? .. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'Élémosinaire avait déjà dressé trois fois son équerre vers le ciel que des coups de feu se faisaient encore entendre !

» — Puisqu'il en est ainsi, s'écrie le Vénérable, que toute la tribu de Misraïm s'avance et que l'on commence de suite le grand ordre !

» Et, lentement, la tribu sacrée s'achemine vers les remparts au milieu de l'admiration universelle ; le Frère Terrible, tenant l'épée et la canne croisées, se place à l'Orient ; le prince de Merci se tourne vers l'Occident ; et alors, le frère Thirifoque, saisissant de la main gauche l'épée flamboyante, s'écrie trois fois ; « Que l'armée de Versailles pose à l'instant les armes ! car si jamais un de ces étendards était atteint, nous jurons par le grand Architecte de la nature... »

» Mais il n'avait pas fini son discours qu'une balle homicide venait frapper l'équerre que tenait le trinosophe, et jetait une certaine confusion dans les rangs.

» La foule muette d'horreur recule jusqu'à l'avenue de la Grande-Armée...

» — Ils résistent encore, s'écrie le Vénérable ! Faites donc avancer les frères Cadoches !

» Et alors, à la vue des frères Cadoches qui marchent graves et terribles vers les remparts, la foule, convaincue

cette fois que la guerre est terminée, pousse des acclamations enthousiastes, et déjà des *ballons aux armes maçonniques s'élèvent dans les airs pour annoncer à la province la fin de la lutte,* quand une fusillade terrible les fait rétrograder de nouveau.

» — Horreur! s'écrie le Vénérable... Eh bien! puisqu'il en est ainsi, puisque la réaction ne cède pas, que les chevaliers de la Voûte sacrée de Jacques VI montrent leur bannière à l'armée sacrilége!

» A cette nouvelle, une émotion indicible se répand dans Paris! Un religieux silence règne à travers la foule et chacun sent, qu'enfin, il va arriver là une puissance à laquelle aucune force humaine n'oserait jamais résister.

» Lentement, la colonne des chevaliers de Jacques VI s'avance vers les bastions, en déployant la grande bannière de Useda. Arrivés au sommet, les porteurs de glaives et d'étoiles joignent leurs épées et font la grande voûte d'acier, tandis que la colonne d'harmonie joue l'air de triomphe et que les frères Thirifoque et Fabreguette, mêlés aux citoyens Félix Pyat et Jules Vallès, commencent la Chaîne d'union...

» — Houzzé! houzzé! crient les frères Cadoches!

» — Mirra! répondent les chevaliers!

» — Vivat! cria la foule! Vive la Commune! Vive le Grand-Orient!...

» D'où est venu le crime? Quel est l'officier qui a osé commander le feu sur les chevaliers de Jacques VI, alors qu'ils venaient de faire la grande voûte d'acier?... Un jour cette trahison sera connue. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au moment où le Vénérable, abaissant trois fois sa baguette, annonçait que la paix était faite, voilà un obus qui éclate tout à coup au milieu de la voûte d'acier et bouleverse toute la chaîne d'union!

» Le Frère Terrible, pris d'une véritable panique, laisse tomber l'épée flamboyante et, s'avançant trop vivement vers l'Orient, entraîne dans sa fuite le Serpent d'airain qui, suivi du prince de Liban et de l'Anneau lumineux, jettent l'alarme chez les frères Cadoches... Et bientôt la confusion devient telle que tous les chevaliers de la Voûte sacrée de Jacques VI dégringolant les remparts, déclarent que c'est l'heure d'aller tenir une nouvelle tenue.

» Ce qu'a été cette tenue, aucune brochure ne l'explique bien. Mais, après une heure de délibération, la foule apprenait qu'une bien grave mesure avait été prise......

(Suit le récit de l'intervention du *Suprême Grand Conseil des Souverains Grands Maîtres absolus du* 90e *degré*; puis vient la suspension d'armes enfin accordée de Versailles, pour laisser aux Francs-Maçons le temps d'envoyer une députation à M. Thiers; laquelle démarche, on le sait, n'eut point de résultat; car la lutte recommença vingt-quatre heures après.)

L'écrivain continue en ces termes :

« Chose étrange! Les auteurs de ces brochures ne s'entendent pas sur la convenance de cette grande manifestation. L'un d'eux, tout en blâmant cette intervention dans les choses politiques, déclare « que la belle robe blanche et le drapeau d'azur de la maçonnerie n'en sont nullement atteints, attendu *qu'elle a été poussée.*

» Mais l'autre, tout en reconnaissant la réalité de cette excuse, demande que ceux qui se sont laissé pousser soient punis comme il convient, et « placés entre les deux colonnes du temple dans la posture consacrée......

» Maintenant, que d'autres s'étonnent de cette alliance du Grand-Orient avec MM. Jules Vallès et Félix Pyat. Que

d'autres s'indignent en apprenant que le lendemain de l'assassinat de nos généraux et la veille des incendies de Paris, il se soit trouvé dix mille francs-maçons, pour déclarer que la « Commune était le nouveau Temple de Salomon.... » Pour moi tout ce qui vient de la démocratie ne me surprend plus, et ne me surprendra jamais.

» Mais il y a une chose que j'affirme : c'est que, plus tard, quand on racontera qu'en plein dix-neuvième siècle, au milieu de cette société railleuse et sceptique qui ne croit plus au Christ et qui croit à peine en Dieu, alors que l'ennemi nous regardait du haut de nos forteresses, la plus sérieuse et la plus lamentable guerre a été interrompue tout à coup, notre armée laissée l'arme au pied, et toute la France mise en émoi parce que le frère Thirifoque, escorté de deux chevaliers Cadoches, allait présenter à M. Thiers le Maillet de direction..., eh bien, dis-je, quand l'histoire dira cela, je jure qu'on ne le croira pas ! »

L'écrivain se trompe; il faudra bien croire cela, et bien d'autres choses, si invraisemblables et si impossibles qu'elles paraissent — même dans notre *siècle de lumières.*

Si encore les loges maçonniques ne renfermaient d'autres mystères que ces tristes jongleries ! Mais les francs-maçons (qui ne sont *ni francs, ni maçons,* ainsi qu'on l'a fort bien remarqué,) poursuivent un tout autre but. A quiconque voudra s'édifier pleinement sur leur pensée intime, nous recommanderons la lecture d'un livre récent intitulé : *Les Francs-Maçons et les Sociétés secrètes,* par Alex. de Saint-Albin. Paris 1867, Watelier. Ce livre est composé presque en entier sur les documents fournis par la Franc-Maçonnerie elle-même, et spécialement par le F.·. Ragon, *l'auteur sacré* de la secte. Impossible, après cette lecture, de révo-

quer en doute le caractère essentiellement antichrétien et satanique de cette institution.

Il est vrai, nombre de francs-maçons ne l'entendent pas ainsi ; pour eux, il n'y a là qu'une affaire de pure philanthropie, et ils s'imaginent qu'on peut rester honnête homme, et même chrétien, tout en faisant partie de cette société. Qu'ils se détrompent ! Le Souverain-Pontife Léon XII a dit dans sa belle Constitution contre les Sociétés secrètes :

« Tenez pour certain que personne ne peut participer à ces sectes, sans être coupable d'un très-grand crime ; fermez l'oreille à ce qu'ils vous diront pour vous persuader de consentir à vous laisser admettre *dans les grades inférieurs* de leurs sectes, affirmant qu'il n'y a dans ces grades rien qui soit contraire à la raison, à la Religion et même qu'on n'y enseigne et qu'on n'y pratique rien qui ne soit pur, juste et saint. Mais ce serment criminel dont Nous avons parlé et qui est exigé même pour l'initiation aux grades inférieurs, est assez par lui même pour que vous compreniez qu'il est impie de s'enrôler même dans ces grades inférieurs et d'y demeurer. Ensuite, quoique l'on n'ait pas coutume de confier ce qu'il y a de plus compromettant et de plus criminel à ceux qui ne sont pas arrivés aux grades supérieurs, il est néanmoins très-évident que la force et l'audace de ces sociétés si pernicieuses s'accroissent en raison de l'accord et du nombre de ceux qui s'y font enrôler. Et ainsi *ceux là mêmes qui n'ont point franchi les grades inférieurs doivent être réputés complices de ces crimes...* »

On trouvera dans l'ouvrage précité cette Constitution ainsi que les autres Actes apostoliques portés contre les Sociétés secrètes.

NOTE D (p. 153)

Extrait du rapport de M. de Tarteron sur les pétitions en faveur du Pape.

Nous regrettons de ne pouvoir reproduire en entier l'excellent rapport de M. Pajot (*Journal officiel* du 23 juillet 1871). Le peu d'espace qui nous reste ne nous permet de citer qu'une partie du rapport de M. Tarteron. C'est le fidèle écho des sentiments de la France chrétienne...

« Les évêques, dit l'honorable rapporteur, et les autres pétitionnaires signalent avec une profonde douleur la situation du Souverain Pontife et témoignent des vives alarmes qu'elle leur inspire soit pour l'indépendance et même la sûreté du monarque, soit pour la liberté des membres de la société catholique.

» Pie IX a cessé d'être un souverain et n'est plus qu'un prisonnier. (Mouvement). Il est réduit à la possession, tout à l'heure contestée, d'un palais et d'un jardin, d'où il n'est pas sûr qu'une active vigilance sache toujours éloigner les manifestations coupables.

» Les garanties promises au Pontife suprême sont insuffisantes, mal observées, à coup sûr illusoires ; ses relations avec les nations chrétiennes ne sont plus libres, elles ne

peuvent s'exercer que sous le contrôle et avec la tolérance d'un pouvoir dépourvu de toute autorité légitime, en ce qui touche la direction des âmes.....

» Ils protestent contre l'invasion de ce domaine de la conscience, inviolable et sacré, contre la spoliation qui en est la cause et l'origine, et ils demandent à l'Assemblée de s'associer à cette protestation. Ils le demandent au nom des promesses qui n'ont point été tenues, au nom de la foi des traités qui n'a pas été respectée, au nom du droit des nations qui est lésé, au nom de la liberté de l'Eglise qui est la liberté religieuse elle-même, dans sa plus haute et plus féconde manifestation. (Très-bien !)...

» Avec la protestation, les pétitions ont encore un autre objet. Elles supplient l'Assemblée d'inviter le Gouvernement à se concerter avec les puissances étrangères, afin de rétablir le souverain pontife dans les conditions nécessaires du libre gouvernement de l'Église catholique.

» Il n'est pas une seule de ces pétitions qui sollicite une intervention d'un autre genre. Si elles ne dissimulent pas une vive émotion devant les attentats dont la souveraineté de Pie IX est l'objet, si elles expriment une douloureuse anxiété pour l'avenir de l'Église, pour ses droits et sa liberté, elles témoignent aussi que les difficultés et les complications de la solution désirée ont été jugées d'un œil aussi ferme que clairvoyant. Les éminents prélats de qui ces pétitions émanent, unissent à leur dévouement à l'Église un ardent amour pour la France et, chez eux, nul entraînement, nulle illusion du zèle religieux ne trouble le jugement, n'égare le patriotisme. (Nouvelles marques d'approbation.) Tous apprécient justement que la question de l'indépendance du Pontife suprême n'est pas une question uniquement française, qu'elle est universelle ; qu'impliquant le droit de toutes les nations chrétiennes, elle doit

être résoule par leur universel concours, afin qu'elle le soit pour toutes et pour toujours.

» Tous manifestent, qu'à leurs yeux, il est un autre droit que celui de la force et, fidèles à la doctrine dont ils sont les ministres, ils mettent plus fermement leur confiance dans la puissance de la vérité et de la justice que dans celle du glaive. Par où l'on peut voir combien ont manqué d'intelligence ou de loyauté ceux qui ont accusé les membres de l'épiscopat et les catholiques de vouloir pousser de nouveau la France dans des hasards et des épreuves qu'ils sont les plus ardents à prier Dieu de lui épargner. (Très-bien ! très-bien ! Applaudissements au centre et à droite.)

» Non, ce seraient des nations bien abaissées et des temps bien obscurcis, ceux où l'on en viendrait à douter si le droit peut triompher seulement par sa force intime et le respect qu'il impose, dans le secret de leur âme, à ceux-là qui le prétendent nier. (Très-bien !)

» C'est du moins le devoir, et c'est aussi l'honneur de ceux qui croient à sa puissance, d'oser la proclamer hautement, sans illusion comme sans faiblesse. (Très-bien ! très-bien !)

» Ce devoir est ici plus rigoureux et, à la fois, plus facile, si l'on se souvient qu'il s'agit de Pie IX, de ce souverain, toujours ami de la nation française, et dont le trône fut cependant ébranlé par la politique aveugle et funeste qu'imposait à cette nation un chef, esclave lui-même d'un pouvoir occulte et inflexible (Mouvements divers.), de Pie IX le seul parmi les souverains qui ait élevé la voix pour la France pendant qu'elle était accablée sous les revers... »

ERRATA.

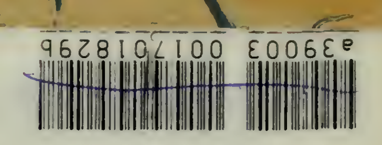
Pages 26, l. 1, *lisez* : frais échappés.

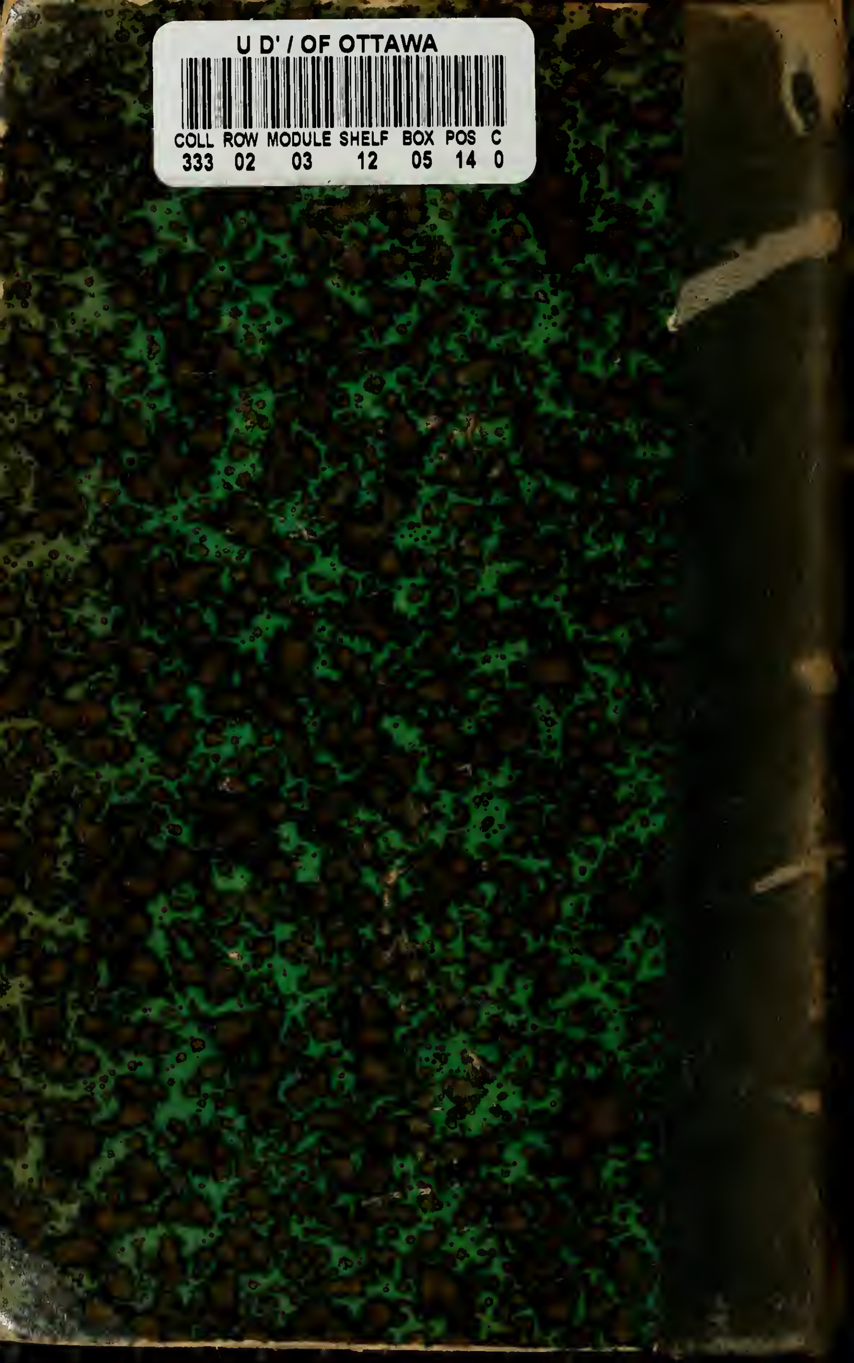
» 31, l. 12, *lisez* : certain *reflet*

» 227, l. 16, *lisez* : *Virtutem videant,*

TABLE DES MATIÈRES.

Brest. — Imp. J. B. Lefournier aîné, Grande Rue, 86.




U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 12 05 14 0